René Haquin

DBZ619852

Les guérisseurs philippins

ROSSEL

Au Dr Paul Carton
en témoignage d'amitié
D. Shyamy

LES GUÉRISSEURS PHILIPPINS

Du même auteur :

SAHEL

collection « Des temps et des hommes »
Rossel éditions, 1973; Bruxelles.

© Editions Universitaires, Paris, 1977.
Exclusivité pour la Belgique : Rossel.
I.S.B.N. 2.7113.0045.5.

RENÉ HAQUIN

LES GUÉRISSEURS PHILIPPINS

Avec, en postface, les commentaires
du docteur Dieudonné Mewissen,
professeur aux Universités de Bruxelles et de Chicago
et du docteur Paul Maldague,
professeur à l'Université de Louvain

ROSSEL
Rue Royale, 134 – 1000 Bruxelles

A Michaël, Thierry, Marinette, Eric, Mireille et les autres que l'on croyait condamnés et que l'on emmena chez les guérisseurs.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

Lorsqu'en octobre 1976, la France commença à parler des guérisseurs philippins, j'appris que semblable engouement, amplifié de semblable façon, était né de semblable manière depuis plusieurs mois en Belgique. De surcroît, j'appris aussi qu'un journaliste du « Soir » de Bruxelles et un médecin, secrétaire de la Ligue belge du cancer s'étaient rendus sur place, et avaient ramené des prélèvements que les professeurs Maldague de Louvain et Mewissen de Bruxelles et Chicago avaient analysés avec succès.

Nos voisins avaient donc une double avance sur nous. C'est pourquoi j'ai cru expédient de confier à l'un d'eux, au journaliste René Haquin, précisément le soin de présenter le premier dossier sur les guérisseurs philippins.

PREMIÈRE PARTIE

L'ARCHIPEL DES MIRACLES

Qu'en penser ? Je n'en sais rien. Je ne vois aucune trace de ces pratiques et de ces réussites dans aucun texte chrétien, si vieux soit-il, à moins de remonter aux Apôtres et au Christ lui-même, dont ce n'était évidemment pas l'activité principale...

Voilà ce qu'écrivait Maurice Clavel [1] en octobre 1976 après avoir regardé le reportage de Julien Besançon dans « L'Evénement », sur les guérisseurs philippins. Trois mois plus tard, le journal d'Antenne 2 fit écho à leurs pratiques, rappelant qu'un parisien, Michel Carayon, venait de rentrer de la plus grande des Philippines, l'île de Luzon, prétendant y avoir lui aussi acquis une maîtrise suffisante pour pouvoir à son tour pratiquer en France des opérations à mains nues. Il l'avait montré quelques jours plus tôt à Toulouse, devant les caméras de la télévision.

Antenne 2 présenta, au soir du 16 janvier 1977, au cours du journal, des images d'une autre opération à mains nues pratiquée par un guérisseur de la foi et son assistant, à quelques dizaines de centimètres des caméras.

1. In « Le Nouvel Observateur ».

L'homme en blanc pétrissait longuement une masse de coton hydrophile sur le ventre du malade. Puis à l'aide d'une pince, l'assistant retirait un lambeau de viscères apparu entre les doigts du guérisseur, et qui semblait provenir de l'intérieur du corps.

Devant les témoins silencieux et attentifs, le chirurgien se saisit alors d'un autre tampon de coton, plus grand que le premier, et continua à masser le ventre de l'opéré. D'un geste vif, il écarta les mains et l'on vit entre ses doigts... éclore un bouquet de fleurs artificielles. Un fou-rire secoua l'assistance. Les deux praticiens tombèrent les masques et se laissèrent identifier : il s'agissait de deux prestidigitateurs toulousains, Aldo Farrez et le maître magicien Llorenes !

« Je ne me hasarderais pas à juger l'aspect médical de l'affaire, dit Aldo Farrez. Ce n'est pas mon rôle. Mais après avoir vu opérer Michel Carayon mercredi dernier, nous étions persuadés qu'il s'agissait d'une manipulation que nous pouvions très bien imiter. »

Tous ceux qui depuis le reportage de Julien Besançon, en octobre, avaient haussé les épaules, auraient pu le soir de l'opération aux fleurs écrire à Maurice Clavel, lui rappeler que la science n'a nul besoin de s'embarrasser de toutes ces théories fumeuses que l'on développe à droite ou à gauche et qu'une fois encore la preuve venait d'en être rapportée : la chirurgie psychique et les mystérieux pouvoirs des guérisseurs de la foi, des *faith healers* comme on les appelle aux Philippines, n'étaient qu'attrape-nigauds, mystifications de music-hall.

Mais depuis trois mois, déjà, des Français malades, paralysés, cancéreux, cardiaques, des Français avaient vécu aux Philippines l'aventure de la dernière chance, et quelques-uns d'entre eux en étaient rentrés en meilleur état. D'autres désespérés envisageaient de s'y rendre. D'autres encore, perplexes, n'oseraient peut-être plus désormais s'intéresser aux

guérisseurs sans craindre d'éveiller des sourires compatissants autour d'eux.

Aldo Farrez et le maître Llorenes avaient été convaincants... pour qui n'avait jamais vu de près les guérisseurs philippins. Il eut suffi qu'on leur demande de vérifier la masse de coton, et l'on y aurait aussitôt découvert les abats de volailles qui y étaient dissimulés. Tous deux auraient sans doute été fort en peine de poursuivre pendant trois ou quatre heures d'autres opérations au même rythme, sans jamais laisser deviner la mystification. En quoi d'ailleurs le fait d'imiter les opérations pratiquées depuis trente ans dans les montagnes de Baguio ou dans la banlieue de Manille plaidait-il en faveur de la thèse du charlatanisme ? *Toujours imité, jamais égalé...*

On eut pu rire tout autant des réflexions de François Laplantine qui affirmait [1] être convaincu qu'il existe en Côte-d'Ivoire une connaissance et une pratique thérapeutique originale, dans le rite baoulé, qui ne doit rien aux connaissances médicales de l'Occident et qui est simultanément la célébration d'un culte. On pourrait rire des mystérieux lamas tibétains qui faisaient payer leurs prières guérissantes en kilos de beurre, mais qui découvrirent néanmoins au fil des siècles d'étranges remèdes faits de concoctions animales, végétales et minérales, séchées au soleil de Lhassa, et dont les médecins tibétains d'aujourd'hui se servent encore...

Lorsque les journaux et magazines américains se remplirent pour la première fois des prodiges qui se faisaient aux Philippines — c'était dans les années soixante — toutes les académies de médecine les condamnèrent sans prendre la peine de se rendre sur place pour procéder aux vérifications nécessaires, et les services de l'émigration tentèrent d'empêcher les départs de personnes gravement malades.

1. « Maladies mentales et thérapies traditionnelles en Afrique noire » (Editions universitaires, J.-P. Delarge, Paris).

Aujourd'hui encore, des Américains viennent se faire soigner aux Philippines, et au retour, certains d'entre eux continuent à se prétendre guéris, ou à tout le moins en bonne voie de guérison. C'était l'époque où Antonio Agpaoa, le plus connu des guérisseurs philippins, faisait la démonstration de ses pouvoirs en découpant du sparadrap du bout de la langue. Etonnant ! avait conclu le parapsychologue Harold Sherman. Un truc courant chez les magiciens ! avaient répliqué les sceptiques.

Dans les années soixante-dix, parmi les nombreux observateurs qui se rendirent dans l'archipel, un parapsychologue zurichois, le docteur Naegeli-Osjord, écrivit dans la revue italienne « Metapsichica » que la chirurgie psychique existait et que le phénomène n'était pas limité aux Philippines. Le professeur Bender, médecin et docteur en philosophie à Fribourg, demandait en même temps qu'une recherche approfondie soit entreprise, compte tenu notamment des améliorations que semblaient avoir obtenues les guérisseurs sur les patients qu'ils avaient traités. A quoi le professeur Rentchnik, de Genève, répliqua par un long article qu'il concluait en ces termes : « Il faut libérer le public de ce lavage de cerveau. Chaque société a les guérisseurs qu'elle mérite... »

*
**

A Bruxelles, d'octobre à décembre 1976, des centaines de malades, dont la plupart condamnés à une mort prochaine, accompagnés par des centaines de parents ou d'amis, s'embarquèrent pour le plus long voyage de leur existence. Vingt heures de DC 10 à l'aller, vingt autres au retour. Au total, trente-six mille kilomètres, que tous les médecins déconseillaient.

Mais l'attrait des guérisseurs de la foi, de ces chirurgiens psychiques qui pratiquent aux îles Philippines d'aussi étran-

ges interventions et qui, disait-on, ont le pouvoir de réduire les cancers, de faire disparaître les paralysies, de faire voir les aveugles et entendre les sourds, cet attrait fut le plus fort. En dépit des mises en garde, des accusations de supercherie et d'escroquerie, ils s'en furent par centaines tenter la guérison dans l'archipel des miracles.

Quelques-uns revinrent guéris. Quelques-uns n'en revinrent pas. Beaucoup affirmèrent, au retour, que leurs maux s'étaient évanouis mais durent constater quelques semaines plus tard que la maladie évoluait toujours.

Ce qui s'était passé en Belgique n'était que la répétition de ce qui se produisit en 1964 aux Etats-Unis, puis en 1966 en Allemagne fédérale, puis plus tard en Suisse, au Canada, en Australie, à Tahiti, en Nouvelle-Calédonie, à Formose, aux îles Hawaii, à Moscou.

Lourdes n'était plus à Lourdes. Le train blanc des candidats au miracle était un super oiseau au métal étincelant, qui ronflait dans la nuit, entre Bruxelles, Bombay, Bangkok et Manille.

Non seulement les *faith healers,* les guérisseurs de la foi, prétendaient être les intermédiaires entre le grand guérisseur et les malades, mais surtout ils se disaient capables d'ouvrir un corps sans scalpel, d'opérer en quelques minutes sans anesthésie ni asepsie et de refermer sans laisser de cicatrice. Comme s'ils plongeaient les mains dans l'eau et les en retiraient.

Rapidement l'opinion se divisa. Aux accusations de supercherie on renvoya l'argument des guérisons. On accusa les guérisseurs de vouloir faire des gros sous sur le compte de la crédulité occidentale. Les malades rétorquèrent que leurs tarifs — pour ceux d'entre eux qui se faisaient payer — étaient bien moins élevés que les tarifs de nos médecins. On accusa les agents de voyages de faire du rabattage et les autorités judiciaires ordonnèrent des perquisitions. Il n'y avait eu aucune publicité trompeuse, et les bénéfices réalisés

sur le prix du « pèlerinage » restaient dans les normes habituelles : de quinze à vingt pour cent.

La compagnie aérienne Sabena s'émut, renforça les contrôles sanitaires au départ, et les équipages des DC 10 de la ligne d'Extrême-Orient protestèrent lorsqu'ils découvrirent qu'ils transportaient, dans des cabines qui n'étaient pas aménagées pour cela, des grabataires et des moribonds.

Les analyses faites en laboratoire, sur les échantillons de sang et de tissus rapportés des Philippines, indiquèrent aux chercheurs qu'il s'agissait dans la plupart des cas de sang ou de tissus d'origine animale, et que dans les autres cas les prélèvements n'avaient pas pu être identifiés avec certitude.

Rien n'y fit. A la Saint Sylvestre, l'avion qui rentrait de Manille débarqua une nouvelle cargaison de malades qui croyaient à leur guérison et le mercredi suivant, d'autres malades embarquèrent pour l'archipel philippin. Mais peu à peu la fièvre diminuait cependant. Des malades guéris avaient succombé, d'autres commençaient à déclarer que les douleurs disparues réapparaissaient, d'autres encore affirmaient que leur état n'avait pas changé, ni en bien ni en mal, après le retour. Seuls quelques miraculés continuaient à se porter pour le mieux...

1

LE CINEMA PERMANENT DE ROCHEFORT

Depuis septembre, j'ai entendu dire qu'il existait un film étrange, incroyable, projeté chaque jour dans un café de Rochefort [1], et qui ne montre rien de moins qu'un authentique miracle : l'opération d'un petit garçon de quatre ans, faite à mains nues, sans anesthésie, sans douleur, sans seringue ni scalpel, sans asepsie et sans cicatrice. On peut y voir aussi en chair et en os le miraculé, le petit Michaël aujourd'hui redevenu blond et potelé, revenu à la vie alors que l'été dernier, il mourait un peu plus chaque matin, d'un cancer diagnostiqué au printemps et que l'on avait tenté de réduire, en le soumettant aux terribles brûlures au cobalt.

Je m'étais dit :

« Il faudra voir ça, un de ces jours... » Mais je n'y croyais guère. Un peu comme si on m'avait promis la projection d'un film sur l'atterrissage de Martiens. J'y croyais un peu, cependant. Parce qu'il n'est pas raisonnable d'imaginer que le père d'un petit garçon raconte des fariboles et

1. En Belgique. Note de l'éditeur.

commette le sacrilège d'inventer la guérison de Michaël, déballe son gamin pour des étrangers, puisse prendre plaisir ou intérêt à montrer cinq fois par jour, sur l'écran perlé qu'il a déroulé contre un mur, la petite tête chauve, la perruque brune, les jambes allumettes et la peau parcheminée de Michaël malade, puis l'opération, le sang, les mains qui fouillent le ventre pour en retirer des masses de chair. Quand un homme persiste à montrer cela, c'est qu'il doit y croire, lui.

J'ai téléphoné un soir. On m'a répondu qu'il y avait encore une séance à vingt heures, et que si je promettais de venir, on m'attendrait pour commencer.

Il pleuvait des cordes. C'était déjà l'automne. Près du pont qui enjambe la Lhomme, il y avait une place rectangulaire sur laquelle se tient le marché ouvert, chaque semaine, et où, les jours de fête, on jouait autrefois à la balle pelote, le dimanche après-midi.

J'avais près d'une demi-heure de retard, mais le patron et la patronne ne s'en plaignaient pas. Les verres de bière blonde s'alignaient sur le zinc en rangs d'oignons. Des jeunes dansaient, près du juke-boxe qui débitait ses quarante-cinq tours griffés. Aux tables de bois brun, on voyait des personnes plus âgées, qui se parlaient penchées les unes vers les autres, et qui n'avaient pas pris la peine d'ôter pardessus, écharpes, manteaux ou chapeaux. Cela se passait ainsi depuis deux mois, au café du *Baty* : les anciens clients se réfugiaient dans le fond de l'établissement, près des portes de service et de la machine à musique, laissant aux étrangers les tables et les chaises. Depuis septembre, ils étaient venus par centaines, par milliers même de toutes les régions de Belgique, de plusieurs départements français — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Moselle, région parisienne... — même d'Allemagne et de Hollande. Au total, trois ou quatre mille personnes, peut-être.

On me laissa le temps de commander un verre de bière, puis le patron, M. Dor, annonça aux clients que la séance allait commencer, dans la pièce d'à côté. Les tables se vidèrent en quelques instants et le café retrouva son atmosphère de toujours : musique tonitruante, verres qui s'entrechoquent, histoires gaillardes racontées dos au zinc...

A côté, dans un vaste salon, une table de projection, et derrière, trente chaises, deux divans et trois fauteuils usagés. On éteint les lumières.

Le projecteur *super 8 millimètres* ronronne. Sur l'écran, Michaël avant son départ aux Philippines. Il était atteint d'une tumeur cancéreuse *grosse comme une orange,* dit son père. Pour le sauver, ses parents ont consulté des spécialistes de plusieurs pays d'Europe. Ils ont fait le voyage de Lourdes, jusqu'à la grotte de Massabielle. Ils ont cherché aide chez des radiesthésistes, des homéopathes, des guérisseurs de tout style.

Michaël, quatre ans, a été opéré aux cliniques universitaires de Louvain. Pour réduire la tumeur, on avait envisagé de le soumettre à une dose de quatre mille unités de rayons au cobalt, mais on s'est limité finalement à mille unités. Le gamin avait maigri affreusement. Il avait perdu presque tous ses cheveux et portait une perruque brune. Il ne jouait plus guère qu'avec un gros ours de peluche, et sa salle de jeu favorite, c'était le lit de ses parents.

Voici, sur l'écran, Antonio Agpaoa, le plus connu des *faith healers,* que l'on traduit généralement par *guérisseurs de la foi* ou *chirurgiens psychiques.* Ses mains brunes prennent possession du ventre de Michaël, le pétrissent comme une pâte. La caméra du père tourne tout autour, balayant le champ opératoire. Le micro incorporé enregistre les cris du petit garçon qui hurle, s'agite, et que les mains maternelles tentent de calmer. Le sang surgit entre les doigts, coule en longues traînées sur les hanches. Un sang clair, comme mélangé à de l'eau. Agpaoa donne l'impression

d'ouvrir l'abdomen, et d'en retirer des petits caillots, puis une masse de chair vive...

En finale, le film de M. Dor montre une séance de magnétisation sur la plage de la mer de Chine. Les personnes sont ensevelies dans le sable tiède, le guérisseur impose les mains, et rien de grave ne peut leur arriver au cours des douze mois qui suivent. On voit ainsi le petit Michaël ensablé, puis on le voit courir, main dans la main avec sa mère, et disparaître jusqu'aux épaules dans l'eau bleue, ourlée d'écume.

Après plusieurs opérations subies là-bas, Michaël est revenu guéri. Le médecin qui le soignait auparavant a bien dû convenir que la tumeur décelée par biopsie aux cliniques universitaires n'était plus palpable au retour des Philippines.

« J'avais lu un article il y a plusieurs années déjà sur les guérisons aux Philippines, m'a dit M. Dor. Puis l'été dernier, j'ai parlé avec un commerçant ambulant, sur le marché de Rochefort. Il m'a parlé de son voisin qui avait effectué ce voyage un an plus tôt. Le guérisseur Agpaoa lui avait enlevé une tumeur cancéreuse dans la veine jugulaire. Déjà à mains nues, sans douleur ni cicatrice. Il est guéri. C'est alors que moi aussi j'ai décidé d'embarquer Michaël pour les Philippines. »

Tandis qu'il parle, le bonhomme blond surgit par une porte entrebâillée qui donne accès à la salle de séjour. Joues roses, cheveux blonds et courts, pieds nus sur le pavé. Il est près de vingt-deux heures. Il n'est pas encore au lit et ne donne pas l'impression d'être fatigué. Il tient à bout de bras une épée de fer forgé plus grande que lui, rapportée par son père d'un voyage en Espagne. Il la dresse à la force du poignet et annonce, fier, comme un acrobate de cirque : « Tu vois, papa, je la lève tout seul... »

Après la séance, le cafetier répond aux questions des spectateurs, donne d'autres explications :

« Vous avez vu le Danois. Il est arrivé quelques jours avant nous. Complètement aveugle. Maintenant, il voit. Vous

avez vu le jeune homme sourd ? Il entend. Et les trois jeunes enfants ? Ils étaient atteints de leucémie. Maintenant, ils sont guéris... »

Mais tout n'est pas aussi simple.

D'abord, les spécialistes qui ont examiné et soigné Michaël avant son départ aux îles philippines restent pessimistes :

« Nous connaissons ce phénomène de rémission. Les parents ont décidé d'interrompre brusquement le traitement au cobalt. Nous avons observé dans d'autres cas d'interruption avant la fin du traitement, des périodes de rémission pouvant faire croire à une guérison, et qui pouvaient se prolonger pendant plusieurs mois. Pour pouvoir déclarer Michaël guéri, il serait nécessaire de le faire hospitaliser, de faire des radiographies. »

« Pour moi, il n'en est pas question, réplique M. Dor. Je n'autoriserai aucun nouvel examen, ici. Il ne faut pas contrarier les effets du traitement donné aux Philippines. Michaël est guéri. Personne ne m'obligera à le renvoyer dans une clinique. Je ne veux plus qu'on y touche. »

Quelqu'un lui a demandé :

« Et si le petit devait aller plus mal ? Si le cancer n'était pas guéri ? »

Réponse nette du père :

« Alors, je prends le prochain avion pour Manille. J'y retourne avec Michaël. »

Non, ce n'est pas aussi simple. Le Danois aveugle miraculeusement opéré par Agpaoa et complètement guéri n'était pas arrivé à Baguio quatre jours avant la famille Dor. Mais bien quatre ans. Il n'était pas complètement aveugle mais avait *la vue qui baissait*. Il a décidé de s'installer là, et déclare qu'il va beaucoup mieux. Il y est devenu l'homme à tout faire — guide, bricoleur, traducteur, animateur — et se présente pour les Européens comme une référence du sérieux et de l'efficacité des traitements donnés par Antonio Agpaoa.

Je n'ai pas retrouvé le jeune homme sourd qui entendait.

Mais les trois jeunes enfants atteints de leucémie ne sont pas rentrés guéris. Agpaoa a dit à leurs parents que les effets de ses traitements ne seraient perceptibles qu'après quatre ou cinq mois. Ce ne fut pas le cas.

En réponse aux questions que certains spectateurs posaient sur le coût et la durée du voyage aux Philippines, M. Dor donnait un formulaire imprimé, provenant d'une agence de voyage de Charleroi, qui offrait le voyage à Manille pour 37 000 francs belges (5 000 francs français), avec l'hôtel, le guérisseur sur place, et la demi-pension, ou le voyage jusqu'à Baguio avec les services d'un autre guérisseur, pour un léger supplément. M. Dor s'abstenait de dire qu'il avait pu retourner à Manille en octobre, aux frais de cette agence, et qu'il pouvait disposer d'autres billets gratuits pour lui et les siens.

Aux questions relatives aux pouvoirs dont disposaient certains guérisseurs par rapport à d'autres, M. Dor répondait, catégorique :

« Antonio Agpaoa est le plus connu d'entre eux. C'est lui qui a opéré Michaël. Mais il a adopté un style de vie occidental. Il ne se concentre plus suffisamment. Il ne médite plus assez. Ses pouvoirs sont de moins en moins remarquables. D'ailleurs, il n'opère plus guère lui-même. Par contre, Placido Palitayan, à Manille, est l'un des plus fameux, de même que Jun Labo, à Baguio. »

Comme par hasard, M. Dor citait les guérisseurs qui, je devais le constater plus tard, avaient loué leurs services à cette agence de voyage de Charleroi qui n'hésitait pas à embarquer pour Manille des malades presque moribonds, leur offrant non seulement le fabuleux espoir d'une guérison au bout du voyage, mais aussi l'assistance d'un médecin et d'une infirmière pour chaque vol, l'encadrement par des professionnels du voyage, de Bruxelles à Bruxelles. Bref, un voyage sans risque, une guérison presque assurée, tout cela pour le prix de vacances au club Méditerranée...

Il ajoutait — et je devais entendre plus tard ce même raisonnement de la bouche des organisateurs du voyage :

« Si c'est pour aller aux Philippines, il faut se dépêcher. Ces guérisseurs sont aussi des hommes. On leur impose aujourd'hui un rythme de travail éreintant, et leurs pouvoirs risquent de diminuer. »

Ainsi, sans mauvaise intention, on vendait à Rochefort la guérison au bout du monde, utilisant les slogans de toujours : pas cher, garantie du produit, références et, pour terminer, le conseil aux hésitants, comme on le fait en période de soldes, en rappelant que *les premiers seront les mieux servis !*

Déjà à cette époque, sur la place d'une autre bourgade, à Mariembourg, le patron d'un autre café, retour lui aussi des Philippines, projetait ses propres films. Il souffrait, lui, de gangrène dans les jambes. De bleue aux reflets mauves et noirs, la couleur de ses pieds avait, après les extraordinaires opérations subies à Manille, brusquement viré au rose puis au rouge, les plaies paraissaient ravivées, l'infection paraissait à nouveau combattue de l'intérieur par des anticorps, comme si un sang neuf coulait plus facilement dans les veines.

Voilà. La séance était terminée. Une femme avait failli s'évanouir, en regardant les épanchements de sang sur l'écran perlé de M. Dor. Lui prenait congé de l'auditoire et rappelait, en déposant une boîte de plastique entaillée comme une tirelire, que la soirée était gratuite, mais qu'on pouvait aussi penser aux lampes de projection qui brûlaient, à la pellicule fragile qui se dégradait un peu plus chaque jour, au matériel de projection qu'il faudrait envoyer à l'usine, pour une révision complète, au chauffage de la salle, à l'électricité consommée : « Chacun peut participer aux frais comme bon lui semble », disait-il.

On sortait sur la place, et les billets se poussaient les uns les autres par la fente mal découpée.

M. Dor repassait alors au café où, pendant les deux heures de séance, les tables avaient à nouveau été occupées par des personnes étrangères à la petite ville, qui venaient ici pour voir les films. Le patron annonçait aux tables que la projection allait recommencer.

Nul ne sortait indifférent du café du *Baty*. Ou bien on y avait trouvé ce que l'on cherchait, une solution en vue, une guérison possible, une amélioration probable là où la médecine contemporaine paraissait être à bout de souffle. Ou bien les explications approximatives de M. Dor n'avaient pas convaincu, les films qu'il projetait laissaient trop de place à des manipulations possibles, à de la supercherie, et l'on s'éloignait du patron du café en regrettant de n'avoir pas d'argument à lui opposer, faute de n'avoir pas soi-même vu à l'œuvre ces faiseurs de miracles.

Il eut ainsi, par la suite, ses partisans et ses détracteurs. Périodiquement, la rumeur publique propagea à son sujet des nouvelles peu agréables. On disait ainsi que Michaël avait dû être réhospitalisé d'urgence, qu'il était au plus mal, que ses parents avaient fermé le café de la place du *Baty*. On affirmait aussi que le juge d'instruction de Dinant avait conduit sur place une descente du parquet, avait saisi le film des opérations et avait fait fermer l'établissement.

Mais quand on téléphonait au café du *Baty*, c'était toujours M. Dor ou sa femme qui répondaient. Quand on appelait le médecin qui avait soigné Michaël, il répondait invariablement qu'il était trop tôt pour se prononcer, mais que Michaël n'avait pas dû être réhospitalisé :

« C'est parfaitement inexact. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cet enfant a le ventre très souple, et qu'actuellement, il va bien... »

Quant au juge d'instruction de Dinant, il connaissait aussi les rumeurs et rectifiait :

« Il n'est pas question de saisie ni de fermeture du café. Sur quelles bases légales pourrait-on imaginer de telles

mesures ? Ce qui est vrai, c'est que j'ai entendu parler des guérisseurs philippins, et que j'ai décidé un soir, avec d'autres membres du parquet, d'aller chez M. Dor, pour voir ses films. Comme tout le monde... »

Il n'y a jamais de fumée sans feu, mais un brin d'herbe humide qui se consume fait quelquefois courir les pompiers. C'était bien le cas à Rochefort.

La réputation du cafetier s'était répandue. Un hebdomadaire à sensation lui consacra une page pleine. Des journaux tentèrent de pourfendre le mythe des guérisseurs philippins, faisant en vain appel à la raison, à l'intelligence, à la logique, au bon sens. En vain, parce que l'attrait du merveilleux, de l'impossible, fascinait à ce point les malades et les blessés que par dizaines, chaque semaine, ils décidaient de quitter leurs lits et de partir là-bas, tenter d'obtenir ce que d'autres, inlassablement, affirmaient avoir découvert.

M. Dor faisait aussi référence aux résultats étranges obtenus à diverses reprises, par ceux qui analysèrent du sang ou des tissus prélevés par ces guérisseurs et rapportés en Europe. En constatant à de nombreuses reprises que le sang rapporté ne correspondait pas au groupe sanguin du sujet, que les tissus extraits des corps paraissaient appartenir à différentes espèces animales, des parapsychologues parlaient de mutation de la matière.

M. Dor avait rapporté des Philippines divers tissus provenant des opérations subies par Michaël. Il m'avait dit avoir téléphoné à l'université de Louvain, pour les faire analyser, et prétendait s'être entendu répondre que les analyses lui coûteraient dix mille francs belges. Puis le ministère belge de la Santé publique serait intervenu et les analyses auraient été effectuées gratuitement.

« On m'a téléphoné après, pour me dire qu'il s'agissait d'organes provenant probablement de rats et de taupes. J'ai entendu dire un peu plus tard que ces tissus auraient appar-

tenu à des poulets ou à des petits singes. Je crois simplement qu'ils ne peuvent pas identifier les prélèvements comme étant des tissus de provenance humaine. Je crois, moi, que les effets de la magnétisation peuvent modifier la nature des tissus. Qu'ils se débrouillent, à Louvain, avec les échantillons... »

L'université de Louvain, et plus précisément le professeur Cornu, du service d'hématologie pédiatrique, avait réagi immédiatement aux affirmations de M. Dor :

« Personne ici n'a jamais réclamé une telle somme d'argent à M. Dor, et à ma connaissance, personne n'a jamais parlé d'argent. Il s'agissait pour nous d'analyses effectuées au titre de la recherche scientifique et, en conséquence, absolument gratuites. Nos laboratoires ont déterminé de façon certaine qu'il s'agissait d'une matière de provenance animale, probablement d'un organe de rat. A la clinique des petits animaux de Cureghem, nos premières conclusions ont été confirmées : il s'agissait de la rate d'un petit mammifère qui pourrait être un singe. »

La confirmation, par un laboratoire dépendant de la faculté de médecine vétérinaire, ne plaidait évidemment pas en faveur des guérisseurs philippins : comment imaginer que l'on puisse extraire d'un corps humain des substances étrangères à la nature de ce corps ?

Un parapsychologue, le professeur Stelter, avait aussi fait de semblables observations et concluait pour sa part, que des changements se produisent vraisemblablement sur les tissus extraits paranormalement. « Il est impossible de prétendre constater une supercherie à propos de processus paranormaux d'une telle importance, en utilisant des méthodes d'examens conventionnels. (...) Des méthodes d'analyse et d'examen entièrement nouvelles doivent être trouvées et utilisées si l'on veut porter un jugement objectif sur ces processus paraphysiques », avait-il écrit dès 1973.

Tout était clair, ainsi, pour M. Dor...

2

LA FIEVRE

A l'appui des affirmations de M. Dor, d'autres malades, retour des Philippines, affirmaient également que les pouvoirs des guérisseurs étaient bel et bien miraculeux.

Une dame atteinte d'une maladie grave, déclarait au retour :

« A présent, je me sens beaucoup mieux. Je me considère même comme tout à fait guérie. Mais j'ai refusé de me faire examiner par des médecins pour qu'ils vérifient si cette guérison est effective. Mon médecin estime que les miracles philippins ne sont que de la supercherie. Il est impossible d'analyser objectivement les faits à partir d'une telle mentalité. J'ai subi, à Manille, huit opérations au ventre. Ce n'était assurément pas de la prestidigitation : au moment où Placido et Josefina extrayaient de mon ventre des cellules, j'ai senti une sorte de déchirement, d'arrachage, sans que cela me fasse vraiment mal. Les guérisseurs m'ont conseillé de retourner les voir dans un an ou deux, pour poursuivre le traitement. En attendant, je ne peux boire ni

café, ni alcool, ni eau pétillante. J'étais athée avant mon départ. Je crois maintenant à l'existence de Dieu, car on ne peut expliquer le phénomène que par l'intervention d'une puissance supérieure. »

Un jeune homme de dix-huit ans, paralysé des membres inférieurs à la suite d'un accident survenu au cours d'un match de football, ne pouvait pratiquement plus se tenir debout, et les médecins ne lui avaient guère laissé d'espoir de guérison :

« Mon fils a retrouvé l'usage de ses jambes, disait sa mère, au retour. Il est redevenu un garçon comme les autres. Placido m'a dit que dans huit mois, il n'y paraîtrait plus rien... »

La mère d'un enfant de cinq ans atteint d'une tumeur au cerveau disait que les chirurgiens avaient refusé l'opération, qui aurait paralysé l'enfant et peut-être l'aurait rendu aveugle.

« J'étais sceptique, mais je refusais de vivre au jour le jour, comme me le conseillaient les médecins. J'ai voulu saisir la dernière chance. Maintenant, il va beaucoup mieux. Il mange normalement et n'a plus mal à la tête. Placido m'a assuré de sa guérison. J'ai voulu le récompenser par des dons, mais il m'a rendu dix fois ce que je lui avais offert. Est-ce cela de l'escroquerie ? »

Un homme souffrant d'inflammation du pancréas ne digérait plus aucun aliment. L'intervention envisagée présentait des risques, lui avaient dit les médecins. Il décida de tenter l'expérience aux Philippines :

« Placido m'a opéré dix-huit fois. Depuis mon retour, je digère tout et je peux manger n'importe quoi !... »

Un ancien professeur de judo et de karaté, victime d'un accident de voiture, avait été contraint d'abandonner le sport et l'enseignement. Il fut opéré dans la colonne vertébrale par Placido et, moins d'un mois après son retour, il put reprendre ses cours et ses exercices.

Un couple revenait perplexe :

Elle : « Je souffrais d'une maladie nerveuse. Placido m'a opérée à cinq reprises à la colonne vertébrale. Il m'a demandé d'attendre quelques mois avant de voir un changement, et de ne boire ni alcool, ni café. Moi, je ne me sens pas mieux, mais mon mari... »

Lui : « Je sais que j'ai le cancer du poumon. Il n'y a aucun changement dans mon état. Ni mieux, ni plus mal. Le guérisseur m'a demandé un délai de six mois avant de constater les premiers signes de guérison. Je reste sceptique. A Manille, j'ai subi sept opérations à l'aine et à la poitrine. Mais c'est une séance de magnétisation qui m'a particulièrement impressionné. Je n'avais pas parlé au guérisseur d'une douleur névralgique à la face, que je ressentais de façon chronique. En passant ses doigts sur mon visage, il a localisé la région douloureuse, m'a fait une incision au front et a retiré un lambeau de chair. »

Une dame souffrait des nerfs. Elle devait effectuer chaque année plusieurs séjours en clinique, avalait un nombre incalculable de calmants et les médecins envisageaient de lui faire subir des électrochocs.

« J'ai été opérée huit fois par Jun Labo, dit-elle au retour. Depuis que je suis rentrée, je travaille tous les jours et je ne prends pratiquement plus aucun médicament. Je ne pouvais pratiquement plus me promener seule en ville. Maintenant, j'y vais et tous ceux qui me connaissent disent que je suis métamorphosée. J'ai montré à Jun Labo une photo de mon fils, qui me cause beaucoup de soucis. Il a imposé

les mains sur la photo. Il m'a semblé qu'il voyait mon fils. Après un moment, il m'a dit qu'une amélioration sensible allait se produire. Lorsque je suis rentrée, j'ai en effet constaté une amélioration... »

Un jeune homme auquel les médecins avaient placé un anus artificiel allait, lui aussi, beaucoup mieux. Son grand-père, qui l'avait accompagné aux Philippines, disait, peu après leur retour :

« Patrick a grossi. Il a subi six interventions à Manille. Le guérisseur a extrait chaque fois des petites boules de la grosseur d'une tête d'aiguille. Il nous a recommandé d'être croyants. A partir de maintenant, nous irons à la messe chaque dimanche. »

Une jeune fille avait accompagné son père, souffrant d'un cancer de la gorge. Elle a raconté, après le voyage :

« Mon père a subi plusieurs interventions. Les personnes qui voulaient être soignées étaient rassemblées dans une chambre d'hôtel, à Manille. Il n'y avait que quelques chaises et deux tables de soins. Mon père s'est couché sur une des tables et Placido s'est immédiatement mis à opérer. Il avait senti de suite où était le mal. J'ai vu nettement ses doigts pénétrer dans la joue et la gorge de mon père tandis que le sang commençait à couler. Ses mains se sont retirées laissant une cicatrice qu'il a immédiatement effacée d'un geste du plat de la main. Placido a retiré de la gorge de mon père une sorte de racine, ou de nerf, qu'il a jeté. Il est impossible qu'il y ait eu un trucage ou un quelconque tour de passe-passe. Ses mains étaient nues, tout le monde était dans la pièce et celle-ci était presque vide de mobilier. Tout n'a duré que deux ou trois minutes. Les interventions ne durent jamais longtemps. Mon père n'a rien senti sauf la sensation d'un fil qui se rompait. Il a ensuite simplement éprouvé le besoin de se reposer pendant quelques heures.

« Au cours des jours qui ont suivi, il a subi plusieurs interventions de ce genre, qui alternaient avec des séances de massage faites par des assistants. Ces massages sont particuliers : la peau est à peine touchée, les mains sont posées sur le corps. A l'issue de ces massages, mon père disait éprouver une sensation de bien-être.

« C'est après sept jours qu'il s'est rendu compte de l'efficacité du traitement suivi : un soir, il a constaté qu'il n'avait plus mal lorsqu'il se touchait la tête, alors qu'avant, ce geste le faisait atrocement souffrir. Il parlait plus facilement. Je ne sais pas si la tumeur est réduite à tout jamais, mais ce que je sais, c'est qu'il souffre beaucoup moins.

« J'ai moi-même subi une séance de magnétisation, couchée dans le sable. J'ai eu l'impression que quelque chose entrait en moi...

« Je trouve que Placido est très religieux. Il médite souvent. Pendant ses opérations, il est très calme, souriant. Il parle avec ses patients, mais on le sent tendu, l'attention portée vers quelque chose. Après une série d'interventions, il est vidé physiquement. La plupart de ses patients ne méditent pas, mais il les oblige à se recueillir et finalement à croire à leur guérison. »

Témoin aussi, un patron de friterie, qui devait se déplacer à l'aide de béquilles depuis le grave accident dont il avait été victime : sa voiture avait percuté un poteau et il s'en était tiré avec vingt-sept fractures...

C'est avec un large sourire qu'il déclarait :

« Je suis complètement guéri et je peux à nouveau marcher librement. Mes jambes ne me font plus mal et j'ai profité de mon séjour aux Philippines pour me faire également " nettoyer " les bronches... »

Pour le marchand de frites, il ne faisait aucun doute que ces guérisseurs étaient prodigieux :

« J'ai assisté à des guérisons extraordinaires. Une femme

presque aveugle (elle n'avait plus que 3 %) a retrouvé la vue après son opération. Un enfant de trois mois, opéré d'une tumeur au cerveau, est sauvé !... »

Son neveu avait les articulations bloquées suite à une arthrite aiguë et ne pouvait presque plus ouvrir les doigts :

« Je suis coiffeur, et je ne pouvais plus exercer mon métier. Mais j'ai subi trente-cinq interventions chirurgicales aux Philippines et le miracle s'est produit : voyez ma main, je puis à nouveau articuler le pouce et les doigts comme auparavant. En tout cas, si la médecine classique s'oppose à ces guérisseurs, le contraire n'est pas vrai puisque les membres de la secte ont conseillé à plusieurs patients de poursuivre le traitement en pratiquant des exercices de gymnastique sous la surveillance d'un médecin. Mais qu'importe la polémique ! Je suis guéri. »

Une dame était condamnée par les médecins belges et français qui la soignaient pour un cancer depuis plusieurs années : quatre mois avant son départ, on ne lui avait donné que deux mois à vivre...

Pour elle, c'était la dernière chance. Au retour, tous ses compagnons de voyage étaient unanimes : elle était méconnaissable :

« Celui qui ne l'a pas vue avant de partir ne peut pas vraiment se rendre compte comme elle a changé; aujourd'hui, elle semble être dans une forme éblouissante par rapport à son état, il y a seulement quinze jours », disait l'un d'eux.

« Il y a huit jours, dit-elle, je n'aurais même pas pu monter la passerelle d'accès à l'avion et, aujourd'hui, me voilà debout à parler avec vous depuis une demi-heure. Cette méthode " psi " qui est employée est vraiment extraordinaire, mais bien entendu, je ne puis pas encore me considérer comme guérie; je suis en convalescence et il me faut matérialiser ma guérison tout d'abord en m'en persuadant, ensuite

par des séances de magnétisme. J'en avais d'ailleurs suivi déjà chez un kinésithérapeute parisien. Je continuerai à aller chez lui. Mais déjà les soins reçus aux Philippines ont produit sur moi le meilleur effet et je me sens mille fois mieux qu'avant mon départ. »

A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, un détonateur de grenade abandonné par les Allemands éclata dans les mains de Louis Dath, un adolescent de quinze ans. Le garçon reçut les éclats en pleine figure (on lui en a extrait vingt-cinq de l'œil droit) et trois ans plus tard, après deux opérations, il apprit qu'il resterait définitivement aveugle. Louis Dath se fit examiner par les plus grands spécialistes de la médecine classique, ceux-ci durent lui avouer qu'il ne reverrait plus jamais le soleil. L'esprit hanté par les souvenirs de son enfance, le malheureux s'efforça néanmoins de réagir; il se maria, fonda une famille et s'occupa du dressage des chiens d'aveugles.

C'est pénétré de la conviction qu'il n'avait rien à perdre et tout à gagner que Louis Dath s'est rendu aux Philippines, où il a subi trois opérations aux yeux, sept opérations au dos, cinq au sciatique et une à l'estomac, chaque intervention durant de deux à trois minutes.

Les résultats n'ont pas été spectaculaires : Louis Dath est toujours aveugle, mais il témoigne pourtant de beaucoup de gratitude à l'égard des guérisseurs philippins :

« Mon œil gauche est définitivement perdu mais Placido m'a promis que je verrais progressivement de l'œil droit... En tout cas, mes yeux ne me font plus mal, alors qu'ils me causaient de vives douleurs. On m'a donné des gouttes (un médicament chinois) pour fortifier leurs cellules. Je souffrais aussi d'arthrose (affection chronique dégénérative des articulations) et d'aérophagie (déglutition exagérée de l'air)... Grâce aux guérisseurs, je ressens pour ces maladies une nette amélioration. Auparavant, je ne pouvais pas rester debout

pendant plus de cinq minutes; depuis mon traitement aux Philippines, les efforts me sont à nouveau permis ! »

Sa femme souffrait de jaunisse et d'hépatite. Opérée plusieurs fois par Placido, elle lui demanda ce qu'il lui avait fait. Le guérisseur répondit simplement :

« J'ai enlevé un amas de cellules. »

Alors qu'elle devait suivre, auparavant, un régime très strict, elle peut tout manger, depuis qu'on lui a « nettoyé » le foie.

Elle a une confiance totale dans le pouvoir des guérisseurs :

« Les médecins qui ont déclaré que les prélèvements rapportés par les malades étaient des viscères de petits mammifères feraient bien d'aller voir sur place ce que ces hommes sont capables de réaliser. On agite l'opinion publique en soulignant que des personnes sont mortes aux Philippines, mais on oublie de préciser que des moribonds entreprennent ce long voyage... Or, si les guérisseurs peuvent sauver des gens gravement malades, ils ne peuvent tout de même pas " ressusciter " des personnes mourantes... »

« Les membres de la secte ne songent nullement à s'enrichir, ils vivent dans des maisons très modestes et sont rompus aux disciplines ascétiques. »

C'était surtout pour leur fille Bernadette que M. et Mme Dath avaient entrepris le voyage à Manille. La jeune fille était atteinte de sclérodermie, localisée au niveau des chevilles. Si cette maladie a un aspect bénin, elle évolue lentement et attaque les muscles avant de gagner tout le corps. On constate un vieillissement prématuré de la peau, qui finit par ne plus se nourrir et meurt.

Bernadette était malade depuis huit ans. Les remèdes des médecins n'avaient pas amélioré son état et ses parents durent faire appel à Maurice Mességué avant d'enregistrer enfin une régression du mal.

Dans l'espoir d'obtenir une guérison complète, M. et Mme Dath décidèrent d'emmener leur fille aux Philippines, où elle subit une trentaine d'opérations :

« Le guérisseur m'a opérée aux veines, derrière les oreilles, à la colonne vertébrale et aux genoux. Il m'a promis que dans trois mois, je serais guérie de la sclérodermie... Il faut bien sûr que le sang revienne nourrir ce qui est mort, mais je me sens déjà beaucoup mieux. Je souffrais également de troubles auditifs... ici, il faudra patienter quatre mois avant d'être rétablie. »

Sa mère ajoutait :

« Dire que la maladie de ma fille était totalement incurable ! J'étais persuadée, pour ma part, que les Philippins pourraient guérir mon enfant, car je crois dans la force du magnétisme. Placido n'a même pas regardé la peau de Bernadette; il lui a enlevé un kyste dans la région faciale puis il a débouché deux artères dans le cou. Des caillots tout noirs sont sortis de la peau de la petite. Placido lui a aussi ouvert les côtés des genoux et les chevilles. Il nous a dit qu'il allait rétablir la circulation sanguine. »

En quelques semaines, la réputation des guérisseurs philippins avait ainsi attiré par dizaines et dizaines des malades que la médecine, ici, disait incurables voire même condamnés à mort à brève échéance. C'est Tchekhov dans *La mouette* qui disait que quand on n'a pas de vie véritable, on la remplace par des mirages. Ici, devant le prodigieux, devant le miraculeux, tout le raisonnement s'effondrait. Les garde-fous du cartésianisme bousculés par l'espoir tombaient comme des quilles.

3

LA PREMIERE MISE EN GARDE

En réponse aux déclarations des « miraculés », le ministère de la Santé publique adressa à la population, dès les premières semaines de l'exode des malades, la mise en garde suivante :

« Nous avons des informations qui nous permettent de croire que ces guérisseurs ne sont que d'habiles charlatans. Mais il nous faut attendre d'autres informations, des résultats d'analyses que nous tentons d'obtenir en Belgique et dans d'autres pays avant d'ouvrir le dossier, de crever l'abcès et d'être en mesure de répondre aux objections qu'on ne manquera pas de nous faire. »

« Des nouvelles retentissantes nous parviennent régulièrement, annonçant des traitements miraculeux, appliqués en l'un ou l'autre endroit du globe, qui permettraient d'obtenir des résultats extraordinaires même dans le cas de personnes atteintes de maladies particulièrement graves.

« Des communiqués de ce genre peuvent, de toute évidence, exercer une véritable fascination auprès des patients

et des membres de leur famille, lorsque les traitements classiques n'ont pas apporté le soulagement escompté. Des traitements en cours sont parfois même interrompus pour recourir à ces " faiseurs de miracles ", quelquefois au prix d'importants sacrifices financiers.

« A l'heure actuelle, les bruits les plus sensationnels circulent à nouveau au sujet de guérisons miraculeuses qui seraient obtenues, cette fois, aux Philippines. Il s'agit une fois de plus d'un sursaut de la superstition moderne, que l'éducation et l'information n'ont jamais réussi à extirper.

« Le département de la Santé publique met tout particulièrement l'accent sur le fait que les traitements appliqués aux Philippines n'ont pas la moindre valeur thérapeutique et ne permettent en aucun cas de garantir la guérison des patients.

« Il est humainement admissible que certaines personnes se détournent de la médecine classique parce qu'elle n'est pas encore en mesure de guérir toutes les maladies. Mais il faut aussi bien admettre l'impuissance de ces soi-disant " guérisseurs " philippins à garantir la guérison au terme du traitement.

« Le département de la Santé publique et de la Famille met donc, une fois de plus, la population en garde contre les " charlatans " et les " guérisseurs " de toute espèce. Recourir à de telles personnes peut entraîner des conséquences d'autant plus désastreuses pour le malade, sa famille et ses amis, que la maladie en cause présente un caractère de gravité réelle. »

⁂

Mais chaque semaine, l'avion venant de Manille et attendu à Bruxelles le vendredi matin ramenait un nouveau flot de témoins.

Dans la salle des pas perdus de l'aéroport, des dizaines de personnes attendaient un parent, un ami, une connaissance, partagées entre des sentiments d'inquiétude, de peur parfois, craignant que pour les leurs, l'incroyable ne se soit pas produit.

A l'annonce faite par la voix d'une speakerine, à l'arrivée de l'appareil, des journalistes, des photographes se pressaient pour accueillir les rescapés de la dernière chance. Des dizaines d'hommes, de femmes, d'enfants, encombrés de bagages. Visages souvent sereins, pleins d'espoir.

Un couple dont la fille était atteinte d'une tumeur au cerveau. La faculté avait accordé un répit de six semaines, pas plus.

« C'est inouï, ma gamine était au plus mal. Sa tumeur était tellement importante qu'elle avait fait sortir une proéminence sur le dessus de la tête. C'était affreux à voir. Opérée pendant six jours par Placido, Christelle est sauvée. La tumeur a été extraite de même que seize masses de corps étrangers. »

Une dame exultait :

« Je suis repartie pour vingt ans ! On m'a enlevé un calcul à la vésicule biliaire, des polypes qui me provoquaient une sinusite. Je ne me suis jamais sentie aussi bien.

« Ce que j'ai vu m'a complètement bouleversée. J'ai vu nettement Placido enlever des varices avec une facilité, une dextérité tenant vraiment du surnaturel. Je ne comprends pas que des observateurs étrangers, qui n'ont pas vécu la situation, puissent entretenir une polémique visant à discréditer les guérisseurs. Je suis décidée quant à moi, à me rendre aux Philippines tous les cinq ans au moins. »

M. René Eischenne, de Bruxelles, était allé à Manille pour le compte de l'association belge pour l'étude de la parapsychologie :

« Nous y retournerons, prendre de nouvelles photos,

tourner d'autres films car ce phénomène est ahurissant. A aucun moment les Philippins ne se sont opposés à ce que nous nous documentions par l'image. Le guérisseur Espino s'est prêté de bonne grâce à toutes les vérifications visant à dépister la supercherie tellement appréhendée. Il travaillait bras nus, entouré d'observateurs. Il n'était pas possible de leurrer l'entourage...

« En tout cas, ceux que nous avons vus au cours de ce voyage, ne peuvent être classés dans la catégorie des escrocs.

« Ces gens qui se montrent très religieux dans leurs moments de travail, affirment œuvrer à partir du corps éthérique, c'est-à-dire l'enveloppe fluidique qui entoure les individus. Ils influencent le physique par magnétisme. Les os ne constituent plus un obstacle pour eux.

« Voilà comment se passent les interventions : dès que le patient est arrivé, on observe une minute de recueillement; après quoi, les guérisseurs consacrent une minute, pas plus, pour localiser l'endroit où ils devront opérer et établir en quelque sorte leur diagnostic. Ils n'ont aucune connaissance médicale et pourtant, le diagnostic qu'ils font par " perception extrasensorielle " se révèle toujours exact. Ensuite commence l'opération proprement dite. J'ai vu de mes yeux la plaie ouverte. Je les ai vus retirer des matières malignes indéfinissables du corps des patients. Ainsi, ils ont retiré la valeur d'une grande tasse de glaire du corps d'une dame atteinte d'un cancer. Et tout cela sans anesthésie. Il n'y a pas non plus de choc opératoire, sauf une légère lassitude à l'issue de l'opération. Les guérisseurs demandent d'ailleurs à leurs patients de prendre un peu de repos après l'intervention.

« Mais ce qui est stupéfiant, c'est qu'après l'intervention, on ne voit plus, à l'endroit où elle a été pratiquée, qu'une sorte d'ecchymose pendant deux ou trois minutes seulement au bout desquelles toute trace a disparu. J'ai vu des gens véritablement retapés, revitalisés. »

Le témoignage d'un médecin de vingt-neuf ans constituait une véritable bombe :

« Je ne puis rien expliquer, bien sûr. En tant que médecin ayant opéré en Afrique noire, je connais bien ces problèmes, ceux-ci m'ont complètement bouleversé.

« Le cas le plus exceptionnel à mon avis est celui de cette petite fille attente d'un sarcome, qu'en Europe il fallait opérer de façon mutilante tout en ne lui laissant qu'un espoir de six mois de vie.

« J'ai examiné l'enfant après les interventions auxquelles j'ai prêté la plus extrême attention et je n'ai plus trouvé les traces du sarcome pourtant décelables facilement pour un médecin.

« Bien sûr, j'aurais voulu pratiquer préalablement une biopsie, mais le matériel me manquait et le mauvais état de santé de l'enfant évoluait dangereusement. De toute façon, je retourne là-bas en novembre et je compte bien me livrer à des analyses rigoureusement scientifiques.

« Il n'y a pas supercherie. C'est tout ce que je puis affirmer. La manière de travailler des guérisseurs échappe à mon entendement. Dans quelques jours, je me mettrai officiellement en rapport avec l'ordre des médecins et je dirai ce que j'ai vu.

« Je ne puis plus me taire, affirmait ce praticien, et je suis disposé à ouvrir un débat. Si l'ordre des médecins a une attitude agressive, je refuserai le dialogue et je passerai par-dessus la hiérarchie.

« On se gargarise un peu trop avec la science médicale. Je ne suis plus tout à fait certain maintenant. La pierre d'achoppement est que notre conception de la psychologie est extrêmement éloignée de celle des Asiatiques. Notre rigueur scientifique, notre matérialisme développé à outrance nous empêchent de voir ce qui parfois est à la portée du regard. »

Le lendemain, le docteur L. tint à Charleroi une réunion d'information qui se transforma rapidement en meeting passionné, des « miraculés » revenus des Philippines s'en prenant violemment aux journalistes qui affichaient un scepticisme carré.

Le jeune médecin s'en prit à l'équipe « Sciences » de la radio belge qui, deux jours plus tôt, en citant le communiqué du ministre de la Santé avait qualifié les guérisseurs d'habiles escrocs, et les malades qui prêtaient foi à leurs pouvoirs, de naïfs :

« J'ai été engagé pour accompagner là-bas un bébé de dix-huit mois, dit le docteur L. J'ai soigné beaucoup d'autres malades dans l'avion, par la même occasion. J'ai assisté à cent cinquante interventions environ, à Manille, chez Placido, et à Baguio, chez Labo. Je suis choqué par les informations que l'on diffuse ici. La radio a parlé du caractère dangereux de ces guérisseurs, de supercherie intégrale. On met en garde les malades contre un mouvement commercial qui les exploiterait.

« Le bébé que j'accompagnais avait une première fois été hospitalisé en Belgique. Il présentait une masse palpable dans la région vésicale gauche et était victime de blocages urinaires. On ne lui laissait aucune chance de survie à moyen terme. Il devait subir une biopsie mais elle ne put être pratiquée en raison d'une infection pulmonaire. L'infection régressa, mais l'état général du bébé s'était dégradé. Il ne dormait pas, ne mangeait pratiquement plus et devait subir des sondages répétés. Ses parents m'ont parlé du film de Rochefort, et de la guérison de Michaël Dor. Je les ai accompagnés et nous avons décidé de prendre l'avion pour Manille.

« Au cours des vingt heures de vol, j'ai dû le sonder six fois. Il fit une poussée de fièvre. J'ai craint qu'il n'arrive pas vivant.

« Le soir de notre arrivée, le guérisseur l'a vu immédiatement. Il a dit qu'il devait enlever trois masses, au niveau de la vessie, du cœur et de la colonne vertébrale. Il lui a fait subir ce soir-là une séance de magnétisation et le bébé s'est calmé. Il a dormi un peu.

« Au cours de la nuit, son état s'est à nouveau dégradé. Il faisait un début d'obstruction intestinale.

« Le lendemain, le guérisseur Placido a plongé les mains immédiatement au niveau de la vessie. Il a enlevé une masse qui ressemblait à un caillot de sang. Il a retourné le bébé sur le ventre et est intervenu à trois niveaux dans la colonne vertébrale. L'enfant a fait un gaz et son ventre s'est dégonflé...

« Pourtant, s'il vécut jusqu'au lendemain matin, c'est bien grâce à la médecine traditionnelle, ajouta le docteur L. A deux reprises au cours de cette nuit-là, j'ai pratiqué des massages cardiaques. Les sondages urinaires que je continuais à lui faire subir permettaient l'évacuation d'une urine très épaissie, de plus en plus pâteuse. J'entrais la sonde, longue de trente centimètres, presque entièrement dans la vessie. Il y avait avant la vessie une masse purulente. Les voies urinaires se sont bloquées à nouveau et j'ai proposé aux parents de rentrer immédiatement en Europe, pour éviter ici un blocage total. Il n'y avait aucune place dans les avions du lendemain. Alors, nous avons décidé de tenter le voyage de Manille à Baguio. Quatre heures de voiture. Placido l'a encore magnétisé, lui a massé la colonne, lui a extrait une masse blanchâtre et l'a drainé au niveau de la vessie. Lorsqu'il est rentré dans sa chambre, le bébé a uriné seul.

« Le dimanche, nous sommes arrivés à Baguio, chez Jun Labo. Il est intervenu sur les mêmes organes. L'enfant a uriné à nouveau mais la nuit suivante, nous avons observé qu'il recommençait un épouvantable ballonnement ventral. Le matin, Labo est intervenu à la vessie et dans la région ombilicale et le bébé s'est dégagé d'un énorme paquet de

selles bien moulées, qui me paraissaient être longtemps restées dans les intestins.

« Jun Labo l'a revu le mardi. Il a plongé les mains au niveau de la vessie et a enlevé une poche de pus qui pouvait remplir un bol. Depuis ce moment-là, je n'ai plus dû sonder le bébé. Les deux sondes non utilisées, je les ai rapportées, dans leurs emballages. Quant à la grosseur paravésicale observée avant son départ aux Philippines, elle n'est plus palpable. »

Le jeune médecin a décrit les opérations, les séances de méditation et de concentration des guérisseurs, le diagnostic à travers un linge blanc, comme s'il s'agissait d'une radiographie, l'introduction des doigts dans le corps, les ouvertures effacées par un passage des mains. Il a parlé de phénomènes annexes tels que la transmission de pensée (à une question posée à l'assistant d'un guérisseur, au sixième étage de l'hôtel, le guérisseur avait répondu avant d'avoir entendu la question, au troisième étage) et d'autres phénomènes de psychologie collective permettant à ces guérisseurs de cerner des choses qui nous paraissaient irrationnelles.

Selon le médecin, le guérisseur lui-même n'était pas en mesure d'expliquer l'ensemble du phénomène. Il se disait l'instrument d'une puissance supérieure. Quand il étendait le linge sur le corps d'un malade, il disait percevoir une différence de couleur cellulaire, ce que les parapsychologues appellent l'*aura,* que le soviétique Kirlian aurait réussi à photographier.

Le médecin précisait qu'après une longue intervention, le guérisseur disait que le bout de ses doigts rougissait et qu'il perdait son pouvoir. Placido parlait de dilatation des pores de la peau et d'attraction des masses cellulaires par passes magnétiques.

« J'ai constaté des améliorations certaines dans l'état de malades jugés incurables, condamnés par la médecine occidentale, et qui se trouvaient dans la phase terminale. Cer-

tains d'entre eux ont fait des promenades avec moi, après les interventions. J'ignore si la cause de leur mal a disparu. Je ne sais pas ce que ces malades vont devenir. Les guérisseurs m'ont dit qu'ils avaient le pouvoir de lever certains blocages permettant la renaissance de l'énergie nécessaire pour vivre. Ce sont des propos peu scientifiques. Je dis ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu. Je constate les améliorations survenues. Je garde vis-à-vis de ces phénomènes une attitude critique et je demande à pouvoir dialoguer ici, en Europe, afin d'examiner si leurs pratiques peuvent nous permettre de découvrir un système améliorant l'état de malades pour lesquels la médecine conventionnelle est devenue inefficace. »

L'atmosphère, parmi ses auditeurs, était telle que certains en vinrent à douter qu'il s'agissait bien d'un médecin. Alors le docteur L. leur répondit en souriant :

« J'ai 29 ans. Je suis diplômé de la Faculté de médecine de l'université libre de Bruxelles, depuis le mois de juin 1974, et mon numéro d'affiliation à l'ordre des médecins du Brabant est le 5810. »

Puis il ajouta :

« Si ces guérisseurs n'étaient que de simples escrocs, pourquoi nous auraient-ils permis de prélever des échantillons de sang et de tissus retirés au cours de leurs opérations ? Pourquoi nous auraient-ils autorisés à prendre des photos et des films ? Pourquoi auraient-ils accepté d'être surveillés pendant des journées entières par des médecins ? »

Il ne pouvait y avoir que deux réponses. Ou bien leur chirurgie psychique était un phénomène réel bien qu'incompréhensible et défiant toutes les lois, ou bien eux-mêmes avaient foi dans leur pratique et se souciaient peu des résultats d'analyses faites dans des laboratoires d'Europe. Mais on ne pouvait imaginer que des escrocs, des trompeurs, acceptent ainsi de déposer dans les mains d'observateurs méfiants les preuves mêmes de la fraude.

4

LA PEUR QUI FAIT MOURIR ET LA FOI QUI FAIT VIVRE

Ce qui me gênait, dans la condamnation radicale et unilatérale prononcée par les autorités, c'était la présence d'un préjugé sceptique, le refus de prendre le temps d'examiner les choses d'un esprit ouvert. Accepter d'analyser le problème semblait, pour les médecins du département de la Santé, accepter de porter atteinte à la science et au corps médical tout entier.

« Enfin, m'avait dit en s'exclamant un médecin, attaché au cabinet du ministre, si je dois admettre qu'ils plongent les mains dans les corps, sans inciser, et qu'ils les retirent, sans laisser de traces, alors moi, je ne suis plus médecin ! »

D'où une seule conclusion : il s'agissait d'escrocs. Cependant, face à cette position limitée, aveugle, il y avait les témoignages des malades, de plus en plus nombreux.

Un vendredi matin, de l'avion qui revenait de Manille, les ouvriers du fret aérien débarquèrent un cercueil. Une femme partie quinze jours plus tôt avait succombé dans sa chambre d'hôtel, à Manille. Le lendemain matin, un quotidien flamand annonça en première page que *deux* malades avait succombé aux Philippines.

La femme décédée était atteinte d'un cancer du péritoine et les médecins ne lui donnaient plus qu'une espérance de vie de quelques semaines, voire un ou deux mois. Elle-même n'avait guère manifesté l'intention de se rendre aux Philippines mais sa fille, âgée de vingt-huit ans, avait fini par l'en convaincre. Dès l'arrivée à l'hôtel, à Manille, elle avait été magnétisée par le guérisseur Placido. Au cours d'une nuit, elle fut terrassée par une embolie cérébrale, après avoir été « opérée » à trois reprises déjà.

Le médecin traitant avait craint au départ de ne plus la revoir vivante. A plusieurs reprises déjà, elle avait présenté des symptômes d'embolie, les colonies de cellules cancéreuses, les métastases gagnant peu à peu tout le corps et notamment le cerveau.

Personne, dans son entourage, ne songea à accuser le guérisseur : la femme était morte comme les médecins d'ici l'avaient prévu. Il n'y avait cependant aucune vérification possible à faire au retour : elle avait été embaumée trois heures à peine après le décès, dans un des *funeral homes* de la ville.

⁂

Un pharmacien resté sceptique vis-à-vis des opérations psychiques, m'a parlé cependant de certains phénomènes incompréhensibles et qu'il avait pourtant personnellement constatés.

Ainsi vers les années cinquante, des asthmatiques du bassin minier du Centre et du Borinage se rendaient en groupe, en autocars, rendre visite au docteur Rougier, en Vendée, qui pour soigner l'asthme, pratiquait notamment des injections d'extraits de tortue. On constata chez certains d'entre eux une sorte de guérison... qui dura deux mois. Puis l'évolution de la maladie se manifesta à nouveau.

Un médecin généraliste m'écrivit à propos de ce docteur Rougier. Il précisa en effet qu'il recevait par autocars entiers des malades des bronches auxquels il injectait un puissant expectorant, provoquant des crachats abondants qui laissaient au malade un sentiment de mieux-être momentané. Il y avait un mais...

« Le Pays noir, m'écrivait ce généraliste, bat le record de vieux mineurs souffrant d'insuffisances pulmonaires, de silicose. Ces malades bien connus des médecins de la région devaient prendre des calmants de la toux, car les faire tousser les exposait à des hémorragies pulmonaires. Ainsi Rougier a-t-il peut-être hâté la mort de plusieurs d'entre eux. Il travaillait à la chaîne. Entre chaque patient, il essuyait même son aiguille à son cache-poussière. »

On me raconta aussi la terrible histoire d'un prisonnier de guerre, de Charleroi. Ayant été capturé par les Allemands, avec beaucoup d'autres, il fut parqué sur les quais de la gare, en attendant de prendre place à bord d'un convoi qui devait les conduire en Allemagne. La nuit était tombée et l'un des prisonniers réussit à tromper la vigilance des gardiens et à s'éloigner. Il ouvrit le loquet d'un wagon appartenant à un autre convoi et s'y dissimula. Le lendemain, des soldats l'y découvrirent. Il était mort.

Dans sa poche, on retrouva une lettre d'adieu aux siens. Il avait, en s'enfermant, entendu retomber le loquet, de l'extérieur. En enflammant une allumette, il s'était aperçu avec horreur qu'il était prisonnier dans un wagon frigo et dans la lettre qu'il écrivit en mourant, il rapporta dans le détail les premières phases de son agonie par le froid.

Le médecin qui constata le décès dut aussi se rendre à l'évidence : le moteur du wagon frigo ne fonctionnait pas, et la température à l'intérieur était égale à celle d'autres compartiments...

Dans un article publié au début de l'année 1976 et consacré à la peur, R.-P. Guillot rapporte qu'un assistant de l'hôpital Saint-Bartholomé, à Londres, avait été entraîné un jour dans une salle obscure, par des élèves qui le détestaient et comptaient lui donner une bonne leçon. Ils avaient préparé une hache et une buche. Ils se présentèrent devant lui masqués de cagoules noires, lui annoncèrent qu'il allait être décapité. On lui banda les yeux, on lui mit la tête sur le billot. L'un des étudiants fit siffler la hache en l'air tandis que l'autre laissa tomber sur la nuque une serviette éponge mouillée. Le professeur resta étrangement immobile. Les étudiants se penchèrent sur lui : il était mort.

Le professeur Rhine cite le cas d'un adolescent de dix-sept ans qui affirma à sa mère avoir vu un de ses camarades décédé quelques mois plus tôt. Le fantôme lui prédisait sa propre mort, à la suite d'un arrêt cardiaque, et en précisa la date : le 5 décembre à quinze heures. Le jeune homme était en parfaite santé. Le 4 cependant, il fit ses adieux à ses amis. Le 5, il se leva comme d'habitude et prit son petit-déjeuner. A midi, il eut un malaise. A quinze heures dix, le cœur s'arrêta de battre.

En 1942, Walter Cannon publia ses recherches sur le Vaudou, ce culte rapporté par les esclaves d'Afrique noire vers le continent américain et les Antilles. Le sorcier spécialisé dans la fabrication des *zombis* (des morts vivants) envoûte un individu en l'épuisant nerveusement à l'aide de rites et drogues appropriées et le « décompose spirituellement ». Il ne s'agit donc pas de poison ou de maladie au sens physique des mots, mais d'une sorte de venin psychique. L'indigène atteint meurt dans les vingt-quatre heures et rien ne peut l'arracher à ce destin qu'il croit inévitable.

En Nouvelle-Guinée, un Canaque se prétendait menacé par envoûtement. Un médecin consulté ne diagnostiqua aucun symptôme anormal. Mais l'homme commença à s'affaiblir,

un peu plus chaque jour. Il mourut et l'autopsie ne put fournir aucune explication de son décès.

En Ouganda, le docteur C. A. Wiggins, directeur des services médicaux, avait fait hospitaliser un homme qui se disait lui aussi condamné à mourir la nuit suivante, par envoûtement :

« Je l'examinai et ne trouvai rien d'anormal, raconte Wiggins. Au cours de ma tournée du soir, je le trouvai assis, immobile, le regard fixe. Je dis à mon assistant de le surveiller, me proposant de revenir le voir avant minuit. Je devais assister à une soirée et je l'oubliai. Lorsque le gong du fort sonna minuit, je me précipitai à l'hôpital. Il était mort. Mon assistant me dit qu'il ne l'avait pas quitté des yeux mais qu'au premier coup de minuit, il était tombé raide mort. »

Ainsi la peur pourrait faire mourir, sans que la médecine aujourd'hui soit en mesure de démontrer par quels mécanismes. La peur pourrait donc elle aussi être en quelque sorte télécommandée, répondre peut-être aux lois inconnues de la télépathie que les chercheurs soviétiques tentent d'expérimenter depuis plus de dix ans. La peur, c'est une sorte de radar du danger qui dans un premier stade, normalement, active la vie, mobilise l'énergie, accroît la lucidité, met en œuvre toutes les facultés de défense. Mais dès le moment où son intensité déborde les capacités de réaction du sujet, elle devient traumatisante, elle *glace le sang,* elle désorganise le fonctionnement du sympathique, les glandes surrénales libèrent un trop-plein d'hormones cortico-surrénales et d'adrénaline, le rythme cardiaque augmente, de même que la tension artérielle. La digestion s'arrête, la secrétion de noradrénaline entraîne une diminution du calibre des vaisseaux par contraction des fibres musculaires. Ainsi la peur de la mort, pour un malade qui se sait condamné ou qui se sent condamné, peut-elle également être comparée à une

peur par envoûtement et hâter le décès. C'est ce qu'on appelle communément le « mauvais moral ». Mais la peur de la mort peut aussi déclencher le phénomène inverse et se transformer en lutte contre la mort.

Est-ce cela la foi ?

La plupart d'entre nous avons eu l'occasion d'observer des malades, et plus souvent des cancéreux, qui parvenaient à continuer à vivre malgré une condamnation médicale à une mort prochaine.

Parmi ceux que j'ai observés, le cas d'une femme journaliste m'a particulièrement ému. Elle était âgée de près de cinquante ans, mariée à un journaliste sportif et mère de deux enfants. Elle tomba gravement malade en 1968 et la médecine conclut, d'une première hospitalisation qui avait nécessité une transfusion sanguine, à une leucémie. Les médecins lui avaient révélé son mal, lui connaissant un moral de fer. D'année en année, elle devait effectuer plusieurs séjours à l'hôpital et subir, à chaque séjour, une transfusion sanguine. Puis elle réapparaissait, maigre, fondue, le visage creusé, mais avec toujours le même sourire, la même insouciance apparente. On la revoyait dans des réunions mondaines, elle prenait un verre de bière, un alcool, comme autrefois, comme si rien n'était arrivé.

Quelques années plus tard, on lui apprit, en plein mois de juillet, que son mari parti trois semaines plus tôt suivre le tour de France avec une équipe de reporters, avait été terrassé par une crise cardiaque.

Cette femme continua à vivre, sans son mari et avec son mal. Elle consacra ses heures de loisirs au parachutisme amateur, à l'équitation. Elle fit une mauvaise chute. On la releva victime de fractures aux deux jambes. Elle se rétablit.

Elle avait confié à un ami qu'il lui fallait vivre au moins jusqu'au moment où ses enfants auraient terminé leurs études. Personne autour d'elle n'y croyait, et surtout pas les médecins.

Au mois de juin 1976, le deuxième de ses enfants termina ses études. Peu après, elle se suicida...

Chacun d'entre nous pourrait allonger la liste de cas de ce genre. La lutte ici, n'avait peut-être pas guéri, mais elle avait suspendu les effets du mal.

⁂

En réfléchissant au problème posé par les guérisseurs philippins, j'étais ainsi amené malgré moi à faire le compte des rares observations étranges, anormales, paranormales que j'avais pu faire auparavant.

Une seule fois j'avais été personnellement soulagé par un guérisseur, mais seul son diagnostic m'avait étonné, le traitement qu'il me prescrivit relevant de l'homéopathie.

Peu après un voyage en Afrique noire, je m'étais plaint de petites douleurs aiguës dans les intestins. Ce que l'on appelle des piqûres d'aiguille. Les divers examens médicaux ne permirent pas d'identifier l'origine du mal ni de le soigner. Les cultures pratiquées par la médecine tropicale ne mirent pas davantage en évidence une quelconque forme de paludisme ni la présence d'amibes.

Je rendis alors visite à un radiesthésiste. Un ouvrier établi dans les Ardennes, qui partageait son temps entre ses expériences, ses ruches et son travail, à l'usine. Il dut se concentrer pendant une demi-heure environ, puis il me fit étendre le bras gauche devant lui. De la main droite, il fit balancer au-dessus de mon bras un pendule composé d'une balle de fusil attachée à une fine cordelette. De l'autre, il avait ouvert un long étui à l'intérieur duquel étaient alignées une centaine de petites fioles qu'il touchait de l'index, une par une, comme un enfant qui découvre le clavier d'un piano. Parfois il s'arrêtait sur une fiole, inscrivait un numéro sur une feuille de papier et, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu auparavant, me dit :

« Vous mangez trop souvent dans les restaurants. Vous êtes très nerveux. Votre pancréas ne fonctionne pas très bien... »

Il me prescrivit des gouttes homéopathiques. Je le payai en lui achetant du miel. Il me raconta aussi qu'à plusieurs reprises, il avait autrefois accepté de rechercher des personnes disparues, mais qu'il refusait maintenant ce travail.

« Ça se termine souvent mal, dit-il. Ainsi, le père d'un jeune homme disparu m'avait demandé de le rechercher, sur une carte. J'attendais cet homme un mardi soir. Très tôt le matin, je voulus quitter ma maison, comme poussé par un pressentiment. Le père du jeune disparu était devant ma porte. Il me suppliait de le recevoir immédiatement. J'avais cru découvrir, la veille au soir, en regardant une carte géographique, que le garçon était dans le Rhin. Mais je ne voulais pas le dire à son père. Celui-ci pourtant m'affirma que je pouvais parler, que lui-même était persuadé que son fils n'était plus vivant. Alors je lui dis que pour moi, il était dans le Rhin. Il me demanda si c'était un suicide, un accident, ou s'il avait été victime d'un meurtre. J'avais déjà cherché la veille une réponse à cette question. La réponse, je l'avais trouvée. J'ai recommencé. J'ai trouvé la même réponse face au père. Alors j'ai imprimé un mouvement rotatif au pendule, sans plus rien chercher, et je lui ai dit que son fils avait été victime d'un accident. Ce n'était pas la réponse que j'avais trouvée, mais je ne pouvais pas lui révéler ma vérité... »

L'apiculteur radiesthésiste était aussi un chasseur passionné. Il louait une chasse de plusieurs dizaines d'hectares, pas très loin de chez lui. Il me raconta qu'il pouvait trouver l'endroit où le sanglier avait établi sa bauge, dans les fourrés. Il pouvait le repérer au pendule, sur la carte. Il savait si le sanglier s'y trouvait ou non. Il fit plusieurs fois l'expérience suivante : penché sur sa carte, tandis que d'autres chasseurs observaient la bauge de l'animal, on avait constaté que le

sanglier sortait de sa bauge au moment où l'apiculteur se concentrait davantage au-dessus de la carte de la forêt, à plusieurs kilomètres du sanglier. Comme si l'animal avait été dérangé, effrayé.

Peut-on y croire ?

Alfred Stelter rapporte, dans « Guérissons Psi », les expériences de télépathie entre Wladimir Bchterew (1920) assisté du célèbre dompteur Durow et de ses animaux. Il conclut que des liens psychiques peuvent se former dans certaines circonstances entre l'homme et l'animal, et présenter chez l'animal des caractéristiques beaucoup plus humaines qu'animales.

Pourquoi en effet les chiens hurlent-ils à la mort après le décès de leurs maîtres ? Et que penser du comportement des dauphins (principalement l'espèce des grands marsouins), qui peuvent faire preuve d'affection, de camaraderie, de serviabilité. Les dauphins remontent souvent des profondeurs des mers pour inviter les hommes à venir jouer avec eux. Ils ont parfois empêché des naufragés de se noyer.

Stelter va même plus loin et, citant les expériences que Backster fit à l'aide de son psychogalvanomètre, affirme qu'il fut possible d'enregistrer des réactions violentes de plantes confrontées à un danger immédiat, dont par exemple celui d'une allumette enflammée que l'on approchait des feuilles.

« Tout semble indiquer la réalité d'une communication aussi positive qu'inutilisée, et surtout totalement inconnue, entre tous les organismes vivants et la présence d'une énergie transmettant des informations, encore non contrôlées scientifiquement. Nous constaterons peut-être un jour que cette énergie est identique ou apparentée à cette énergie *psi* dans laquelle les guérisseurs et les chirurgiens psychiques puisent leur force. »

Chacun a pu constater, au cours de son existence, certains phénomènes inexpliqués. Chaque scientifique sait combien ses connaissances sont limitées, face à l'inconnu. Fallait-il

faire confiance à l'apiculteur ardennais, à son diagnostic, ou le refuser et se dire que cette fois-là, le hasard avait bien fait les choses, sans plus ?

Dans le même ordre d'idées, fallait-il accorder foi aux affirmations incontrôlées de M. Dor ? Fallait-il croire aux extraordinaires opérations psychiques pratiquées par d'étranges rebouteux aux îles philippines ?

Je pensai que la meilleure des réponses, je ne pourrais la trouver que sur place, dans l'archipel des miracles, situé à égale distance de l'Europe et de l'Amérique, dans ces îles métissées par l'Espagne du vieux monde et par l'Amérique yankee. Un mouchoir de poche asiatique sur le Pacifique bleu, une terre occidentalisée où l'on retrouve, sous le vernis, le goût des plaisirs, le sens du jeu, l'indifférence au temps de ce peuple au vieux fonds malais imprégné de chinois.

5

DES ESSAIS D'EXPLICATION

Un rapide survol de la littérature consacrée aux guérisseurs — et parfois alimentée par eux-mêmes — permet de dégager quelques essais d'explication de ce qui se passe au cours de ces étranges opérations psychiques.

La première explication est donnée par les guérisseurs eux-mêmes et correspond peu ou prou à la définition du miracle tel qu'il se produit à Lourdes ou à Fatima. La deuxième explication est le fait d'un certain nombre de chercheurs, fascinés par les phénomènes paranormaux, et qui tentent de réconcilier la science et la parapsychologie. Une autre enfin reste limitée par ce qu'il est convenu d'appeler les certitudes, et tend à s'identifier à cette phrase de Descartes, extraite de son discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences :

« Le premier (précepte) était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. »

Les guérisons-miracles, tous les guérisseurs philippins membres des sectes spirites les expliquent sans difficulté, se contentant de faire référence à la puissance divine d'une part, et à la stricte application des préceptes de l'Evangile d'autre part.

Ainsi dans son message à ses frères et sœurs, le guérisseur Placido Palitayan insiste sur le fait que la guérison est une chose très spirituelle. Avant de la constater, il faut assurer un meilleur équilibre mental, physique et spirituel, par une profonde méditation, des prières ferventes et la détermination de guérir totalement.

Antonio Agpaoa a l'intention, depuis qu'il a pu acheter une colline et son ancien couvent, à Baguio, de transformer le lieu non seulement en un site de cure — ce qui est fait déjà, et intelligemment géré par sa femme — mais aussi en Ashram, en centre de méditation, de recueillement et de prière.

« Ici, explique-t-il, nous avons tout le temps de développer nos potentialités. Nous avons été guidés par toutes ces choses que l'on trouve dans la nature et dont nous avions besoin. Le temps, nous l'avions. Nous avions notre sol volcanique, qui influence nos propres vibrations, notre magnétisme, et nous permet d'arriver à un état supérieur, de parvenir à notre propre compréhension spirituelle. Nous avons eu tout le temps d'acquérir la discipline de notre corps physique, puis celle de notre corps ethérique. C'est ainsi que nous sommes parvenus à nous développer nous-mêmes.

« Il existe évidemment d'autres personnes, ailleurs dans le monde, qui ont également ces possibilités en elles. Mais peut-être vivent-elles, comme aux Etats-Unis ou en Europe, dans un monde stressé, angoissé, précipité, qui ne leur permet pas d'arriver avec la patience nécessaire à cet état.

« Le principe des guérisons par la foi, c'est le fluide magnétique produit par les vibrations des mains. Nous

essayons d'entrer dans les corps en séparant les cellules. Nous avons tous en nous un potentiel électrique énorme. Les vibrations de nos mains sont d'une puissance telle qu'elles parviennent à dissocier les cellules sans les blesser, sans les détruire, et à les regrouper. Nos cellules sont composées de beaucoup d'atomes, sur lesquels nous agissons comme on agit sur des aimants. Quand vous les magnétisez, ils s'écartent les uns des autres.

« Nous, les guérisseurs de la foi, n'entrons pas réellement dans les corps. Nous opérons seulement par un phénomène de matérialisation et de dématérialisation. C'est pour cela qu'il n'est pas nécessaire de faire aparaître du sang. Il existe aux Philippines de nombreux escrocs. Des chauffeurs de taxi, des marchands de cacahuètes, des marchands ambulants qui prétendent aussi guérir par la foi. Ils utilisent des trucs pour abuser les malades, et je n'ai pas de difficulté à voir clair dans leur jeu... »

Dans les études qu'il a faites sur l'immortalité, le britannique Llyal Watson (in « The Romeo Error ») affirme que la mort n'intervient pas sans une sorte de résurrection. Il a vu, dit-il dans un ashram près de Bangalore, en Inde, un homme nommé Sahya Sai Baba qui a le pouvoir de transformer les pierres en sucreries et les fleurs en bijoux. Est-ce vrai, ou n'est-ce qu'une fascination ? se demande Watson, en ajoutant qu'il y a deux mille ans, des choses semblables se passaient en Palestine.

Pour des milliers d'Indous, Sahya Sai Baba est une incarnation de Dieu. Il reste là, visible pour ceux qui veulent le voir. S'il décidait de venir en Occident, il serait monopolisé par les chaînes de télévision, on parlerait de lui dans les journaux, on en ferait des livres.

Dieu ou pas Dieu ? C'est la même question que pose Llyal Watson tant à propos d'un guérisseur brésilien décédé à la suite d'un accident d'auto en 1971, qui s'appelait Jose de Freilas, plus connu à Congonhas do Campo sous le nom de

Ze Arigo, et qui soigna au cours des vingt dernières années de sa vie des centaines de milliers de personnes. Il pose la même question à propos des étranges guérisseurs philippins.

Nous oublions, dit Watson, qu'à côté de la science, il reste des zones obscures, beaucoup de zones dans lesquelles souvent les malades cherchent confusément une aide. Les manifestations que nous en avons appartiennent-elles à un système ou ne sont-elles présentes que dans notre imagination, au fond de nous-mêmes ? Si la source de la santé, l'origine de la vie est dans le bioplasma, pense Watson, si chaque personne appartient à un type unique, alors on pourrait s'attendre à voir utiliser les caractéristiques typiques de chacun dans les diagnostics posés pour les différentes maladies.

Il rapporte que le médium anglais Bertha Harris pouvait voir l'aura à l'œil nu et que les diagnostics posés par Ze Arigo au Brésil, avant les opérations pratiquées le plus souvent avec un petit canif, indolores et ne laissant que de très petites cicatrices, impliquaient que Ze Arigo soit capable de la voir également. Watson note aussi que Ze Arigo et les guérisseurs de la foi vivaient pratiquement sous les mêmes latitudes, même si l'un était au Brésil et les autres sur l'autre versant de la planète.

Watson avait, au cours de deux voyages effectués aux Philippines, eu l'occasion d'observer les interventions d'Agpaoa — qui paraissait capable de matérialiser à fleur de peau des organes internes puis de les dématérialiser — celles de Josefina — qui semblait pouvoir introduire de l'ouate magnétisée dans les corps pour la retirer à un autre endroit, un peu plus tard, ou — on ne le sait trop — qui semblait être en mesure de dématérialiser cette ouate entre ses propres doigts pour la rematérialiser plus tard, additionnée d'un certain nombre de substances nocives — celles aussi de Jose Mercado, l'un des guérisseurs qui pratiquait les injections psychokinétiques (c'est-à-dire mimait entre ses

doigts une injection par aiguille et seringue, qui donnait au patient la sensation d'une piqûre) et enfin les incisions à distance de Juan Blance, dont nous reparlerons.

En conclusion de ses observations, Watson rappelait que pour le scientifique comme pour le mystique, la vie est divisible. Elle consisterait en un processus dynamique de génération, de croissance, de dégénération et de mort, selon les lois de la thermodynamique. Il ajoutait que la vie devait aussi se développer selon d'autres processus n'obéissant pas nécessairement à ces mêmes lois. Pour lui, les guérisseurs philippins opéraient en utilisant inconsciemment les processus vitaux répondant à des lois non encore connues. En procédant de cette manière aux diagnostics et aux interventions, il leur était nécessaire d'affirmer qu'ils étaient manipulés, n'étant eux-mêmes pas en mesure d'expliquer tout ce qu'ils faisaient.

Watson ne s'effrayait pas d'envisager la dissociation partielle et même totale du corps et de l'esprit, même avant la mort physique. « Je puis de la sorte concilier les obsessions, les envoûtements, les sortilèges et les esprits-guide avec l'ossature des sciences vivantes telles qu'elles sont modifiées par les découvertes récentes que nous venons de faire » écrivait-il.

A la fin de son livre « The Romeo error », Watson s'interrogeait alors sur la durée de la survivance, sur l'immortalité, sur l'éternité, sur la réincarnation. Il terminait le dernier chapitre faisant appel à ses lecteurs en écrivant :

« J'en conclus qu'il y a quelque chose dans le vide.

« Vous pouvez appeler cela Dieu, si vous voulez... »

De son côté, Alfred Stelter, dans « Guérisons Psi » cite, à la fin d'un livre remarquablement documenté, mais qui a en même temps la qualité et le défaut de tout vouloir expliquer :

« Les partisans de la réincarnation croient à une existence antérieure de l'homme. C'est de celle-ci qu'il tirerait ses connaissances dans la vie présente. (...)

« Voyons à présent la tentative d'explication spirite : le mot spiritisme est banni en Occident, en partie à la suite de préjugés, en partie pour des raisons parfaitement fondées. En effet, un trop grand nombre de charlatans sévissent en ce domaine. Il y a eu des fraudes et il y en aura encore beaucoup ! Cela ne change cependant rien au fait qu'au cours de séances spirites d'authentiques paraphénomènes de genres très différents se produisent souvent. La citadelle du spiritisme est le Brésil, où phénomènes véritables et fraudes sont mêlés la plupart du temps d'une manière inextricable, bien que la fraude l'emporte très certainement ! »

Dans son chapitre consacré aux limites de la psychogenèse, Stelter écrit aussi :

« La médecine psychosomatique moderne sait aujourd'hui que de nombreuses maladies organiques ont des causes purement psychiques, c'est-à-dire qu'elles ont pour origine une altération des sentiments du malade. Une ambition excessive et insatisfaite, une contrariété persistante et non apaisée, une angoisse permanente peuvent déclencher les maladies les plus diverses (...).

« Les relations existant entre notre monde de pensées et de sentiments d'une part, et notre corps physique d'autre part, sont aujourd'hui prouvées et tout médecin consciencieux en tient compte pour la thérapie à appliquer. Une guérison résultant seulement de l'influence sur la vie sensible du malade, c'est-à-dire de l'action sur lui-même de la certitude d'avoir recouvré la santé, est une guérison psychogénétique. La façon dont celle-ci se produit est aujourd'hui encore une énigme complète et l'on doit bien se garder de prétendre expliquer toutes les guérisons ne s'intégrant pas au schéma de la médecine officielle par le seul phénomène psychogénétique. Il y a des guérisons inexplicables qui ne sont pas uniquement (...) dues à la foi du malade, même si celle-ci a joué éventuellement un rôle important. Que l'on songe aux nombreuses guérisons de Lourdes (...). Il s'agit ici d'un effet

paranormal qui, aujourd'hui encore, n'est pas explicable scientifiquement et qui a suscité chez les chercheurs Psi, tant à l'est qu'à l'ouest, des réflexions tout à fait originales. Cela vaut aussi pour les réalisations incontestées de beaucoup de guérisseurs psychiques ou de mediums guérisseurs. Des guérisons psychiques peuvent être obtenues par un contact physique direct, mais il semble y avoir également des guérisons à distance. »

Deux des explications envisagées par Stelter comme hypothèses de travail restent néanmoins fort insatisfaisantes, la part d'inconnu, d'acceptation des lois non vérifiées y restant beaucoup trop vaste.

L'une est d'inspiration directement spiritiste. Le *faith healer*, le guérisseur de la foi ou chirurgien psychique ne pénétrerait pas réellement les chairs mais, par canalisation en faisceaux de ses pouvoirs magnétiques, il réaliserait une matérialisation ectoplasmique externe d'organes. Ainsi il arriverait à matérialiser effectivement sans réaliser. Ceux qui l'observent pourraient toucher la matérialisation sans toucher l'organe lui-même. Ce pouvoir suffirait pour extraire les impuretés, les masses cellulaires nocives, les tissus ou sécrétions des corps et, dans certains cas, ces masses se dématérialiseraient. Le phénomène aurait été observé par le professeur allemand Schiebeler, à la suite d'une opération des yeux et de l'extraction de deux masses verdâtres, en formes de haricots qui, placées dans un produit fixant pour être ultérieurement analysées, se seraient mystérieusement dissoutes au retour de M. Schiebeler en République fédérale d'Allemagne...

Deuxième tentative d'explication : une séparation cellulaire permettrait au guérisseur de pénétrer dans les chairs en agrandissant les vides qui séparent chaque cellule organique. Un peu comme on introduit la main dans un bac d'eau puis on la retire, sans laisser aucune trace à la surface. Ainsi il ne resterait à la surface du corps ni cicatrice, ni plaie. Cette

séparation cellulaire serait l'effet d'une force magnétique susceptible de contrebalancer la force naturelle d'attraction qui soude les cellules entre elles.

A. Stelter rapporte aussi ces propos du professeur Schiebeler :

« La chirurgie occidentale traite les causes mécaniques de la maladie et rétablit le fonctionnement normal du corps. La chirurgie paranormale, pratiquée par les chirurgiens psychiques, au contraire, non seulement traite la cause mécanique d'une maladie mais fait aussi intervenir un processus de guérison encore inconnu de nous, qui conduit souvent, en un temps très court, à un rétablissement partiel ou complet du malade. C'est pourquoi, du point de vue d'un médecin classique, le fait chirurgical paranormal donne l'impression de n'être, dans beaucoup de cas, qu'un ouvrage accessoire d'accompagnement. Mais il faut dire qu'un jugement définitif n'est pas possible dans l'état actuel de nos connaissances. »

Stelter poursuit :

« La chirurgie Psi des Philippines n'est qu'un aspect des possibilités de la chirurgie psychique. Peut-être représente-t-elle une forme transitoire devant conduire à une forme encore plus élevée de la chirurgie Psi, déjà présente chez beaucoup de mediums. Celle-ci remplacera peut-être, au cours des quinze années à venir, la chirurgie aujourd'hui " normale " de l'Occident. L'ouverture du corps physique ne sera alors plus nécessaire et ne sera plus pratiquée. »

Il va jusqu'à citer une sorte de prophétie faite par un médium :

« La chirurgie ouverte, occidentale, représente un choc grave pour le corps. Elle détruit son harmonie. La greffe d'organes, les opérations ouvertes pratiquées dans le but d'extirper un appendice ou une tumeur cancéreuse... tout cela ne se pratiquera plus. Les temps viendront où les gens, jetant un regard en arrière sur le temps présent, penseront

que ces opérations ouvertes réalisées sur le corps matériel étaient une pratique absolument barbare. »

Enfin Stelter cite Edgard Mitchell, l'astronaute du vol Apollo (troisième vol lunaire) qui s'est consacré désormais à des travaux de recherche sur le paranormal. Mitchell, écrit Stelter, considère qu'il est du devoir de tout scientifique connaissant les phénomènes de la guérison paranormale de prouver leur existence et d'essayer ensuite de les explorer scientifiquement. Une recherche très vaste, totale, multidisciplinaire est nécessaire à cet effet. Mitchell est persuadé que des progrès décisifs seront accomplis le jour où chaque discipline sera informée des connaissances qui ne font pas strictement partie de son domaine et où les chercheurs mettront leurs idées en commun, les fondant en une nouvelle unité supérieure. En réalité, notre univers est un tout. Les facultés de guérisons Psi peuvent être développées et augmentées. L'investigation scientifique doit par conséquent rechercher les conditions nécessaires à cette formation et trouver pour cela des méthodes et des techniques appropriées.

⁂

Tous ceux qui faisaient référence à ces auteurs, ou à d'autres, furent taxés de naïfs, d'intellectuels fumeux, et leur insistance détermina le département de la Santé publique, en la personne même du ministre, M. Jos de Saeger, à adresser une nouvelle mise en garde à la population, formulée à la Chambre des Représentants à Bruxelles, en réponse à une question posée par un député socialiste.

Voici ce que déclarait le ministre belge de la Santé, le 14 décembre 1976 :

« L'affaire des guérisseurs philippins n'est nullement une affaire récente. En effet, déjà à la fin des années soixante, une officine de tourisme avait organisé des vols vers les Philippines au départ de Munich. Lorsque, comme c'est le

cas dans toutes les affaires de ce genre, l'intérêt pour ces départs à partir de Munich s'est estompé, les agences touristiques en question déplacèrent leur centre d'intérêt vers Zurich, ce qui a entraîné de la part des autorités médicales suisses les mêmes préoccupations que celles qui ont animé plusieurs années plus tard le corps médical belge.

« Entre-temps des voyages semblables avaient été organisés au départ des Etats-Unis. Quatre agences de voyages furent condamnées en mars 1975 par un tribunal américain pour avoir transporté des milliers de personnes vers les Philippines. Après avoir entendu deux témoins qui ont notamment reconnu avoir participé à l'achat de tissus d'animaux, le juge a conclu que tout ce qui se passait aux Philippines n'était que " pure and unmitigated pokery ", une tromperie pure et indiscutable.

« Après les Etats-Unis, l'activité des agences s'est déplacée vers l'Australie et quelques milliers d'habitants de ce pays ont fait le voyage aux Philippines en 1975. On peut donc constater que la Belgique n'est certainement pas le premier pays qui a connu cette vague d'intérêt pour les guérisseurs philippins.

« Pour en revenir à la Suisse, je signale que les investigations auxquelles il a été procédé, notamment par le professeur P. Rentchnick, de Genève, ont abouti à la publication, dans la revue " Médecine et Hygiène " du 23 janvier 1974, d'un article particulièrement documenté sur les guérisseurs philippins. Cet article comporte une analyse détaillée par le professeur Rentchnick sur base d'un voyage effectué sur place. L'auteur conclut en soulignant les talents de prestidigitateurs des guérisseurs.

« J'ai estimé que les éléments dont nous disposions étaient suffisants pour justifier une mise en garde de notre population. J'ai cependant voulu poursuivre davantage l'investigation, c'est pourquoi mon administration a interrogé, en date du 10 novembre, par télégramme, le bureau régional

pour le Pacifique occidental de l'Organisation mondiale de la Santé, qui siège à Manille. La réponse n'a pas tardé. L'O.M.S. m'a communiqué l'avis négatif des autorités médicales philippines et du gouvernement philippin.

« J'ai simultanément demandé l'avis des académies de Médecine de Belgique. Celles-ci se sont penchées directement sur le problème et ont confirmé, au cours de leur réunion du 27 novembre 1976, l'importance d'une mise en garde du public mais ont décidé cependant de poursuivre l'examen, compte tenu du fait qu'un médecin belge s'était rendu sur place pour examiner la situation et obtenir des échantillons des matières que les guérisseurs prétendent retirer du corps des malades qu'ils opèrent.

« Tous les échantillons, aussi bien ceux ramenés par certains médecins que ceux rapportés par le professeur, sont apparus à l'examen comme étant des tissus de provenance animale et composés de fragments de glandes pancréatiques et de foie.

« Les conclusions déjà anciennes des médecins suisses ont été confirmées par les investigations plus récentes et elles confirment, en outre, que les guérisseurs philippins sont ment aussi des personnes capables d'impressionner d'une manière importante les patients qui se soumettent à leurs interventions.

« La science médicale reconnaît que les facteurs psychologiques peuvent avoir, sur le déroulement de certaines maladies, des impacts importants mais, jusqu'à présent, aucune preuve scientifique quelconque n'a été rapportée, qui permette de croire à la guérison définitive d'une lésion cancéreuse soumise à ces pratiques.

(...) « Il ne m'est pas possible d'empêcher les citoyens belges ou autres qui désirent se déplacer à l'étranger pour quelque raison que ce soit, de le faire à leurs risques et périls. Je ne puis, en tant que Ministre de la Santé publique,

que les mettre en garde contre les illusions que constitue l'attrait de ce voyage coûteux et contre les risques qu'ils font courir à leur santé, surtout si celle-ci est déjà gravement ébranlée. »

Le ministre m'a permis de consulter le dossier envoyé par l'O.M.S. Dans une lettre signée par le directeur régional pour le Pacifique occidental, M. J. Francisco, l'Organisation mondiale de la santé précisait qu'elle n'avait pas mené d'étude en la matière. Les documents annexés à cette lettre comportaient l'avis de la « Philippine medical association » ainsi que des extraits de presse.

A la question de savoir si ces opérations psychiques n'étaient que de la manipulation, le président de l'association répondait par l'affirmative, ajoutant que la raison et la logique étaient une preuve supplémentaire s'ajoutant aux observations de nombreux collègues. Il était d'avis qu'il s'agissait là d'un phénomène comparable au placebo dans la médecine conventionnelle.

« L'attitude du gouvernement philippin est semblable à celle de mon association, disait-il encore, et les guérisseurs ne sont porteurs d'aucune licence ni autorisation délivrée par le gouvernement des Philippines. »

La position officielle de l'association philippine était rédigée en ces termes :

« Le conseil ne croit pas, au sujet du traitement donné par les guérisseurs de la foi ou spirituels, comme ils l'ont prétendu, que des efforts sérieux devraient être consentis pour juger la valeur de ces traitements.

« Le conseil définit le guérisseur de la foi comme quelqu'un qui affirme pratiquer l'art de guérir en employant une méthode trompeuse contraire à la loi et aux usages médicaux, en comptant sur la crédulité de leurs sujets. »

Les extraits de presse rapportaient des dépêches d'agences en provenance de Sydney (14 avril 1975), de Canberra (23 avril 1975) indiquant que des personnalités australiennes

avaient alerté le président Marcos des Philippines, l'informant du fait que des milliers d'Australiens étaient allés se faire soigner à Manille ou à Baguio. Cette démarche avait été suivie par la réponse de l'ambassadeur des Philippines en Australie, M. Gregorio Abad, qui se bornait à indiquer qu'il y avait bien d'autres raisons d'aller aux Philippines. Le ministre australien de la Santé, M. Douglas Everingham, avait lui également pris la parole au Parlement pour indiquer que ces opérations n'étaient basées que sur la crédulité des patients et qu'il ne pouvait en résulter aucune amélioration physique. Il conseillait à ses concitoyens de ne plus jeter leur argent dans cette chimère.

La photocopie d'une enquête réalisée pour la revue « Sunburst » par Norma Olizon était jointe également au dossier. L'auteur écrivait que ceux qui s'étaient improvisés guérisseurs, après Tony Agpaoa, avaient surtout cherché à s'enrichir, comme lui-même y avait réussi.

Selon Norma Olizon, certains guérisseurs parviennent, par d'habiles manipulations, à rassembler sur le ventre des malades des petits tissus animaux, puis ils appliquent une pommade donnant l'illusion de la disparition momentanée de l'épiderme. Il en était de même, note-t-elle, lors des rites de sorcellerie au cours desquels les guérisseurs parvenaient à dissimuler, dans une main toujours fermée, les plants séchés de tabac qu'ils faisaient ensuite apparaître, comme s'ils sortaient du corps.

Il y avait, selon les guérisseurs, trois formes de traitement : la cure magnétique, la guérison à distance et la chirurgie psychique. Dans le premier cas, le guérisseur devait être lui-même en bonne santé, posséder un surplus d'énergie qu'il transmettait aux malades en imposant les mains, lui donnant ainsi un peu de sa force. Dans le deuxième cas, le malade n'était pas présent et le guérisseur devait très fortement penser à lui. Quelque intelligence supérieure

dirigeait sa pensée et son énergie vers le malade. Pour pratiquer la chirurgie, il fallait dématérialiser, c'est-à-dire être capable de réduire la matière en molécules par passes magnétiques successives, et la faire passer à travers le corps sans qu'il soit nécessaire de l'ouvrir. Lorsque ces molécules arrivaient près de la surface du corps, le guérisseur devait les matérialiser, de telle façon qu'elles reprennent la même forme qu'à l'intérieur. Puis, dans une phase suivante qu'ils appelaient *unipolarisation,* ils parvenaient à adapter le principe de répulsion de particules semblablement chargées, le principe des protons et des électrons. Ainsi les particules qui composent un fragment de peau s'opposaient-elles entre elles, provoquant une ouverture naturelle. Le guérisseur appliquait ensuite le principe de la *bipolarisation,* rassemblant protons et électrons pour refermer l'ouverture, sans plaie ni cicatrice.

La revue rapportait ces explications avec une pointe d'ironie, rappelant aussi qu'en 1959, Antonio Agpaoa avait été condamné pour exercice illégal de la médecine à payer une lourde amende, mais que la population avait ensuite manifesté son mécontentement devant ce qu'elle appelait une persécution. En 1967, il avait été condamné pour avoir induit en erreur cent dix *pèlerins* venus de Détroit pour se faire soigner par lui. Mais l'auteur de l'article ne précisait ni les circonstances ni la nature de la fraude.

Norma Olizon terminait en évoquant l'aventure vécue aux Philippines par deux Américains, Don et Carol Wright, qui arrivèrent en juillet 1973 dans l'espoir d'être initiés aux rites et secrets des guérisseurs. Pour eux, avaient-ils expliqué en arrivant, l'esprit était supérieur au corps et toutes les maladies étaient d'origine psychosomatique. On ne pouvait espérer guérir que si l'esprit était totalement libre. La maladie provenait toujours d'esprits culpabilisés.

Les Wright étaient eux-mêmes médiums et s'étaient rendus aux Philippines pour voir si le père de Carol atteint d'un

cancer incurable, avait une chance d'y guérir. Ils rentrèrent aux Etats-Unis en proclamant la supercherie, et ce sont précisément eux qui acceptèrent de témoigner au procès intenté contre les agences de voyage américaines, expliquant qu'ils avaient à plusieurs reprises accompagné des guérisseurs sur les marchés locaux pour y acheter la viande nécessaire à leurs interventions, viande qu'ils préparaient ensuite et dissimulaient dans les chaussettes, dans les paquets de cigarettes ou dans leurs ceintures.

L'enquête du « Sunburst » signalait aussi que l'association médicale philippine avait, pour lutter contre les pratiques frauduleuses des guérisseurs, argué de la violation de l'article 3 section 8 du « Medical Act » de 1959 traitant de l'art de guérir, et qui énonce que nul ne peut pratiquer la médecine aux Philippines s'il n'a pas vingt et un ans accomplis, s'il n'a pas satisfait aux épreuves et aux examens et s'il n'est pas titulaire d'un diplôme délivré par un collège d'examinateurs médicaux.

Voilà, résumé, le dossier parvenu à Bruxelles en décembre 1976, et relatif à l'escroquerie des guérisseurs de la foi.

A ce dossier s'ajoutait enfin l'article du professeur Rentchnik, de Genève, intitulé « Médecines parallèles et guérisseurs psychiques aux Philippines ». Le professeur disait avoir observé, comme d'autres, que parallèlement au courant scientifique contemporain se développe un mouvement de retour vers le merveilleux, de la part d'un public de plus en plus gavé de matérialisme, de sciences ultra-précises et d'une médecine qui se déshumanise au fur et à mesure qu'elle devient de plus en plus scientifique. Les tenants de la parapsychologie se discréditent en cautionnant les guérisseurs qui ne sont que des tricheurs dans les rangs desquels l'auteur n'hésite pas à classer aussi Maurice Mességué, cet « herboriste mondain dont la chaude éloquence fait chavirer les cœurs ».

Egalement dans les rangs des charlatans, le professeur Rentchnik citait un de ses collègues, le docteur Niehaus, dont il avait écrit :

« Le public continue à croire qu'il a guéri Pie XII d'un cancer de l'estomac, alors que c'est la faculté de médecine de Rome qui a corrigé le diagnostic erroné du docteur Niehaus (il s'agissait d'une hernie diaphragmique) et a sauvé le Pape en le réhydratant par perfusion intraveineuse. »

La doctoresse Aslan (Bucarest) et ses cures de rajeunissement étaient mises à la même sauce et l'auteur citait encore Naessens, qui « prétendait en 1965 avoir découvert dans son pauvre petit microscope le germe du cancer, avec lequel il avait fabriqué un vaccin vendu en exclusivité par un pharmacien genevois ».

Dans cet article, le professeur Rentchnick critiquait également le film tourné aux Philippines par le docteur Hans Naegeli-Osjord, psychiatre à Zurich et président de la société suisse de parapsychologie, insistant sur le fait qu'à aucun moment on ne voit sur ce film de guérisseur présentant ses mains nues à la caméra.

On pourrait ainsi allonger la liste des prises de position. Chacun en prend ce qu'il désire en prendre, mais si l'on peut reprocher aux partisans de la parapsychologie et aux hommes ouverts aux phénomènes paranormaux de manquer de rigueur et peut-être parfois de sérieux, lorsqu'ils nous entraînent dans les obscurs méandres du possible, on peut tout autant reprocher aux adversaires les plus radicaux de la réalité de ces mêmes phénomènes paranormaux d'être par trop sûrs de leur avis, de poser eux aussi des jugements à l'emporte-pièce basés également, parfois non pas sur les constatations et observations scientifiques qu'ils réclament des autres, mais plus souvent sur de simples affirmations qui sentent la suffisance voire l'orgueil et qui ne sont, elles aussi, que d'autres préjugés.

« Il faut libérer le public de ce lavage de cerveau. Chaque société a les guérisseurs qu'elle mérite » concluait le professeur Rentchnick. Au jeu de la parodie, certains pourraient lui répliquer que chaque médecine a peut-être aussi les guérisseurs qu'elle mérite...

DEUXIÈME PARTIE

LES CHIRURGIENS AUX MAINS NUES

6

L'AVION DE LA DERNIERE CHANCE

Interminable voyage à bord de ce DC 10 bondé, qui emporte cent dix malades et accompagnants, ainsi que soixante passagers. Les malades appartiennent à deux groupes : une centaine sont venus par une agence de voyages de Charleroi, et sont accompagnés par trois membres de cette agence, une infirmière et un médecin; une quinzaine ont pris le départ par l'intermédiaire d'une agence de Bruxelles, dont le directeur fait avec eux le déplacement. D'un côté, une agence convoyant un groupe important bien encadré, mais ayant accepté de transporter des personnes — notamment des cancéreux — proches de la mort; de l'autre, un petit groupe trié, composé de malades paraissant plus valides.

Quatre heures de vol, avant l'escale d'Athènes. Le temps de déjeuner, de s'habituer à la cabine, le temps pour chacun de tracer son itinéraire jusqu'aux toilettes ou au hublot le plus proche. Les agents de voyage passent entre les rangées de sièges, donnent de rapides leçons de géographie européenne, rassurent ceux qui déjà se prendraient à regretter d'avoir tenté l'aventure :

« Le guérisseur Placido nous attend à Manille. N'ayez

aucune crainte. Tout ira bien. S'il peut guérir le cancer ? Mais regardez donc cet homme atteint d'un cancer du poumon. Il est venu aux Philippines il y a un mois. Maintenant, il monte les escaliers deux par deux. Tout ira bien pour vous aussi. Dormez un peu. Dans une demi-heure, nous arrivons à Athènes... »

L'appareil se pose en fin d'après-midi. A peine une demi-heure d'escale. Le temps de débarquer quelques passagers, d'en embarquer d'autres. Tous les sièges sont occupés. Il a fallu que certains se recroquevillent sur leurs fauteuils. On redécolle pour un long vol de nuit. Sept heures avant Bombay.

Le rivage de la Turquie est à peine survolé qu'une malade s'agite. Une Italienne amnésique, veuve depus dix ans d'un mineur immigré, qui travaillait dans un charbonnage du Pays noir. Elle souffre de syncopes, a sombré dans un long coma, il y a quelques années et, depuis ce temps-là, n'a vécu qu'en clinique, soignée pour l'athérosclérose. Renversée sur deux fauteuils, elle n'entend rien de ce que sa fille, hôtesse d'accueil dans un hôtel de la région et qui a consacré ses congés annuels pour accompagner sa mère, peut lui dire. Elle ne sait pas où elle est, d'où elle est partie, où elle va. Le médecin de bord l'examine. Il faut qu'elle dorme. Une injection calmante, et dans un quart d'heure, elle se reposera. L'hôtesse et le steward rapportent des tampons d'ouate.

Après la piqûre, la fille de la malade interroge le médecin, inquiète :

« Docteur, les guérisseurs demandent de croire à un être supérieur. Comment faire pour que ma mère puisse croire. Elle ne sait plus où elle est ni ce qu'elle fait depuis plusieurs années, pratiquement depuis la mort de mon père. »

Le médecin la rassure :

« Ceux qui accompagnent peuvent aussi aider les malades... Ils doivent eux aussi faire confiance aux guérisseurs. »

Une dame installée à l'avant demande :

« Que faut-il leur dire ? Je ne parle pas l'anglais. »

« Montrez-leur l'endroit où vous avez mal. La tête, le ventre, les jambes... Mais ne vous en faites pas. Eux peuvent " voir ". Ils ne tiennent compte que de ce qu'ils voient et ce qu'ils sentent. »

On fume beaucoup dans l'avion. On a des fourmis dans les jambes. Trois enfants pleurent, à l'avant, après avoir été réprimandés par leur père qui tentait de les calmer puis avait perdu patience. Pour beaucoup, c'est le premier vol, un baptême de l'air déjà lassant, dans un air fétide propice aux migraines. On appelle les hôtesses de tous les côtés à la fois :

« Un peu d'eau s'il vous plaît. C'est pour faire prendre un médicament à mon mari. Puis-je avoir un peu de café : j'ai mal à la tête... »

Débordées, les souriantes jeunes femmes doivent — une fois n'est pas coutume — faire preuve d'autorité :

« Vous aurez tout cela bientôt. Quand je passerai avec le chariot. »

On a éteint les lumières. Quelques-uns dorment. D'autres lisent, écoutent la musique. On interroge des journalistes :

« Si vous constatez sur place que les pouvoirs des guérisseurs sont réels, pourrez-vous écrire ce que vous voulez, ou bien les médecins pourront-ils vous en empêcher ? »

D'autres se rassurent par des arguments bien différents :

« J'ai fait des pieds et des mains pour avoir une place dans cet avion, dit une dame. Avec tous ces départs, les guérisseurs finiront par être épuisés. Ce sont des hommes comme nous. Qui sait si dans trois ou quatre semaines ils pourront encore soigner ? Et si le gouvernement les en empêchait, là-bas ? »

Au milieu de la nuit, escale de quinze minutes sur l'aéroport de Bombay. Ceux qui sont valides peuvent descendre, mais à peine arrivés dans le hall transit, et déjà occupés à

discuter le prix d'une statuette de bois de rose ou d'un collier de pierres, un militaire les rappelle. Et l'on rembarque.

Cinq heures de vol pour traverser l'Inde et le golfe du Bengale, puis descendre sur Bangkok. Le médecin doit pratiquer de nouvelles injections. Les ampoules d'éther sont vides. On désinfecte la peau à l'eau de Cologne. Il soigne l'hypertension, administre des antibiotiques et de nouveaux calmants. Une petite fille qui souffre d'épilepsie présente une poussée de température. Un jeune homme de 24 ans, victime il y a dix mois d'un accident de moto (les quatrième et cinquième cervicales brisées avec déplacement) urine dans un sac de plastique que sa fiancée retire ensuite discrètement. Il est resté sous traction sur un lit d'hôpital pendant deux mois et demi, puis a subi une immobilité de cinq mois. Les muscles se sont atrophiés. Les médecins ne veulent pas se prononcer sur une quelconque amélioration. Une vie gachée. Quand il a parlé des Philippines, on lui a déconseillé le voyage. Parce que c'était une escroquerie et qu'il prenait des risques en s'embarquant pour deux fois vingt heures d'avion, sans civière. Pour quitter l'hôpital, il a du signer une décharge de responsabilité.

Toujours en pleine nuit c'est l'escale de Bangkok, puis, interminables, les heures s'étirent au-dessus du sud-est asiatique moutonné de nuages, au-dessus de la mer de Chine méridionale puis au-dessus des terres basses de l'archipel philippin. Manille enfin.

L'avion-hôpital débarque ses passagers ankylosés. Le cortège fatigué défile sur le tarmac, vers les guichets d'immigration, dans la moiteur tiède des tropiques. Au pied de la passerelle, on a mis sur roues les charrettes d'infirmes. Une jeune femme atteinte de sclérose en plaque, un homme victime d'un cancer au cerveau, le crossman de 24 ans, la petite épileptique. Une litanie pitoyable que des Philippins photographient discrètement. Visages blêmes, yeux exorbités, traits creusés. Pour eux, c'est un voyage inhumain, insupportable

s'il n'y avait à l'arrivée cet espoir fou de changement, de vie nouvelle, cette chimère qui s'étalait en colonnes pleines et illustrées, dans les journaux et magazines, mais qui ici ne ressemble déjà plus à rien d'autre qu'à une déception, la fin d'un rêve dans cette aérogare bondée, bruyante, faite de guichets, de tapis roulants sur lesquels glissent les bagages et sur lesquels on ne reconnaît pas les siens craignant déjà qu'ils n'aient pas suivi. Premières angoisses, premiers regrets.

Tout s'arrange vite cependant. Les valises sont retrouvées, les passeports sont tamponnés, les délégués locaux des agences de voyages désignent du bras les bus qui attendent, toutes portes ouvertes, de l'autre côté des vitres.

Ouf ! Un moment d'insécurité qui s'envole. Tout est comme on l'avait dit au départ. On peut laisser glisser son regard sur l'horizon qui s'assombrit déjà.

Le bus roule sur le périphérique local, sorte d'autoroute bordée de palmiers et de maisons basses. Des femmes en tabliers bariolés balayent la berme centrale. On croise des jeepneys, ces tout-terrains récupérés après les guerres, recarrossés, bariolés de couleurs vives, équipés de chaînes de diffusion qui crachottent leurs rengaines griffées.

L'hôtel. Un murmure d'approbation. On craignait un immeuble vétuste, un confort relatif. On a droit à la surprise d'un trois étoiles, de grooms en uniformes, d'ascenseurs, de rafraîchissements en guise de bienvenue. On prend possession de chambres agréables, équipées de sanitaires modernes, en chassant les dernières appréhensions.

Ceux qui avaient payé 37 000 francs belges restent à Manille, au Frédéric hôtel, où le guérisseur Placido Palitayan a loué ses services pour soigner les clients de l'agence de voyage. Ceux qui ont payé le supplément doivent le lendemain se lever tôt et embarquer peu après six heures à bord du bi-moteur qui relie quotidiennement Manille à Baguio et San Fernando. On décolle, on survole la mer, puis l'appareil vire à droite, survole les terres basses de la région de Pan-

gasinan, des rizières ressemblant, d'en haut, à d'innombrables petits miroirs mal découpés. Soudain apparaissent les replis noirs des montagnes volcaniques, couvertes sur les versants sud de vastes étendues de tournesols en fleurs, piquées de petits bananiers vert tendre, hérissées de pointes de tuf semblables à des menhirs.

On aperçoit tout à coup Baguio, petite ville perchée haut dans la montagne, avec une courte piste d'atterrissage qui ressemble, de loin, à une entrée de garage pour voiture, en pente raide. L'oiseau de métal tourne, aborde la piste nez à la montagne, se pose en douceur, freine sans brutalité et s'immobilise très vite, devant l'aérogare de pin rouge, surmontée de toits de pagode.

L'air sent les tournesols en fleurs. Des diffuseurs débitent une musique douce et des filles aux traits fins et réguliers, aux sourires enjôleurs, nous passent des colliers d'immortelles autour du cou.

L'air est plus respirable qu'à Manille, la température plus fraîche, et l'altitude donne un peu le vertige, une sensation de bien-être. Baguio, cent mille habitants l'hiver, trois cent mille pendant la saison sèche. C'est la capitale d'été. Le président Marcos y possède un palais de vacances.

Ici vivent les Benguets, un peu plus loin dans la montagne les Ifugaos, les Bontocs, les Apagoas, les Kalingas. Ici l'on vénère tout autant Jésus-Christ, que les Espagnols ont enseigné il y a quelques siècles, que l'on prie Bulord, le dieu du riz, ou l'esprit Anitos. Les sorciers de la montagne portent encore le botit, boîte à maléfices et récemment ils jouaient encore du bangibang, lorsqu'une tête venait d'être coupée chez les Igorots, au nord de l'île. Etrange et fascinant pays !

Un mini-bus japonais à air conditionné emmène plus haut encore, jusqu'à 1 500 mètres d'altitude, le groupe de malades que guide Lucy Agpaoa, la femme du plus connu des guérisseurs, elle-même directrice gérante de l'agence de voyages

Diplomat. On passe devant un centre médical, une clinique, la faculté de médecine de l'université Saint Louis, la grotte de Lourdes, à deux pas de la cathédrale.

Sur le plus haut sommet qui domine Baguio se dresse un ancien couvent espagnol, aujourd'hui transformé en hôtel et qui appartient pour moitié à Agpaoa, pour moitié à un médium allemand, Mme Seutemann. La colline est plantée de pins parasols et hérissées de pointes de tuf volcanique. Devant l'entrée, une Mercedes blanche, et une Toyota, appartenant à la famille du guérisseur. Dans le hall de l'hôtel, ancien péristyle du couvent, on a écrit à la craie sur un tableau noir les horaires à suivre par les différents groupes présents : les soins aux Canadiens commencent à huit heures, les Américains sont attendus à ce moment dans la chapelle. Les Belges peuvent se présenter à 10 h 30 à la « clinique » et les Tahitiens à 11 h 30.

A droite, une boutique où sont mis en vente les livres de prière et le manuel écrit par Agpaoa, des objets d'artisanat local et des tissus. Au centre du hall, des divans profonds où l'on bavarde, en attendant les soins. L'hôtel d'Antonio ressemble à un centre de cures thermales où l'on vient se refaire une santé. Il y règne une étrange atmosphère, une odeur de camphre et de sainteté. Lucy Agpaoa va et vient, gratifiant chacun de son sourire huilé. Antonio, le guérisseur, passe quelquefois, un air de play-boy, le cheveu cosmétiqué, chemise de soie, montre d'or massif, une cigarette américaine entre les doigts.

Une vingtaine de personnes travaillent ici avec lui : des masseurs, des assistants qui ne quittent pas les chambres d'opérations, un acupuncteur chinois, deux autres guérisseurs, Nievez Jimenez et son fils Rudy, le Suédois venu ici il y a quatre ans et qui dispense aux uns et aux autres ses conseils pratiques. Ici, tout le monde va mieux. Pas un seul malade ne pourrait prétendre le contraire sans aussitôt être

désavoué par les autres. Tous disent qu'Agpaoa est tout-puissant, sinon pour guérir immédiatement et définitivement, du moins pour soulager très vite et donner ainsi à chacun les preuves tangibles d'une amélioration qui ne pourra aller qu'en s'accentuant.

Témoin cet homme atteint d'un cancer à la gorge et qui ne peut plus parler depuis qu'il a subi une trachéotomie. Il me prend par le coude, m'emmène vers les fauteuils du hall, sort un carnet de notes et un stylo et écrit :

« Depuis trois mois, je ne pouvais avaler que du liquide. Je suis ici depuis six jours et je mange comme un loup : du riz, de la viande, des légumes. Extraordinaire. Je répète, ex-tra-or-di-nai-re... »

J'opine du bonnet.

Une fille de dix-neuf ans m'emmène près d'un sourd-muet :

« Regardez. Il ne disait pas un mot. Maintenant, il entend et il parle... »

Je lui demande, en articulant et en détachant les syllabes, s'il pouvait parler avant de venir. Il me répond difficilement, dans un souffle :

« Je pouvais parler un peu. Ici, c'est devenu plus facile. Et puis, dimanche matin, je crois que j'ai entendu le bruit des aspirateurs, dans l'hôtel. C'était terrible. Je croyais que je devenais fou. »

Une dame passe. Elle paraît moins impressionnable, plus nuancée. Elle me dit que les guérisons ne sont pas instantanées, mais que la plupart des malades constatent ici des améliorations sensibles. Puis sur le ton de la confidence, elle conseille de rester ici, chez Tony Agpaoa, parce que les autres guérisseurs établis dans la région ne sont pour la plupart que des charlatans, et s'il existe l'un ou l'autre guérisseur détenant les mêmes pouvoirs qu'Agpaoa, il est de toute façon moins fort que lui :

« Ne vous laissez pas raccoler par des chauffeurs de taxi.

Ça ne sert à rien d'aller voir quelqu'un d'autre. De toutes façons, vous reviendrez ici. »

Quand tout le monde vous dit que vous êtes beau, il devient très difficile de vous regarder encore en face, et de prétendre, seul, le contraire. Hier, en débarquant à l'aéroport de Manille, j'étais convaincu que ce voyage atroce, imposé à des malades qui n'avaient connu depuis des mois ou des années que des lits d'hôpitaux, était inutile, fou. En arrivant ce matin sur la colline de Baguio, devant cet hôtel respectable, avec la présence de ces groupes qui venaient des quatre coins de la planète, je me disais que tout ceci ne ressemblait décidément pas à un attrape-nigauds, mais que ça avait quelque chose de sérieux, tout le contraire d'une escroquerie, d'une mauvaise farce.

Aux premiers contacts avec les gens en cure depuis une ou deux semaines, j'avais eu l'impression d'être tombé dans un monde irréel, dans un rêve dont il me fallait au plus vite me débarrasser. Et puis, plus j'entendais répéter des choses semblables et toutes extraordinaires, plus je me prenais à douter de mon propre scepticisme. Ma logique, ma raison, mon intelligence étaient loin déjà. Des malades s'étaient irrités à mon égard, parce que je ne voulais pas admettre d'emblée, sur base de leurs seuls témoignages, que ces opérations existaient bel et bien, que les mains plongeaient dans les corps, qu'Agpaoa avait le pouvoir d'ouvrir les têtes, les jambes, les poitrines, de sortir les yeux de leurs orbites...

J'ai essayé de partager leur optimisme, pour le comprendre. Si en les observant depuis le départ de Bruxelles, j'avais été oppressé, angoissé, si je me souvenais encore de ce voyage que j'avais cru insupportable pour eux, si je revoyais les Philippins photographier mes compagnons dans leurs fauteuils d'infirmes, sur le tarmac de Manille, eux ne s'en souvenaient plus. Il n'y avait plus dans leurs mémoires que l'aventure du voyage, les noms magiques des lieux inaccessibles que nous avions survolés — Bagdad, les feux du golfe

persique, Karachi, Bombay, le golfe du Bengale, Rangoon, le Viêt-nam... —, les sourires des garçons et des filles de cette île il est vrai fort hospitalière, les hôtels de luxe, les colliers d'immortelles, la familiarité des assistants et quelquefois aussi du guériseur lui-même, que la plupart ici appelaient *Tony* ou *docteur,* et qui contrastait tellement avec l'image des médecins d'Europe, le froid des hôpitaux, l'angoisse des salles d'opération, l'hermétisme des analyses, des tests, des examens, l'indisponibilité de beaucoup de nos spécialistes. Beaucoup de patients qui ne connaissaient pas un traître mot d'anglais rapportaient en détail leurs conversations avec les membres de l'équipe d'Agpaoa qui, eux, ne saisissaient pas un traître mot de français !

Et puis, en cette fin novembre, il y avait ici des fleurs en pagaille, des bananes fraîches. L'altitude leur tournait peut-être un peu la tête et leur permettait de passer des nuits de sommeil paisible. Allaient-ils mieux ? Je crois que oui...

7

LES CLINIQUES

Jun Labo, un autre guérisseur de Baguio, opère chez lui, dans un petit chalet de sapin construit à flanc de colline et qu'une plaque d'identification annonce par ces trois mots « Jun Labo, médium ».

Il est neuf heures. Jun, en complet blanc, veste à col droit de chirurgien, pantalon évasé, frotte énergiquement la carrosserie de sa Volkswagen-coccinelle. Il salue d'un geste le groupe qui s'approche :

« Hello ! Please go inside... »

La porte de la salle de séjour s'ouvre. Une jeune Australienne de vingt-quatre ans, en robe blanche elle aussi, introduit les trente personnes qui viennent se faire soigner. Dehors, Jun s'est rincé les mains, les égoutte puis entre le dernier et ferme la porte. Il appelle dans le salon, près des malades Belges, toute sa tribu : enfants, petits-enfants, frères et parents. Il a quarante-six ans et en est à sa troisième femme. La première, m'a-t-on dit, l'a quitté pour rentrer avec un de ses malades, guéri, aux Etats-Unis. La deuxième vit ici à Baguio. La troisième vit ici depuis quelques mois seulement.

Au mur, un carton à lettres enluminées : « Jun love Christme ». Sur une étagère suspendue, quelques livres : les évangiles, le livre des remèdes par les fleurs, de Ph. M. Chancellor, « From intellect to intelligence » de Vimala Thakar...

Quatre masseurs en tee-shirts blancs viennent d'arriver eux aussi et la prière commence. Les garçons grattent les cordes de leurs guitares, la famille entonne le cantique « Bam banam... » en tagalog, Jun lit des passages du Nouveau Testament, dépose le livre sacré sur une petite table, baisse les yeux, impose les mains sur l'assemblée, s'approche d'une jeune femme immobilisée dans un chariot roulant, lui passe les mains sur le visage, les cheveux, tandis que deux des masseurs s'approchent, la prennent par les coudes, la soulèvent. Jun la regarde, lui sourit, fait signe aux guitaristes de reprendre le cantique une nouvelle fois et lentement, en donnant l'ordre lui-même d'un froncement des sourcils, l'oblige à se mettre sur ses jambes. Elle sait qu'elle en est incapable. Depuis trois ans, elle est frappée de sclérose en plaque. Ses jambes sont semblables à celles d'un pantin, pas plus résistantes que les jambes d'une poupée de chiffons. Elle balance négativement la tête, écarquille les yeux. La peur lui marque le visage. A trente centimètres d'elle, elle fixe les yeux de Jun qui sourit, l'encourage du regard et, lui-même marchant à reculons, la précède en lui tendant les bras. Elle est littéralement portée par les deux assistants, mais tout autour, les autres malades murmurent d'étonnement. Une femme éclate en sanglots et les guitaristes reprennent une fois encore leur cantique en tagalog.

Nouvelle lecture du livre sacré. Nouvelle imposition des mains, puis Jun Labo s'approche d'un ouvrier de cinquante ans, atteint lui-aussi de sclérose en plaque. L'homme se lève, appuyé sur deux cannes. Jun, doucement, avec des gestes affectueux, l'en débarrasse et, s'étant placé devant lui, part à reculons en invitant le malade à le suivre. L'homme pousse

un pied en avant, puis son corps se brise à la taille. Avec une grimace il ramène l'autre jambe, se rétablit difficilement en équilibre, repousse en avant le pied droit. Il fait ainsi quelques mètres au milieu du cercle et revient vers son siège.

La prière se poursuit et se termine tandis qu'avec l'autorisation de Jun, je visite la chambre des opérations, qui jouxte le salon. Au mur, quatre planches anatomiques : deux qui indiquent les points de travail utilisés en acupuncture, deux autres qui indiquent les muscles à masser dans ce que nous appelons le *massage reflex*. Un chapelet à gros grains, une image pieuse sur la tablette d'une commode, des flacons d'huile de camphre, des bouteilles pleines d'un produit noirâtre, dont Jun Labo me dit qu'il s'agit d'un mélange d'extraits de plantes. Dans de petits flacons, tous sans étiquette, il y a des pilules roses et des gouttes incolores pour les yeux. L'armoire ne contient, à l'intérieur, qu'une dizaine de serviettes éponge dont Jun se sert pour recouvrir la housse plastique qui protège le matelas du lit. Dans un seau, de l'ouate en vrac, que je saisis à pleines mains et dans laquelle il n'y a manifestement rien.

C'est une pièce aux dimensions réduites — deux mètres sur trois — avec deux fenêtres aux tentures de coton blanc, et deux armoires-cabines pour déposer les vêtements. La première patiente est une fillette de huit ans, affligée d'une tache de vin qui lui recouvre le visage aux deux tiers. Jun lui pince la joue, entre le pouce et l'index de la main gauche, puis paraît introduire l'index droit dans la chair, en imprimant un mouvement de rotation, comme une vrille. Le sang suinte le long de l'index. Il dégage un petit caillot, d'environ un demi-centimètre. Tandis qu'il détourne les mains et les plonge dans un bassin d'eau, l'assistant éponge le sang, nettoie la joue de l'enfant et Jun, qui vient de se sécher les mains, recommence les mêmes gestes sur l'autre joue, avec un nouvel épanchement de sang. La mère de l'enfant est à côté. C'est la sixième opération du genre et elle m'assure que sur

la joue droite, la tache de vin a nettement régressé, depuis une semaine.

La petite fille a cédé la place à une femme, la trentaine, que Jun « opère » dans le ventre d'abord : ses deux mains pétrissent la chair comme une pâte, puis l'on entend un gargouillis, et le sang dégouline sur les deux hanches. L'assistant essuie, Jun se rince les mains, fait signe à la malade de se tourner sur le ventre et attaque la colonne, au niveau des reins, en pinçant à nouveau la peau entre le pouce et l'index, paraissant ensuite retirer de l'intérieur une dizaine de petits caillots. Nouveau rinçage des mains. Immédiatement, il pratique une intervention semblable au bas de la colonne, extrait encore plusieurs caillots, se rince les mains et prononce un seul mot : « Next ! ».

Une nouvelle venue, ancienne marchande ambulante de crèmes glacées, qui souffre aujourd'hui de calcifications dans les épaules. Elle ne peut plus lever les bras qu'à trente degrés. Il la manipule comme le ferait un chiropractor, tire par brusques saccades, tente de forcer les articulations, fait craquer les doigts. La dame souffre. Elle a les larmes aux yeux et me demande d'intervenir. J'explique. Il change de tactique et l' « opère » immédiatement aux deux épaules, toujours en pinçant la chair d'une main, et en vrillant de l'index droit. Toujours du sang, des caillots.

Les opérations se poursuivent toute la matinée. A dix heures, un autre groupe est arrivé : cinquante personnes environ. A 11 heures, c'est terminé. Arrivent des Canadiens. Et ça continue, jusqu'à 13 heures.

Jun porte une veste-chemise à manches courtes. Il paraît absorbé, ne quitte pratiquement pas l'endroit où il opère. Ses mains vont des corps au bassin, du bassin à la serviette, de la serviette aux corps. A quelques reprises, il « radiographie » à travers un linge blanc, examine un visage, un thorax, un bassin. Dans le salon, sa femme joue les infirmières. Elle inscrit les abonnés aux visites, perçoit les vingt-

sept dollars qu'il demande à chaque malade pour la cure qui s'étend selon les cas, de dix à vingt jours. Après les opérations, on passe dans la chambre à côté, où les quatre masseurs frictionnent à l'huile camphrée.

A l'exception de la dame atteinte de calcifications, qui, elle, a souffert, les autres n'ont pratiquement rien senti. Un homme jeune encore, atteint d'un affection pancréatique, affirme avoir ressenti des picotements lorsque Jun a approché les mains, puis ajoute qu'il a nettement senti les doigts du guérisseur pénétrer profondément.

L'homme atteint de sclérose, et qui avait fait quelques pas dans le salon, a aujourd'hui été opéré à la gorge : Jun, les mains recroquevillées sur la carotide, a paru exercer une longue pression et l'on a vu suinter entre ses doigts un magma jaune d'un pus épais que l'assistant a récupéré dans un bol. Mais le malade n'a rien senti d'autre que la pression des doigts du guérisseur.

Aucune cicatrice. Personne ne garde de trace, si ce n'est une rougeur qui s'éteint au fil des heures. Tous, après ces opérations, sont fatigués. Une jeune femme dit avoir été opérée dans la matrice. Rentrée à l'hôtel, elle se met au lit. Le soir, elle a des pertes de sang, alors que ce n'est pas l'époque de ses règles. Elle affirme ressentir des malaises semblables à ceux qu'elle eut en Belgique après avoir été opérée des organes.

A trois kilomètres d'ici, Alex Espino soigne aussi. Les Américains et un groupe arrivé il y a dix jours de Noumea, en Nouvelle-Calédonie, lui font grande confiance. On dit qu'il a guéri une petite Tahitienne d'une paralysie de naissance. Un Chinois de Noumea est venu avec son fils, paralysé lui aussi de naissance. Le garçon est allé à soixante kilomètres d'ici, pour une séance de magnétisation dans le sable chaud du bord de la mer. Le père a payé les vingt-sept dollars pour le traitement, plus deux fois dix dollars pour des flacons

d'extraits d'herbes. L'enfant a été opéré cinq fois et, selon son père, il peut maintenant desserrer la main gauche et bouger légèrement le bras.

Me revoici chez Antonio Agpaoa. Ils attendent depuis sept heures, ce matin, devant le petit pavillon situé à côté de l'hôtel. Le ciel bleu charrie d'épaisses nuées grises qui brusquement recouvrent la colline, la plongent dans un brouillard opaque puis disparaissent aussi vite pour céder la place au soleil.

Ils sont soixante environ, assis sur les rangées de chaises rouges, dans la salle d'attente et jusqu'à l'extérieur, sous les pins. Chacun tient en mains une fiche à son nom, avec la description sommaire des maux dont il souffre : cancer du sein, paraplégie, surdité, sclérose en plaque, épilepsie, névrose, asthme... Ceux qui sont venus ici pour accompagner des malades en profitent tous pour se faire également soigner : eczémas, douleurs intestinales, névralgies, dépressions, rhumatismes.

Antonio Agpaoa n'arrivera que dans deux heures, mais tous l'attendent déjà. Les premiers viennent de Francfort. Ils sont arrivés il y a une semaine : vingt Allemands, trois Français, un Suisse. Un groupe de Français de Noumea, fait circuler « La Dépêche de Tahiti » qui publiait en juin dernier une longue interview d'Agpaoa et le récit de trois miracles : le guérisseur aurait réussi à rendre la vue à une petite aveugle de six ans. En une semaine, il aurait guéri définitivement un cancer et aurait résolu l'énigme de la sclérose en plaque. Interviews et photos à l'appui. Articles en tous points semblables à ceux que l'on pouvait lire dans nos journaux au début de l'automne : la même stupéfaction, le même émerveillement, le même étonnement de ne découvrir que maintenant un phénomène connu depuis trente ans...

Les Canadiens de Vancouver sont assis dehors, la petite salle d'attente est déjà bondée. Une Américaine résidant à Honolulu, au milieu du Pacifique, les accompagne, moitié

par goût du voyage, moitié par émerveillement mêlé de scepticisme souriant. On va voir ce qu'on va voir.

Avec moi, une Française, professeur de yoga et passionnée par les phénomènes para-normaux. Elle a emporté toute une bibliothèque et me fait lire les récits d'autres phénomènes tout aussi étranges. Un gourou indien parviendrait, d'un simple frottement des doigts, à créer de la matière, en l'occurrence des cendres. L'imposition des mains aurait eu quelquefois des effets étonnants sur le cours de maladies jugées incurables, et chacun devrait s'y essayer, avec lui-même et avec d'autres.

Il y a deux jours, Maryse, la Française, s'est soumise à une petite opération chez Jun Labo, le guérisseur qui « opère » à deux kilomètres d'ici. Elle a des varices à la jambe gauche, Jun les avait malaxées entre ses doigts, pendant quelques instants, puis j'eus l'impression que de la main gauche, il avait pincé la veine tandis que de la droite, il avait véritablement introduit l'index dans la chair, en suivant le sillon veineux. Il en avait retiré trois petits caillots noirs. Le sang avait coulé tout autour, puis il avait retiré les doigts, après avoir soufflé doucement sur la jambe.

Maryse m'avait dit, en examinant sa jambe après s'être relevée :

« Regarde. J'ai une varice en moins. Je suis certaine. »

Moi, je restais sceptique. J'avais bien regardé la jambe, avant et après. Je ne voyais aucune différence, aucune amélioration. Et l'examinant encore ce matin, j'avais l'impression que rien n'avait changé, que les varices de Maryse étaient toujours bel et bien là.

Il est 8 h 30. Rudy Jimenez, un des assistants d'Antonio Agpaoa, entre dans la salle d'attente. Il embrasse les patientes. « Hello Mama ! how do you do this morning ? »

Il a des gestes affectueux. C'est étrange de voir ce garçon coiffé à l'Afro, flanqué de jeans délavés, ce garçon que l'on dirait sorti tout droit du quartier Porto-Ricain de New York,

embrasser et se laisser serrer sur le cœur par des Canadiennes anglaises qui sans doute là-bas n'ont jamais rencontré de « médecin » aussi peu médecin, ni de garçon aussi affectueux.

Deuxième assistante d'Agpaoa, Nievez Jimenez, mère de Rudy, qui vient embrasser les hommes et distribue généreusement de larges sourires. Ils sont tous deux capables d'opérer à mains nues, sans anesthésie, sans douleurs, sans cicatrices.

8 h 45. Nievez et Rudy sont dans la chambre des « opérations ». On a déposé sur la table un rouleau d'ouate dans lequel je plonge les mains. Pas de doute, c'est de l'ouate, rien que de l'ouate. Au pied de deux lits d'acacias, deux seaux de plastique, ordinaires, semblables à ceux que l'on trouve dans toutes les quincailleries. Sur la table, deux raviers remplis d'eau dans laquelle baignent une paire de ciseaux à bouts plats et trois longues pinces. Rudy et sa mère chantent l' *Ave Maria* qu'une guitare accompagne, dehors. La fenêtre de la chambre est ouverte, la légère tenture de coton blanc est tirée. Pas une image sur les murs nus, peints à la peinture à l'eau. Au fond, une porte ouverte, qui donne sur un petit local sans issue : une fenêtre de trente centimètres, un évier, un W.-C.

Neuf heures, Antonio Agpaoa a traversé la salle d'attente en fumant une cigarette américaine. Il a salué d'un petit geste et d'un sourire tous ceux qui l'attendent. Je lui demande l'autorisation de prendre quelques photos. Il accepte du bout des lèvres en ajoutant :

« No flash please. You can take pictures only with the Belgians. Okay ? »

O.K., je ne photographierai qu'avec l'autorisation des patients, et sans flashes.

Et la séance commence.

Antonio Agpaoa s'est agenouillé au pied d'un des deux lits, mains nouées, comme pour une prière. Chacun se tait quelques instants, puis les cantiques religieux recommencent,

dès qu'il se drape de sa longue tunique noire brodée de fils d'or, l'habit de « pontife » de la secte spirite qu'il dirige ici. Il demande à tous les malades de se relaxer, de se laisser aller. Une dame se déshabille près de la fenêtre. On l'installe sur le lit. Agpaoa lui passe trois fois les mains au-dessus du corps et s'arrête un court instant au-dessus du ventre. Puis il écarte les dix doigts et dans un incessant mouvement de repli, lui pétrit les chairs, profondément. Soudain il retire les mains, les lui appuie contre les tempes et les enserre par petits coups secs comme dans un étau. Il lui masse un instant du pouce le centre du front avant de revenir au ventre et le remodeler sans grand ménagement. La dame a les yeux clos. Je lui demande si elle souffre. Elle secoue la tête dans un mouvement négatif.

Les doigts du guérisseur se replient, se détendent puis tout à coup se maculent progressivement de sang. Leur mouvement semble les faire s'enfoncer de plus en plus profondément dans les replis de l'abdomen broyé, et des mains qui continuent à pétrir surgissent ici aussi des bruits de gargouillis désagréables. Le sang forme maintenant des sillons dans les plis de la chair puis s'échappe, en traînées étroites, le long des hanches. Rudy Jimenez est là, avec un épais tampon d'ouate, et l'éponge.

Agpaoa murmure un mot incompréhensible qui fait s'approcher Nievez, une pince entre les doigts. Le guérisseur lui désigne un endroit précis, entre ses mains, là où la chair semble nue, à vif. Sans une hésitation, elle pointe l'outil, le fait pénétrer dans un mouvement de vrille, d'un demi puis d'un centimètre et par petites saccades, retire une languette de chair blanchâtre, d'apparence visqueuse, de quelques millimètres d'épaisseur et d'une dizaine de centimètres de longueur, qui se termine en s'amincissant.

Nievez secoue la pince au-dessus du seau de plastique dans lequel tombe le fil de chair blanche, puis replonge sa pince dans le ravier d'eau tandis qu'Agpaoa, d'un passage

circulaire des deux mains qui se rapprochent, dont les doigts maintenant sont à nouveau entremêlés, lève les mains d'un geste vif, abandonne l'abdomen et s'en va, sans se retourner vers la « blessure », se laver les mains. Nievez éponge le ventre à coups de tampons d'ouate imbibés d'eau, puis passe une serviette éponge.

Un peu éberluée, l' « opérée » rouvre les yeux, regarde longuement le fond du seau de plastique et va se rhabiller. Elle doit revenir demain et les jours suivants, pour de nouvelles opérations. Maintenant, il lui faut passer par la salle de massage, tout à côté. On va l'enduire d'huile camphrée et lui conseiller de ne pas prendre de bain pendant deux jours. On l'exhortera aussi à réfléchir et à prier, après avoir pris deux heures de repos.

« The next ! » dit Agpaoa. Toute la matinée ils défilent : jeunes, vieux, femmes, hommes, pour des interventions que le guérisseur situe à la nuque, dans le nez, sur les épaules, à l'abdomen, aux cuisses ou dans la colonne vertébrale.

« The next !... The next !... » jusqu'à midi. A trois, les guérisseurs ont ainsi « opéré » plus de deux cents personnes. La dernière patiente, c'est Maryse, la Française. Elle a regardé plusieurs fois sa jambe. Puis elle s'est décidée. Puisque je ne prétends pas reconnaître qu'une de ses varices a disparu, elle demande à Agpaoa de lui en enlever une autre.

Le guérisseur se penche, palpe du bout des doigts le chapelet bourrelé qui grimpe en zig-zag sur le mollet, jusqu'à la base du genou. Pendant deux minutes environ, il pince, enfonce, tord la veine contrariée. Puis il m'appelle et me dit un seul mot « Look ! ».

Je regarde. De l'index, il montre le trajet du sang qui remonte du pied jusqu'à la cuisse. Il fait une grimace que j'interprète en comprenant que la circulation sanguine n'est pas des meilleures, dans la jambe de Maryse. Il empoigne alors des dix doigts le mou de la chair, à l'intérieur de la

jambe et, d'un geste sec, écarte les deux mains en me disant : « Artery ! »

Et je vois, à cinquante centimètres de mes yeux, un bourrelet bleuté, vivant, qui me paraît battre « au rythme du cœur ». L'instant d'après, le guérisseur referme. En réalité, cette fois, il n'a pas opéré.

Il m'explique :

« Je puis aussi dissoudre, par simple imposition des mains, les matières nuisibles, à l'intérieur du corps sans les " matérialiser ". Si je matérialise beaucoup, dans mes interventions, c'est parce que les Occidentaux sont alors plus confiants. »

La phrase me trouble. J'ai l'impression que pour peu, il allait me dire que tout cela n'était qu'une astucieuse manipulation à l'usage des Occidentaux. Je regarde la jambe de Maryse. Toujours bourrelée de bleu. Mais le lendemain soir, lorsque je la regarderai à nouveau, je retrouverai une jambe dégonflée, striée sur le mollet de petites veines bleues, bien dessinées, sans bourrelets. Ce que Jun Labo n'avait pas réussi malgré un spectaculaire épanchement de sang, Agpaoa l'aurait-il donc réussi sans ouvrir, sans pénétrer ? Ne faudrait-il donc « matérialiser » que pour l'Occidental ?

J'en ai la tête qui tourne, par instants. L'impression de voyager dans un monde de rêve, de ne jamais poser les pieds sur le sol, d'être dans l'inconsistant, dans le vague, dans le mystère.

C'est dans un de ces moments de doute, où je balançais entre l'explication cartésienne — la manipulation, l'illusion, le numéro de music-hall local — et l'ouverture d'esprit au monde para-normal que je n'avais guère approché jusqu'ici — la dématérialisation, le magnétisme, le spiritisme... — que j'ai voulu brusquer les choses, pour en avoir le cœur net. J'ai demandé que l'on m'arrache une molaire, sur-le-champ.

Sourire : « Je n'enlève rien, je n'arrache rien. L'esprit travaille par mon intermédiaire. Je ne suis capable que de

faire disparaître des masses nuisibles. Votre dent n'a rien. Elle ne vous empêche pas de vivre... »

« Alors, opérez-moi. Pour voir. »

Même refus souriant. Pas de démonstration de ce genre ici.

« J'ai l'estomac fragile. Quand je mange trop rapidement, je souffre un peu. »

« Demain », me dit-il.

J'insiste.

« Cet après-midi, vers 15 heures. »

J'insiste à nouveau. Curieux et inquiet. Curieux, parce que je pense qu'à ce moment, si tout cela n'est qu'un spectacle, je pense qu'Agpaoa n'a peut-être plus de réserve de sang, n'a peut-être plus, dissimulé dans ses mains ou ailleurs — et je me demande bien où — ce qui lui est nécessaire pour effectuer ces stupéfiantes manipulations. Inquiet, parce qu'en insistant je me jette à l'eau et que malgré tout, s'il m'ouvrait vraiment...

On va voir. Me voilà en maillot, torse et jambes nus. Je m'étends sur le lit. On me tient un miroir, au-dessus des yeux, et j'aperçois deux mains brunes sur mon ventre, dans ce carré qui se découpe sur le fond blanc du plafond. Je sens qu'on me palpe le ventre, de plus en plus profondément. Ça ne fait pas vraiment mal, mais ce n'est pas indolore : une impression bizarre, gênante, la sensation que mon estomac se déplace, que mes intestins sont remués et surtout que la peau se tend, s'étire au milieu du ventre au point de faire mal, cette fois. J'ai une jambe qui tremble. Je dis en me forçant à sourire : « ... I'am nervous... ». Pas de réponse.

Maryse s'est rhabillée. Je lui ai prêté mes appareils photographiques. Je lui dis :

« Prends une photo à droite, une à gauche. N'oublie pas d'ouvrir le diaphragme. »

Je suis de plus en plus physiquement troublé. Soudain, je ressens comme un grand déchirement, comme si tout à coup mon ventre s'ouvrait et que la peau glissait sur une mem-

brane interne. Je fixe le miroir : il me renvoie l'image de deux mains sanguinolentes qui s'écartent doucement, sans arrêter de masser. Au centre des deux mains, il n'y a plus de peau, rien qu'une membrane blanchâtre, avec des traces plutôt bleues, des stries de petites veines, plus sombres. Je veux rester calme, froid. Je dis à Maryse : « Prends le deuxième appareil. Tire de la couleur. Ouvre le diaphragme au maximum. Il fait sombre ici. »

Maryse tourne. Je constaterai après qu'elle a pris les clichés couleurs au 1/250e de seconde. Des pellicules ratées ! Mais les photos en noir et blanc sont, elles, réussies.

Je sens près du nombril trois pincements douloureux. Comme si l'on m'enfonçait dans le ventre la pointe d'un ciseau. Je demande que l'on retire les instruments. Le guérisseur sourit : « I've nothing... ».

En effet, aucune pince, aucun instrument n'est visible entre ses doigts, dans le miroir.

Le sang qui coule sur mes hanches est froid. Du moins, c'est ainsi que je le sens. J'ai la sensation très nette d'avoir la chair à vif. Je veux me redresser, voir, regarder directement, sans l'intermédiaire du miroir. Je vois la plaie, le sang. J'ai peur de faire l'effort. Il me semble que cela va me déchirer. Je demande qu'on me soutienne.

Maryse et Nievez me prennent les épaules, me relèvent à angle droit. Je vois là, sur mon ventre, les mains du guérisseur, la membrane intérieure, le sang sur le maillot de bain. Puis je me laisse aller. On m'étend à nouveau. Les mains en remuant produisent le même gargouillis que lors d'autres opérations. Du petit doigt, le guérisseur sort un caillot de cinq ou six millimètres et le dépose sur ma hanche. Il me regarde en souriant. Il me dit que je suis nerveux, que mon estomac est empli de gaz. Je comprends que cela signifie de l'aérophagie. Je n'en ai pas vraiment, mais il est vrai que parfois, lorsque mes horaires sont trop bousculés...

Puis lentement, il rapproche ses mains l'une de l'autre en

comptant « One..., two... » A trois, il soulève les mains, me laissant l'abdomen maculé, le maillot taché, et le caillot collé à la hanche. On me lave. Je récupère le caillot qui plonge dans le fixateur qu'un laboratoire d'analyses m'a préparé à Bruxelles, avant le départ.

On me dit de me relever. Je crains de faire l'effort. Si jamais quelque chose se déchirait, dans mon ventre ! J'ai les muscles endoloris, fragiles, hypertendus. Je quitte la chambre des opérations, je marche lentement, j'évite les mouvements brusques. Je viens d'être opéré. Il n'y a pour moi, physiquement, plus aucun doute. Pendant la journée et la nuit suivante, les douleurs étranges, comparables à celles que l'on peut ressentir après une petite intervention sous anesthésie locale, iront en s'amenuisant. Au milieu du ventre, près du nombril, je garde trois traces rouges. On dirait trois coups de griffe, légèrement irrités, qui eux aussi s'effaceront petit à petit, pour disparaître complètement une semaine plus tard.

L'après-midi, j'essaye de me distraire. Je visite le marché local, bariolé, plein de senteurs d'épices. Mais je ne puis rester debout. Je suis fragile, vite fatigué. La nuit, je me réveille à plusieurs reprises. Chaque fois, je dépose la main sur mon ventre. J'allume, je regarde. Toujours les trois coups de griffe. Le lendemain, je reste nerveux. Pourtant je ne suis toujours pas certain d'avoir été « ouvert ». Je balance entre mes sensations et ma raison, entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas, entre ce que j'ai vu et ce qu'il me faudra bien en dire et en écrire.

Aujourd'hui, j'hésite toujours. Je reste perplexe. Au fond de moi, je continue à penser que je n'ai jamais été opéré, comme beaucoup de ceux qui, au retour, ont voulu regarder l'endroit où j'avais vu les coups de griffe. Il n'y a plus rien. On me dit : « Puisqu'il n'y a plus rien, pas de cicatrice, c'est que tu n'as pas été opéré ! » J'aurais dit la même chose, il y a quinze jours. Maintenant, je ne sais plus.

8

ON N'ACHETE PAS LA GUERISON...

« J'ai un pouvoir inné, me dit Tony Agpaoa. Je l'ai découvert à l'âge de sept ans. Un camarade était tombé d'un arbre et s'était ouvert la jambe, par accident. Une blessure profonde. Par simple concentration, et en imposant les mains, j'ai arrêté l'hémorragie, instantanément.

« Maintenant, je me prépare à opérer. Ceux qui veulent suivre le même chemin que moi doivent se préparer longuement, méditer, acquérir une discipline de l'esprit. Je ne guéris pas. J'interviens, et les résultats peuvent être immédiats, tout comme ils peuvent n'être ressentis qu'à longue échéance. Cela dépend des cas. Il n'y a de cette façon aucune garantie, et je dis toujours, avant d'opérer, qu'on verra bien. Je n'ai pas le pouvoir de promettre. Il n'y a dans notre pratique de la guérison aucune connaissance particulière, aucune spécialisation. Personnellement, je connais le corps humain seulement par mon expérience propre, mais je puis discuter avec un médecin. En ce qui concerne le diagnostic, je devine, je localise le mal par intuition.

« Avec le pouvoir que je possède, il n'est pas nécessaire de prendre des précautions, il n'y a pas besoin d'asepsie. Je sais qu'on a analysé des organes qui provenaient des opérations faites ici. Ils ne correspondent pas à la composition normale d'organes du corps humain. C'est à cause de la dématérialisation. Quant à l'absence de douleur, elle s'explique par la force magnétique... »

Agpaoa parle d'une révélation. Il ne dit plus qu'il est né au village de Rosales, dans la région de Pangasinan, la petite bourgade des Lowlands (des terres basses), haut lieu de la chirurgie psychique et berceau de l'*Union espiritista cristiana filipinas*. Rosales est un peu à cette secte ce que Jérusalem est aux chrétiens. Il s'est séparé de la secte de Rosales et a fondé un groupe dissident. La colline achetée par Agpaoa étant un petit Vatican. C'est à Rosales, dans une sorte de temple pauvre, sous la bannière jaune et blanche de la secte que les gens du pays viennent prier et se faire soigner, par Marcelo Jainar, par Carlos, par Josefina Sinson, qui elle opère le plus souvent à quinze kilomètres d'ici, dans sa modeste chapelle de Villasis.

Agpaoa, lui, est le pontife suprême de la *Filippine spiritual church of science and revelation* dont le secrétaire général est Sonny C. Francisco qui, outre l'entraînement des malades à la prière, aux cantiques et à la méditation, leur délivre en fin de cure un diplôme de membre de la secte :

« Nous sommes catholiques, dit-il, mais dans notre groupe, nous avons une forme de philosophie particulière. Cependant nous lisons la même Bible, nous avons les mêmes testaments, nous ne sommes pas contre la doctrine catholique romaine. Ici, tout le monde est le bienvenu, les bons, les mauvais, les pauvres, les riches. Nous ne sommes pas sectaires. La plupart des malades viennent ici acheter la guérison, mais ils ne veulent pas comprendre que c'est une chose qui ne se monnaye pas. On n'achète pas sa guérison sur le marché de Baguio.

Tout ce que nous pouvons faire ensemble, c'est les conduire, les accompagner dans la guérison.

« Iici, nous méditons beaucoup. Nous devons essayer de découvrir chacun nos potentialités. Nous étudions la doctrine, la philosophie, puis nous nous perfectionnons en méditant. C'est un entraînement mental, émotionnel, psychologique. Tony c'est différent. Il a eu la révélation, étant encore enfant. Il lui suffit maintenant de méditer, une ou deux fois par jour, et le dimanche.

« Ceux qui ont subi cet entraînement mental peuvent alors assister Tony dans les célébrations qu'il préside à la chapelle, puis dans les opérations. Auparavant, ils se perfectionnent dans la méditation en pratiquant le yoga, sous ses formes les plus simples d'abord — le hatha yoga, physique et mental, puis le jnana yoga, le yoga de la connaissance, le bakti yoga, celui de la dévotion, de l'amour enfin le raja yoga, l'art royal et le karma yoga, celui de l'action, de l'énergie.

« Ici, je vous l'ai dit, on ne guérit pas. Mais nous constatons qu'environ cinquante pour cent des malades qui viennent se faire soigner sont guéris. Tony a le pouvoir de travailler sur l'énergie, sur les forces mentales et émotionnelles que chacun a en soi. Or quatre-vingt-dix pour cent des mal-portants ont des problèmes de circulation énergétique, et le type de maladie dont ils souffrent a relativement peu d'importance. Ce qui nous pose ici le plus de difficulté, c'est la passivité des malades européens en général. Ils n'essayent guère d'entrer en communion avec nous.

« Les dix pour cent restants, ce sont les personnes atteintes de maladies infectieuses. Nous ne pouvons rien contre ces maladies... »

Francisco porte autour du cou une chaînette à pendentif d'or, en forme d'hexagone, sur lequel est gravée la syllabe sacrée des Indous ! « I'a m » et tout à côté, en souvenir de sa mère, une main ouverte, admirablement sculptée dans

l'ivoire. Il explique que quiconque parvient à un haut degré de méditation, de prière et de connaissance, peut apprendre aussi à devenir guérisseur de la foi, chirurgien psychique. Antonio Agpaoa a formé une femme, Rosita Rodriguez, qui vit dans un quartier populaire de Chicago, qui pratique les mêmes opérations dans une petite église et qui chaque année vient ici à Baguio, ou dans les Lowlands, se retremper.

« Certains pratiquent la magie, dit encore Francisco. Nous ne l'acceptons pas, parce que nous n'y croyons pas. D'autres se disent guérisseurs et ne sont que des charlatans (fakers). »

Ainsi exclut-il de la confrérie des guérisseurs de la foi cet Alex Espino qui soigne beaucoup d'Américains, de Nouméens et de Tahitiens, qui pratique comme Jun Labo des magnétisations dans le sable ou au milieu des roches volcaniques et qui, disent ceux qui ont suivi la cure chez lui, a réussi à guérir lui aussi plusieurs personnes.

« Alex ? demande Francisco, en se tournant vers Tony Agpaoa. Le guérisseur balance la tête, indiquant qu'il ne le connaît pas. Lucy, sa femme, articule simplement deux mots : « Taxi driver ! ». Il n'était en effet qu'un chauffeur travaillant jusqu'à l'année dernière pour l'agence de voyage que dirige Lucy. Mais il prétend être entré en transes huit jours, puis avoir eu, lui aussi, la révélation, ce qui fait rire aux éclats Tony et Lucy...

Un missionnaire établi ici depuis quarante ans, et qui a assisté quelquefois aux opérations pratiquées par Tony Agpaoa reste sceptique :

« J'en suis certain, il y a un truc. Mais je dois avouer que ni moi ni un autre n'a jamais réussi à le découvrir. Agpaoa, on en parle ici depuis une quinzaine d'années. Avant, il vivait dans les Lowlands puis un jour, il a acheté cette colline avec l'ancien couvent.

« J'ai une preuve de la supercherie : au début de l'année 1976, la faculté de médecine de l'université de Baguio a

analysé du sang qui provenait des opérations pratiquées par le guérisseur. C'était du sang de poulet. Pour moi, tout cela n'est pas réel, mais je dois admettre qu'il a parfois guéri des malades. Apparemment du moins.

« Il n'est d'ailleurs pas le seul. J'ai connu une femme paralysée depuis de nombreuses années, qui vivait dans la montagne, à Mungayan. Un enfant était arrivé jusqu'à la mission et me demandait d'y monter sans délai : elle était mourante. Je la savais très mal en effet. J'y suis allé. Lorsque je suis arrivé dans leur hutte, elle était debout, surexcitée, et elle dansait au milieu de la pièce. Je n'en croyais pas mes yeux. On m'a expliqué, dans la famille, qu'un enfant était parti me chercher, pendant qu'un autre devait aller prévenir le guérisseur. Il était arrivé avant moi. Il n'avait pas pratiqué d'opération, mais le résultat était là.

« J'ai connu un autre cas troublant, dans la tribu des Ifugaos. Il s'agissait d'un couple sans enfant, qui vivait dans un village de la région. La loi de la tribu voulait qu'un couple sans enfant se sépare, car nul ne doit rester stérile. Mais ce jeune couple était de religion catholique, et le divorce ici n'est pas reconnu. La jeune femme fut hospitalisée et l'on constata qu'elle avait les trompes utérines bouchées. Les médecins lui expliquèrent qu'il n'y avait rien à faire. Alors elle décida de rendre visite à un guérisseur qui vivait à Hunduan, à trois cents kilomètres d'ici. Neuf mois après sa visite, elle accoucha d'un petit garçon qu'elle a appelé Jean. Nous avons dû nous rendre à l'évidence : l'enfant était bien d'elle et de son mari (il leur ressemblait) et j'ai accepté de le baptiser, tout comme les autres enfants qu'elle eut par la suite.

« De même j'ai entendu dire qu'Agpaoa avait réussi lui également à guérir. Mais je sais également qu'il a été hospitalisé dans une clinique catholique de Baguio, sous un faux nom, il y a trois ans, et que ses deux enfants ont également été hospitalisés l'an dernier, à la clinique de la mission.

« Des missionnaires européens sont venus ici au début du siècle, après la guerre d'indépendance des Philippines contre l'Espagne. Les Etats-Unis, qui occupaient le territoire après le départ des Espagnols, n'avaient pas assez de missionnaires catholiques à envoyer et le Vatican lança un appel aux pays d'Europe. C'est ainsi que les Jésuites français arrivèrent d'abord, puis des prêtres canadiens, des missionnaires scheutistes belges et suisses, des congrégations de religieuses. Nous avons toujours connu ici le phénomène des sorciers, des guérisseurs, des envoûtements. Il y avait ici, près de Baguio, il y a une dizaine d'années, un sorcier qui méditait le soir, en buvant du coconut, et qui le vomissait vers minuit. Ensuite il soignait les patients en se trempant les mains dans ce qu'il avait vomi. Et l'on a dit aussi qu'il était parvenu à guérir quelquefois. »

Un autre missionnaire de Baguio me reprocha d'être venu ici, pour voir ce qui n'était qu'un habile trucage, mais lui non plus n'avait pas réussi à en rapporter une preuve. Alors je lui demandai :

« Croyez-vous au phénomène de lévitation chez les lamas ? »

« Oui, je puis y croire... » me dit-il.

« L'avez-vous observé ? »

« Non, mais j'ai lu plusieurs ouvrages qui y font allusion. »

« Avez-vous vu les opérations d'Agpaoa ? »

« Oui. Je sais qu'il y a un truc, mais j'ignore lequel. »

« Croyez-vous vraiment que lorsque vous célébrez la messe, le Christ est, au moment de la consécration, vivant sur l'autel ? »

« Evidemment. Mais il ne s'agit pas de la même nature. »

« Si le téléphone de votre bureau sonnait, après la messe, et qu'une voix d'homme vous disait être Jésus-Christ, et vous demandait à être reçu, le croiriez-vous ? »

« Non. »

« Pourquoi Jésus peut-il être vivant sur l'autel, mais pas

au téléphone. Pourquoi des miracles se produisent-ils à Lourdes ou à Fatima, mais pas à Baguio ? Vous m'avez parlé d'intelligence, de science, de cartésianisme, de logique. Au nom de quoi pouvez-vous croire à la lévitation des lamas mais pas aux opérations d'Agpaoa, au nom de quelle certitude ? »

« Aucune. C'est une question de foi. »

J'ai aussi rencontré à Baguio un généraliste de Boulogne qui entamait la sixième semaine de son séjour. Il était avec un parent, parlant l'anglais et ayant touché à la prestidigitation, parfait bilingue. Ils accompagnaient la femme du médecin, qui se mourait d'un cancer généralisé, dans le grand lit d'une chambre de la villa de Maja. Beaucoup de malades venaient le consulter, pour chasser leurs appréhensions, pour être certains qu'ils n'avaient pas fait le déplacement pour rien. Il était là comme un conseiller, parfois même comme un confesseur. Il était rassurant, affirmait que ces opérations, ce n'était pas du trucage :

« Je ne suis pas le premier à être venu les observer, me dit-il un soir. Cela dure depuis plus de dix ans. Les médecins, en France, sont pour la plupart choqués, ils ne veulent pas voir et se contentent de rappeler que les résultats des analyses montrent péremptoirement que le sang et les tissus des opérations ne sont pas humains. Moi, je crois que ce n'est pas du chiqué. Ils opèrent. Ils sortent quelque chose du corps. Je suis simplement étonné qu'ils ne donnent jamais les premiers tissus extraits lors d'une opération, mais le plus souvent les derniers. Je connais la théorie des parapsychologues sur la matérialisation et la dématérialisation. C'est discutable, mais je dois admettre que l'école soviétique y croit.

« Je ne suis pas certain qu'ils introduisent les doigts à l'intérieur du corps. Ont-ils peut-être le pouvoir de dématérialiser et de rematérialiser à fleur de peau ? J'ai vu chez Agpaoa, au cours d'une intervention, un gros intestin apparaître à la surface de la peau. J'ai vu travailler Placido :

ce n'est pas un clown, il est très spirituel, très concentré. J'ai vu Mercado, dans les Lowlands. On dit de lui beaucoup de bien chez les indigènes. J'ai vu Labo : il a une technique plus spectaculaire, avec de grands épanchements de sang, des extractions de masses plus importantes. Peut-il voir à travers le linge blanc qui lui sert à l'examen des malades, apparaître le corps psychique, l'aura dont on a tant parlé, et que le soviétique Kirlian aurait réussi à photographier ?

« Agpaoa est le plus maître de lui. Il fait penser à un chirurgien classique, sobre et spectaculaire, qui laisse à ses assistants les opérations secondaires et n'intervient que dans les cas graves et compliqués. Ils ont chacun une technique particulière. Pendant qu'ils opèrent, ils sont tous dans un état second, ce ne sont plus des êtres ordinaires. Dès que leurs interventions sont terminées, ils redeviennent des hommes, avec leurs rivalités, leurs caractères, leurs qualités et leurs défauts. Un peu, en somme, comme nous, les médecins.

« Quant à l'atmosphère de prière, de recueillement, de méditation, eux y croient. Pour les malades, je suis en effet rassurant, comme je viens de vous l'expliquer. Ceux qui sont venus du continent européen ou américain, ou des îles, qui ont entrepris ce long voyage, qui ont payé pour ça et qui sont là, ils ne veulent pas dire que ça n'a servi à rien, que c'est raté. Pour les malades qui arrivent ici, il est important de croire aux pouvoirs de ces guérisseurs. Pour ceux qui ne sont pas malades, qui n'ont pas besoin de se raccrocher à l'espoir fou d'une guérison, cela a moins d'importance. Il est relativement confortable de penser au fond de soi-même qu'il ne s'agit que de charlatans. Pour les gens d'ici, la visite chez le guérisseur coûte quelques pesos, alors que le médecin en demande cinquante, pour une consultation. »

Des malades qui nous entouraient sont partis. Sur le ton de la confidence, je demande alors au généraliste :

« Entre nous, pensez-vous qu'ils peuvent guérir ? »

« Moi, je suis ici pour une femme malade, qui va mourir.

J'ai le temps d'observer. J'ai quatre-vingts dossiers de malades belges et français, avec les noms, les adresses, les photos. Je vais tenter de les suivre tous, de les observer cliniquement. Dans tous ceux-là, il y en a qui doivent mourir. S'il n'y a pas de décès dans trois mois, je dirai qu'il y a eu amélioration. S'ils ne sont pas morts dans cinq ans, je dirai qu'ils ont été guéris ici. Je ferai des statistiques et je pourrai alors affirmer qu'il se passe ici quelque chose.

« Les opérations, je ne les comprends pas. Je m'en fous. Je ne vais plus les voir. Mais savez-vous ce que c'est que de voir un cancéreux mourir ? C'est affreux. Il crie, il souffre, on le bourre d'analgésiques. Ici, ils ne souffrent plus. Avez-vous vu l'ouvrier atteint de sclérose en plaque, qui marche maintenant sans ses cannes ? Je crois que j'aurais pu le faire marcher, moi aussi, sans opérer. Ce n'est pas un miracle. C'est de la persuasion. J'ai cependant vu des sciatiques qui se sont améliorées. Cela durera-t-il ? J'ai vu des grabataires repartir sur leurs jambes. Pour combien de temps ? Il ne serait pas sérieux de vouloir en dire quelque chose dès à présent. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils soient guéris. Je suis optimiste dans certains cas, à cause de la présence de petits signes d'amélioration...

« Je ne compte guère voir de guérisons instantanées, sauf peut-être des migraines qu'ils me paraissent être capables d'enlever ainsi, à la minute. Pour le reste, si leurs opérations sont réelles, il faut attendre, observer l'évolution des maladies à moyen terme, sur des mois au moins. »

D'un regard triste, il me désigne la porte de la chambre où repose la malade qu'il sait condamnée, pour laquelle sa propre science, à lui, ne pouvait plus rien à Boulogne ni ailleurs en France, pour laquelle il a voulu saisir la dernière chance, contre toute logique, contre tout son savoir :

« Le guérisseur ne pourra rien pour elle. Je suis là depuis cinq semaines et je reste. Il vient deux fois par jour dans notre chambre, il opère, il essaye, il s'accroche, il y croit,

il veut. Moi, je n'y crois pas. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'il n'est pas un escroc, pas un charlatan, sinon il y a longtemps qu'il ne viendrait plus ici. Elle va mourir là, dans ce lit. Avez-vous déjà vu mourir un cancéreux, lorsqu'à la fin de la maladie, les analgésiques administrés à fortes doses n'ont plus aucun effet ? Je reste, parce qu'elle se sent mieux ici. Je reste, pour savoir au moins si pour d'autres, il y a une chance d'en sortir. C'est cela qui me retient, rien que cela... »

Le médecin me quitte : Jun Labo vient d'arriver. Tous deux pénètrent dans la chambre de la malade. La porte se referme. Je reste là, perplexe. Les lignes d'une page du livre de Guy Tredaniel sur la médecine philosophale (éd. de la Maisnie) dansent dans ma tête. C'était une lettre d'Oswald Wirth écrite en 1895 :

« La vie réside essentiellement dans le protoplasma, et c'est sur cette substance qu'on agit directement par le magnétisme. Cela explique comment on peut, par exemple, modifier certaines tumeurs qui ne sont pas sous la dépendance des nerfs.

« Si les cellules nerveuses sont plus particulièrement impressionnables, c'est qu'elles sont presque exclusivement constituées par du protoplasma (...).

« C'est ainsi qu'il m'est arrivé à diverses reprises d'arrêter net une hémorragie, alors que les vaisseaux capillaires étaient seuls lésés. Je pourrais citer à ce sujet les pratiques des Aissaouahs (note de l'auteur : qui dansent en se tailladant la poitrine, le visage et les bras, jusqu'au moment où leur chef arrête le sang et ferme les lèvres de chaque plaie en murmurant des prières) et celles des jongleurs orientaux qui plongés dans un délire artificiel se font d'horribles blessures dont ils sont ensuite instantanément guéris.

« Il doit donc rester acquis que les maladies physiques, celles qui se manifestent par des troubles de la circulation ou par des engorgements, sont les moins récalcitrantes.

« Dans les cas qui ne peuvent laisser aucun espoir, le magnétisme n'en rend pas moins service. Des tuberculeux parvenus au dernier stade de leur mal, se sentaient renaître à la vie chaque fois qu'ils recevaient mes soins, mais ils ne s'assimilaient qu'une vitalité éphémère, suffisante cependant pour adoucir leurs derniers moments et les aider à se faire illusion sur leur état... »

J'en étais là à me demander, pour la première fois sans doute avec autant de force, si je devais croire au magnétisme, à l'imposition des mains, au fait que chacun est un peu guérisseur, s'il parvient à exercer les dons qu'il possède en lui. La littérature ne pouvait plus m'être d'aucun secours, pas plus que les récits les plus spectaculaires d'opérations subies ici ou là. Je me souvenais brusquement que le premier remède pour soigner la douleur, pour l'atténuer, c'est l'imposition de sa propre main sur la place sensible : sur la joue, pour un mal de dents, sur le front pour une migraine ou une névralgie, sur le genou pour une chute. Et je me souvenais combien l'imposition des mains de ma mère avait une influence calmante, comme si un flux, un contact s'établissait, comme si, sans le savoir elle-même, elle pouvait attirer la douleur, m'en débarrasser. Chacun de nous doit avoir ressenti ces choses à de nombreuses reprises dans sa vie. Il n'y a là rien que de très naturel, mais également rien que de tout à fait mystérieux.

Je me souvenais de la peur du dentiste et du mal lancinant qui me tenaillait les gencives jusqu'au moment de partir chez le dentiste. Alors le mal s'évanouissait, cédait la place à l'angoisse du fauteuil, de la pince, des craquements des racines dans les chairs.

Jun Labo est sorti de la chambre, seul. Je lui demande s'il peut établir un diagnostic à distance, sur la base d'une photo. Il opine du bonnet. Je lui glisse sous les yeux le portrait d'un homme qui fut victime d'une fracture du crâne et qui, à la

suite d'une opération à l'épaule, au cours de laquelle des tendons ont été sectionnés, a perdu l'usage du bras gauche.

Labo prend une feuille blanche dont il recouvre la photo. A l'aide du pendentif qu'il porte au bout d'une chaînette, il effectue un mouvement de balance au-dessus du portrait dissimulé puis fait lentement, et à plusieurs reprises, glisser la feuille de papier pour découvrir progressivement la photo. Il pose alors l'index sur la partie frontale gauche et dit :

« Ici. Il s'est formé un gros caillot de sang. Il suffit de le retirer pour rétablir une meilleure circulation. La douleur disparaîtra. »

Je lui dis ensuite que l'homme a les tendons sectionnés. Il a un geste évasif, comme d'impuissance. Il me dira par la suite qu'il n'a aucun pouvoir sur les fractures, sur les atrophies, sur les mutilations provenant d'accidents.

Je lui montre ensuite les photos de deux bébés, deux petites filles âgées d'un an. Comme pour l'expérience précédente, je ne lui donne au départ aucune indication. Il fait balancer son pendentif, fait glisser la feuille blanche sur la photographie puis me dit :

« Elles sont nées au moins deux mois trop tôt. Le cerveau est ramolli, la circulation ne se fait pas bien. Je devrais intervenir à la nuque et à la colonne vertébrale. »

Il s'agissait effectivement de petites prématurées — de trois mois — paralysées motrices de gravité moyenne, dont les effets n'étaient pas encore visibles. Mais selon les médecins allemands qui soignaient les deux petites filles, les effets de la paralysie devaient progressivement marquer les enfants, au fur et à mesure de leur croissance.

J'ai encore à lui soumettre le portrait d'un homme atteint de sclérose en plaque, et d'un autre atteint de polyarthrite chronique évolutive et déformante. Jun repousse d'un geste le premier, me disant qu'il ne peut rien voir sur un buste, qu'il doit posséder une photo de tête en pied. Peut-être aussi

en a-t-il assez ce soir de se prêter à mes expériences. Je lui demande s'il peut m'enlever une dent. Il fronce les sourcils, accepte finalement de me passer un mouchoir blanc sur la joue, examine puis déclare :

« Vous n'avez pas de dent à enlever. Il n'y a rien de mauvais à cet endroit. Je ne suis pas dentiste. Ce que je fais, c'est Dieu qui le décide, pas moi. Je ne puis qu'exécuter... »

9

LES PERLES NOIRES D'UNE DEESSE

Chaque contrée possède ses légendes. Celle de la naissance des îles philippines remonte à l'aube du monde, lorsqu'une déesse jeta sur la mer une poignée de perles et fit apparaître cet archipel composé aujourd'hui de sept mille cent sept îles et îlots se partageant les terres basses et les roches volcaniques. L'histoire de ces terres fut de tout temps liée à l'histoire de l'Asie et à celle de l'Australie, les Philippines ayant servi de pont aux migrations. L'homme, croit-on, y apparut durant le dernier âge glaciaire et si l'on ne connaît pas plus précisément l'époque de son arrivée, on sait en tout cas qu'il y fut accompagné dès le début par les éléphants et les buffles blancs, les carabaos. Cela remonte à une période comprise entre vingt-cinq mille et soixante-quinze mille ans.

Les premiers Philippins étaient noirs, de courte taille, cheveux naturellement frisés, à l'Afro. Puis apparut l'homme de Java, musclé, plus clair de peau, cheveu de jais, qui donna naissance à l'actuelle race des pêcheurs. Un millier d'années avant le Christ, apparurent les navigateurs de race indonésienne puis, vers les années cinq cents avant le Christ,

vinrent les planteurs de riz, qui travaillaient aussi l'argent et le bronze, et qui construisirent ces terrasses gigantesques, au nord de Baguio, que l'on nomme aujourd'hui la huitième merveille du monde et où vivent les coupeurs de têtes.

Les Malais vinrent trois siècles plus tard et commencèrent à domestiquer les carabaos et à les atteler pour descendre dans les rizières. Plus tard, ce sont encore des Malais qui alphabétisèrent les îles et introduisirent le dialecte tagalog, encore parlé aujourd'hui par la plupart des habitants.

Les Chinois firent commerce avec les habitants des îles et c'est en 1380 qu'un écolier arabe s'y installa et fit connaître l'Islam aux paysans du sud. En 1521, Ferdinand Magellan découvrit à son tour les îles et quarante ans plus tard, la flotte de Miguel Lopez de Legaspi arriva de Mexico et les annexa au royaume de Philippe II d'Espagne, d'où le baptême des *philippines.*

Les Espagnols durent les défendre contre les appétits coloniaux allemands et anglais, puis durent se battre à l'intérieur contre les partisans de l'indépendance. L'un des partisans les plus farouches fut exécuté le 30 décembre 1896 et le 12 juin 1898 l'indépendance fut déclarée tandis que la flotte américaine, qui combattait l'Espagne pour la prise de l'île de Cuba, infligea une défaite aux Espagnols, dans la baie de Manille, et sonna ainsi la fin de la domination. Les Philippins eurent encore à affronter, en 1941, le violent assaut des samouraïs de l'armée impériale japonaise que McArthur écrasa en 1945.

Les Américains avaient accordé, au cours de la première moitié de ce siècle, des morceaux d'indépendance aux habitants des îles et c'est le 4 juillet 1946 qu'avec Manuel Roxas, premier président, elles devinrent totalement autonomes. Mais elles gardent aujourd'hui, aux confins de l'Asie, une position stratégique prépondérante et sont utilisées, dans la ligne de défense du Pacifique comme tête de pont par les Américains.

« Dans chaque homme, ici, il y a du Malais, de l'Indonésien, du Chinois, de l'Indien, de l'Espagnol et de l'euro-américain. Avec l'une ou l'autre prédominance selon les régions, selon les ethnies. Mais toujours avec au fond de l'âme un peu de cet insaisissable Malais tour à tour souriant, cruel, serviable ou défiant. Vous pouvez vivre ici pendant plusieurs années au contact quotidien d'un homme puis, un beau jour, vous apercevoir que cet homme-là ne s'est jamais livré, qu'il a gardé secret au fond de lui des desseins étranges. Quand vous leur demandez quelque chose, vous ne pouvez jamais savoir à l'avance qui du Malais, du Chinois, de l'Espagnol ou de l'Américain va vous répondre. Du président Marcos au plus petit des planteurs de riz, les gens d'ici sont formés d'un amalgame de couches superposées. Gentlemen et sauvages. On ne peut jamais les comprendre tout à fait. On a l'impression que l'harmonie ne sera jamais réalisée, que l'amalgame des cultures et des religions crée dans ce peuple un malaise que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, dans aucun autre peuple... »

Ainsi me parlait un Européen installé à Manille depuis de longues années.

De tout temps, ils ont eu leurs guérisseurs, leurs sorciers et leurs missionnaires. De tout temps, ils ont craint les esprits, ont eu peur des morts, ont cru aux maléfices, aux envoûtements. A Manille, des femmes qui travaillent en ville n'osent pas rentrer chez elles, pendant plusieurs jours, si quelqu'un est décédé dans leur quartier. Dans les Lowlands, les enfants qui conduisent les attelages de buffles au fond des rizières chassent des mains les djinns, à fleur d'eau, pour permettre aux animaux d'avancer sans entrave. Riches ou pauvres, intellectuels ou paysans, beaucoup de Philippins parlent des maux étranges dont ils souffrent. Beaucoup vont prier chez le guérisseur, qu'il opère ou non. Beaucoup commencent aussi à se rendre chez le médecin, à la polyclinique ou au

dispensaire, sans pour autant renier le *faith healer*. J'ai rencontré plusieurs médecins, en province et dans la capitale, qui se rendent également chez le guérisseur. Et qui croient à ses pouvoirs. On dirait qu'ici, sous ces latitudes, dans cet archipel étrange qui fait à plus d'un titre penser également aux Bermudes, il n'existe pas de conflit entre la croyance et la raison, entre le rêve et la réalité.

Mais les guérisseurs n'ont pas pratiqué de tout temps leurs fameuses opérations psychiques. Elles n'existent, croit-on, que depuis une trentaine d'années. Les sectes spirites ont été fondées à la fin du XIX^e^ siècle, mais personne, parmi ceux que j'ai interrogés, ne se souvient avoir entendu parler de chirurgie psychique avant 1946. Ce qui pouvait y ressembler, auparavant, c'étaient des rites exorcistes que subissaient des malades, et que l'on voit encore aujourd'hui. Il y a quelques mois, un Français établi au Japon, atteint d'une maladie incurable des reins, se rendit à Manille, dans une communauté religieuse où les membres de la secte guérissaient tous ensemble. Chacun d'eux lui déclara recevoir l'inspiration d'un apôtre. Il vit l'un d'eux opérer une jeune fille et lui retirer du ventre un crapaud, le glisser dans un sachet avant d'aller le brûler. Puis lui-même se soumit à l'invervention. Il sentit les mains du guérisseur lui pénétrer la chair, le sang couler, puis la plaie se refermer, sans cicatrice. Ses reins s'étaient débloqués quelques jours plus tard, affirma-t-il.

On peut croire que ce n'est pas tout à fait un hasard si la création des sectes spirites se situe, aux Philippines, à la même époque que l'occupation du territoire par les Américains. C'est au milieu du siècle dernier en effet que le spiritisme naquit, aux Etats-Unis, dans une famille de méthodistes puritains, M. et Mme Fox et leurs deux filles. Certains pensent que les passagers du Washington, qui assurait la liaison maritime entre New York et Brême, apportèrent le virus en France où l'esprit révéla à un magnétiseur nommé Hippolyte Rivail qu'il s'appelait autrefois Allan Kardec, et

qu'il était druide. Ce dernier baptisa les esprits et leur donna des noms d'apôtres, des noms de saints (Augustin, Vincent de Paul, Louis...) des noms de philosophes (Socrate, Platon, Fénélon...), noms que l'on retrouve aujourd'hui dans certaines sectes spirites aux Philippines.

Les expériences et vérifications faites en France, à la fin du siècle dernier, mirent déjà en évidence la dualité des médiums : on ne pouvait affirmer qu'il ne se passait rien, mais on découvrait souvent l'une ou l'autre fraude au cours des séances. Ainsi en fut-il à la fin du XIX[e] siècle, pour les apparitions ectoplasmiques d'Eusapia Palladino, qui dit-on fut capable de matérialiser et de dématérialiser, mais qu'on surprit un jour, déplaçant à distance un roi sur un jeu d'échec, en tirant doucement sur un cheveu noué autour du pied du roi...

L'apparition de guérisseurs psychiques — membres de sectes fondées sur la prétention de guérir par la prière et par la foi — remonte aussi à la fin du siècle dernier, et au début de ce siècle. Les Antoinistes comptent en France et en Belgique (Louis Antoine, ancien mineur belge, affirmait guérir grâce au fluide que lui communiquaient les esprits) plusieurs dizaines de milliers de disciples. Quelques dix mille prêtres guérisseurs appartiennent à la *Christian science* fondée par Mrs Mary Baker-Eddy, qui reçut la révélation à Boston et prône que la maladie et le mal n'existent pas, que les médecins ne servent donc à rien. Les Pentecôtistes affirment avoir été l'objet de miracles au cours de réunions publiques de prières, mais ils refusent tout contrôle médical. Les témoins du Christ de Montfavet croient à la guérison qui vient par la foi, par l'absence du péché, par l'hygiène alimentaire mais pas par la médecine.

Les mediums philippins affiliés aux sectes spirites ont travaillé, jusqu'en 1945 au moins, soit par imposition des mains, soit par la prière, soit encore par des rites opératoires utilisant le sang et exceptionnellement de la chair, mais sur-

tout en matérialisant les maux qu'ils arrachaient sous forme de feuilles de tabac, de substances poudreuses ou gluantes de leur fabrication, de petits animaux (tels les crapauds, les lézards...) des grains de poivre, des pierres, du bois ou même des symboles plus directement liés aux origines déclarées du mal (par exemple, en retirant du ventre d'un malade une poignée de pièces de monnaie, lui imposant ainsi au nom des esprits de reconnaître qu'il avait acquis malhonnêtement ses richesses...).

Quelques guérisseurs (dont la mère de Jun Labo, aujourd'hui décédée) arrachaient les dents, au cours de séances de transes, dès le début de ce siècle. On dit qu'il en subsiste aujourd'hui, mais aucun de ceux que j'ai rencontrés, et auxquels j'ai demandé avec insistance de m'arracher une molaire, ne s'est exécuté. Un Egyptien qui vit à Manille m'a affirmé qu'un guérisseur psychique avait réussi à arracher sans douleur, d'une simple traction du pouce et de l'index, une dent d'un des membres de son personnel. Mais il a ajouté aussitôt qu'il n'avait aucune hygiène dentaire et qu'à plus d'un endroit il ne lui restait plus dans la gencive que des esquilles de dents rongées par les caries.

On signale aussi, avant 1945, que des guérisseurs extrayaient des grosseurs sous-cutanées, en pratiquant des incisions à distance, comme je l'ai vu faire à Manille par Juan Blance. Mais la plupart d'entre eux se bornaient à prétendre être les sujets d'esprits-guides et pouvoir, au cours de périodes de transes qui suivaient leur méditation, dissoudre à l'intérieur des corps les masses nuisibles, chasser les esprits ou matérialiser le mal sous des espèces végétales ou animales.

Ce n'est semble-t-il qu'après la fin des batailles nippo-américaines que certains guérisseurs de la foi modifièrent leurs pratiques et qu'on les vit plonger les mains dans les corps pour n'en plus retirer que des tissus organiques et du sang. L'un d'entre eux, aujourd'hui décédé, fut jeté en prison en 1947 et fut traduit devant la Cour martiale à

Manille, pour avoir ouvert le corps d'un malade venu le consulter. Force fut aux juges de constater qu'il ne lui avait fait aucun mal, n'avait laissé aucune trace de l'intervention et semblait même l'avoir guéri. Il fut acquitté.

Depuis, les Philippins de l'île de Luzon ont vécu en bonne intelligence avec leurs guérisseurs. Des paysans des rizières, des éleveurs de la montagne, des pêcheurs de la côte Pacifique ou du bord de la mer de Chine méridionale, des ouvriers de l'énorme cité humaine qu'est Manille (8,5 millions d'habitants) et même des gens en place, proches du pouvoir (la sœur du président Marcos a été opérée par Placido en octobre 1976), des membres de professions médicales et paramédicales les consultent. Les uns, obsédés par les esprits, les revenants, les fantômes, pour retrouver le sommeil, la paix, la tranquillité. D'autres, atteints par la maladie, vont y tenter leur chance lorsque la médecine tâtonne ou paraît avoir échoué.

Ce sont des soldats américains, en convalescence ou en congé aux Philippines, entre deux termes de guerre en Corée ou au Viêt-nam qui les premiers parmi les occidentaux virent consulter les *faith healers*. Des médecins américains croient que les guérisseurs de la foi ont modifié leurs pratiques après avoir vu à l'œuvre les médecins et chirurgiens militaires, pendant les combats qui se déroulèrent sur leurs îles, face aux Japonais. En observant des interventions chirurgicales, ils auraient en quelque sorte copié les gestes des « guérisseurs » occidentaux. D'où, chez Jun Labo, les simulacres de radiographie à travers un linge blanc, pour localiser le mal. Chez Agpaoa, l'utilisation de pinces, de ciseaux à pointes plates, de pansements après les interventions. Et, chez tous les chirurgiens psychiques, l'utilisation massive d'ouate, d'eau magnétisée...

Les guérisseurs qui travaillent aujourd'hui sont, pour la plupart, âgés de vingt à quarante-cinq ans. Cela signifie que les plus âgés étaient adolescents pendant la guerre, et que les

plus jeunes n'étaient pas nés. Il est possible que les plus âgés, dont Agpaoa, aient effectivement copié les gestes de chirurgiens en les incluant aux rites de guérison utilisés par les *faith healers* d'avant la guerre, tandis que les plus jeunes ne seraient que des disciples de la nouvelle école. Et à ce propos, on ne peut taxer les affirmations d'Antonio Agpaoa de mensonges purs et simples, lorsqu'il se présente comme le fondateur de l'école des chirurgiens psychiques, reniant la filiation des sorciers du village de Rosales et, du même coup, ayant pris ses distances vis-à-vis de la secte spirite dont ils sont membres, pour créer sa propre secte religieuse et s'instituer pape, *pontifex maximus*. Il aurait bien été l'un des premiers, sinon le premier, à pratiquer la chirurgie psychique à mains nues, et c'est incontestablement lui qui l'a fait connaître tout autour de la planète, depuis une quinzaine d'années.

Dès 1960, à la suite des observations faites à Quezon city, où vivait alors Agpaoa, par le docteur américain Wanderman, l'*American medical association* publia officiellement une déclaration affirmant que les opérations philippines étaient des escroqueries. En 1966, Harold Sherman, un chercheur psi américain l'observa pendant trois semaines et, avec plusieurs scientifiques, intervint publiquement en faveur de l'authenticité de la plupart des interventions. Agpaoa eut quelques ennuis à cette époque et, sous la pression conjuguée de l'association médicale philippine et du département de la Santé publique, il fut accusé, devant un tribunal, d'exercice illégal de la médecine. Mais les innombrables marques de sympathie dont il fut l'objet de la part de la population locale lui valurent d'être relaxé. Périodiquement, il est encore inquiété.

En 1974, après que les quotidiens philippins aient rallumé la polémique au sujet des guérisseurs, le gouvernement annonça timidement qu'une commission d'enquête allait être créée et ferait la lumière sur leurs pratiques. En 1976, à la

suite d'arrivées massives de malades venant de Tahiti, de Nouméa et de Belgique, et surtout à la suite de plusieurs décès survenus à Manille, le gouvernement philippin, une nouvelle fois, accusa les guérisseurs d'avoir porté atteinte au bon renom du pays. Deux organismes gouvernementaux, la commission de la réglementation des professions et le ministère de la Santé les traitèrent de mystificateurs tandis que des organisations médicales entraient à leur tour dans la bataille.

Le gouvernement aurait souhaité, affirmaient les deux organismes, interdire l'entrée aux Philippines aux étrangers malades qui venaient y consulter les guérisseurs. Mais comment reconnaître un malade venu se faire soigner d'un malade en voyage d'agrément ou de convalescence ? Il paraissait en tout cas difficile d'instaurer cette sorte de discrimination et tous pensèrent, en décembre 1976, que le gouvernement philippin pavait ainsi sa réputation de bonnes intentions, n'ayant pas le moindre désir de les réaliser. Pendant ce temps d'ailleurs, les opérations se succédaient, les avions remplis de malades arrivaient comme toujours à Manille puis à Baguio, et le Nouvel an arriva sans que l'on parle encore de ce problème aussi vieux que l'histoire de l'archipel lui-même...

10

UN SCIENTIFIQUE ÉTONNÉ
UN JOURNALISTE EMPOISONNÉ

Chaque semaine, sinon chaque jour, il est possible de vérifier qu'Antonio Agpaoa devine certaines choses. Des centaines d'autres que moi savent, pour l'avoir expérimenté, que le guérisseur s'irrite lorsqu'on vient le consulter après avoir vu un des autres *faith healers,* et surtout lorsqu'on a été opéré par un autre. J'ai vu à Baguio des malades tenter de convaincre Lucy, sa femme, ou Nievez et Rudi, ses assistants pour qu'il accepte de les soigner en dépit du fait qu'ils avaient suivi ailleurs une première cure. Voyance ? Magnétisme ? Transmission de pensée ? Je ne sais.

Les plus sceptiques, ses adversaires les plus décidés — parmi lesquels Mgr Brasseur, évêque du diocèse de Baguio — ne peuvent fournir un seul témoin qui affirme avoir vu le trucage d'une opération. On peut imaginer que l'œil soit trompé par une manipulation, par des gestes extrêmement rapides. Mais les fraudes décrites par le couple Wright, ne peuvent être appliquées aux opérations observées chez Agpaoa. Les films d'ailleurs mettraient en évidence des manipulations, par une simple projection au ralenti.

En décembre 1976, un prestidigitateur belge, M. de Wachter, a exécuté devant les caméras de la chaîne flamande (Belgische radio televisie) à Bruxelles une opération chirurgicale factice sur sa propre fille, avant d'expliquer aux téléspectateurs les trucs utilisés pour donner l'impression d'avoir pénétré le corps, d'avoir fait couler le sang et d'avoir extrait une tumeur. Il devait, disait-il, avoir toujours deux doigts serrés l'un contre l'autre pour y cacher une capsule contenant du sang, un fragment de foie d'animal ou d'autres tissus. Or, les guérisseurs philippins pétrissent les corps à mains courbées, c'est vrai, mais ils ouvrent parfois largement leurs mains, me les ont montrées à plusieurs reprises, avant d'intervenir, et ont à plus d'une reprise invité des accompagnants de malades à enfoncer les doigts dans les plaies. Non, les explications du prestidigitateur plaidaient au fond davantage... en faveur des guérisseurs, et le simulacre d'opération n'avait guère de rapport avec les interventions pratiquées aux Philippines.

Je n'ai pas pu voir travailler Josefina Sinson, à Villasis, dans sa petite chapelle située au bout d'une piste que seules les motos et les voitures particulières peuvent emprunter. Lorsque je lui rendis visite, elle se reposait en soignant sa volaille, et m'annonça le plus naturellement du monde qu'elle devait se concentrer pendant plusieurs semaines encore avant de reprendre ses interventions.

J'eus encore le temps de voir, à Manille, le fameux Juan Blance, qui, m'avait-on dit, pratiquait des incisions à distance mais ne pouvait les refermer. Effectivement, Bible ouverte, sourire luisant, je l'ai vu ouvrir trois dos. Il a déposé chaque fois une pièce de monnaie sur l'endroit à opérer, après avoir passé un tampon d'ouate imbibé d'eau. Sur la pièce de monnaie, il déposait un petit tampon imbibé d'alcool qu'il enflammait, avant de retourner une ventouse de verre, comme le faisaient nos grands-mères pour se soigner les bronches. Le tampon enflammé faisait le vide d'air, la peau se soulevait

sous la ventouse et Blance pointait l'index à une trentaine de centimètres au-dessus du corps. Un filet de sang apparaissait, soulignant de rouge la circonférence de la ventouse puis Blance extrayait le kyste ou des matières sanguinolentes, du bout de l'index. L'opération terminée, il étendait sur la plaie, toujours ouverte, une pommade noire et grasse, un pansement de gaze et maintenait l'ensemble par un large sparadrap collé en croix. Aucune douleur apparamment, chez les patients.

On a dit de lui qu'il dissimulait une lame de rasoir dans ses tampons d'ouate et qu'en réalité il incisait la peau avant de poser la pièce de monnaie, le tampon enflammé et la ventouse. Mais j'ai pu vérifier ses tampons sur place, dans la petite pièce où il recevait, près de Pasig Rizal, au centre de la ville. Il n'y avait rien.

⁂

Dans l'avion qui m'avait emporté vers Manille se trouvait le docteur Dieudonné Mewissen, professeur à l'université libre de Bruxelles et à l'université de Chicago. Il connaissait les guérisseurs philippins, pour avoir vu quelques-uns d'entre eux à l'œuvre, un an plus tôt. Dès que l'engouement s'était emparé des malades, à l'annonce des miracles qui se produisaient là-bas, il avait avec beaucoup de nuance lancé un avertissement à la population, estimant que le travail des guérisseurs méritait, néanmoins, d'être examiné plus attentivement.

Soucieux d'expérimenter lui-même ce que pouvait ressentir un patient aux mains du guérisseur, il s'était volontairement soumis l'année d'avant à une intervention-test chez Josefina. Elle lui avait implanté un tampon d'ouate à la base de la nuque puis le lui avait retiré après quelques instants. La manipulation avait été filmée par son épouse qui l'accompagnait. Le film par la suite avait été soigneusement visionné,

image par image. Nul n'avait pu déceler par quel procédé Josefina avait réussi à donner l'illusion que le tampon avait été introduit et retiré à travers la peau.

Le docteur Mewissen revenait donc aux Philippines perplexe et décidé à percer le mystère.

« Je ne suis pas convaincu, m'avait-il dit après le dîner. J'ai vu Agpaoa et Josefina. Elle me paraît plus désintéressée. Lui ne m'a pas fait bon accueil et m'a catégoriquement refusé les prélèvements que je lui demandais. J'ai pu suivre le cas d'un homme qui s'est fait soigner aux Philippines, mais il s'agissait d'une lésion neurologique complexe, et je ne puis me fonder sur l'évolution de son état après le voyage. Maintenant, je reviens pour contrôler des choses directement observables, par exemple l'extraction d'une dent ou d'un calcul, mais surtout pour rapporter des tissus provenant de ces opérations. Il me faut constater des faits simples de façon irréfutable, avant d'essayer de comprendre le reste qui est flou, discutable. Je voudrais par exemple me faire enlever cette dent de sagesse qui est incluse... »

Le docteur Mewissen avait suivi le groupe des malades installés au Frederic hotel, où opérait Placido, et là, il assista à plus de cent interventions. Chaque fois qu'il le put, il recueillit de la main même du guérisseur des fragments de tissu ou de caillots sanguins qu'il déposa personnellement dans des flacons étiquetés contenant un fixateur préparé en Belgique dans son laboratoire universitaire.

Quelques jours plus tard, il reprit l'avion en direction de l'Europe, avec dans ses valises plus de cent fioles contenant des prélèvements qui en principe auraient dû être d'origine humaine, puisque le médecin les avait reçus au cours d'opérations pratiquées sur une soixantaine de malades dont beaucoup étaient atteints de tumeurs cancéreuses.

Dans son entourage, certains affirmèrent qu'il se fit lui-même opérer par Placido, au cou. D'autres racontèrent qu'il avait subi une intervention à la nuque et était guéri du mal

dont il souffrait. En fait, il décida de se soumettre à une intervention effectuée par Placido, curieux de se trouver « dans la peau » d'un malade afin de ressentir par lui-même son état psychologique, la sensation tactile de la manipulation, du « massage magnétique ».

Placido accepta sans la moindre hésitation à se livrer à ce *check up*. Il procéda de la même manière qu'il l'avait fait chez d'autres patients. Un linge blanc fut déposé brièvement sur le torse du docteur et le guérisseur déclara prendre des points de repère en fonction des modifications de couleur de l'aura qu'il était seul à voir. Il fut sur-le-champ procédé à deux manipulations à mains nues, l'une au bas du dos, l'autre sur le côté gauche de la nuque, suivies d'un massage au niveau des reins et du foie.

Des fragments de tissu et des caillots furent apparamment prélevés et allèrent grossir la collection de ceux qui avaient été recueillis chez d'autres. Ils s'avérèrent par la suite être du tissu de rate et de paroi d'intestin, dont l'origine humaine pouvait être formellement exclue, une fois de plus. Le docteur Mewissen raconta plus tard qu'il avait ressenti comme un pincement ou un arrachement, à peine douloureux. Il lui fut prescrit — comme à tout le monde — de se reposer deux heures après la manipulation. Il n'en tint pas compte.

Il se sentit toutefois indisposé dans l'heure qui suivit, devint nauséeux, fut pris de coliques et d'une lassitude incoercible qui l'obligea, malgré lui, à prendre quelques heures de repos.

Rentré à Bruxelles, il analysa sur coupes microscopiques l'ensemble des prélèvements, au laboratoire de radiobiologie de la faculté des Sciences de l'université libre de Bruxelles. Il découvrit qu'en tout état de cause, ces tissus n'étaient pas humains, mais qu'un certain nombre d'entre eux pouvaient être identifiés comme étant des fragments de rate ou de pancréas de mammifère. Les phénomènes d'autolyse observés sur le pancréas permettaient d'affirmer que ces tissus

avaient été prélevés sur des animaux dans un temps compris entre vingt-quatre et soixante-douze heures avant d'avoir été fixés. Ce qui signifiait qu'ils étaient prêts, un, deux, voire trois jours avant de servir aux opérations de chirurgie psychique...

D'autres tissus, des éléments vasculaires provenaient d'un organe qui n'avait pas pu être identifié avec certitude ni par le docteur Mewissen ni par le collège des trois experts (les docteurs Mewissen, Brouwers et Maldague) mais même dans ces cas, l'origine humaine était formellement exclue.

Le docteur Mewissen ajouta qu'aucune explication scientifique ne pouvait être donnée au sujet des interventions de ces guérisseurs, mais qu'il était curieux de constater qu'un bon nombre de prélèvements s'identifiaient avec des organes animaux non comestibles, comme la rate, utilisée en Europe par les pisciculteurs pour nourrir les chats, et le pancréas, dont la conservation est très limitée et qui, dans le cas des échantillons de Manille, présentaient des phénomènes d'autolyse, constituant une sérieuse présomption de fraude.

« Mes analyses ne prouvent pas péremptoirement que les manipulations de ces guérisseurs n'ont aucune valeur thérapeutique. Leur symbolisme pourrait faire partie d'un rituel permettant d'amener le patient et le guérisseur en communion psychologique... », dit-il.

Lorsque je revins au Frederic hotel à Manille, le docteur Mewissen était rentré en Belgique déjà.

⁂

J'ai rencontré les malades qui depuis dix jours se faisaient soigner par Placido. Le guérisseur me tendit sa carte de visite agrémentée de vœux :

« Mon souhait à votre égard est une longue vie de bonheur, de santé et de paix. Si vous cherchez la vérité, le succès et la sécurité, l'esprit a plus à vous offrir que quiconque

sur la terre. » Suivaient des références : « Isaie 61 : 1, 2, John 3 : 16 Act 4 : 12, Hebreusis II : 1-40, Psalm 119 : II Psalm 34 : 19. » Et cette phrase : « Je suis celui qui aime d'un amour éternel. » Signé : Jésus-Christ. Suivait le numéro d'ordre du permis délivré par la secte.

Placido opérait dans une chambre du troisième étage, assisté par quatre de ses « frères ». Les malades qui le consultaient depuis une semaine portaient sur l'efficacité de son traitement des jugements fort divers. La plupart disaient : « Oh, il nous a prévenus. Il ne fait pas de miracle. Il faut attendre plusieurs mois. Mais on voit des petits mieux. »

La petite fille atteinte d'épilepsie, et qui selon ses parents était en moyenne victime de deux ou trois crises par semaine, n'avait pas eu une seule crise depuis son arrivée à Manille, soit depuis neuf jours. Une dame souffrant de l'estomac, et qui avait vomi à plusieurs reprises au cours du voyage n'avait pas été incommodée ici, malgré la chaleur moite des tropiques. Mais l'état du jeune homme paralysé à la suite d'un accident de moto n'avait pas évolué. Le moral de quelques-uns était à zéro parce qu'ici les frais de séjour avaient atteint des montants élevés et, au terme de la première semaine, après avoir acquitté la note des repas non compris dans le forfait voyage, certains avaient dû télégraphier pour faire venir de l'argent. Or, pour la plupart, le coût du voyage représentait une bonne part des économies, tandis que pour d'autres sa réalisation eut été impossible sans une aide de la famille. Quelques-uns avaient aussi contracté un emprunt pour venir ici. J'ai même vu un malade dont le voyage avait été payé par une collecte publique faite dans le village.

Dans la chambre 306 de l'hôtel, on fait la file, en tenues légères, sans distinction de sexe ni d'âge. Les uns après les autres, les malades sont massés, magnétisés par passes successives des mains. Chacun a sur le corps une fiche sur laquelle l'assistant-secrétaire-photographe de Placido a écrit quelques mots : le diagnostic.

Placido Palitayan leur avait dit à l'arrivée :

« Un grand nombre de personnes continuent à venir aux Philippines. Ils viennent maintenant de Nouvelle-Zélande et de Porto Rico. Je procède de la même manière, qu'ils viennent de n'importe où, de n'importe quel pays. Je les soigne par la prière, par la méditation, par la concentration, également par mes opérations. Nous sommes tous chrétiens. Tous les êtres humains, même penseurs, reconnaissent qu'il y a au-dessus de nous une conscience naturelle. Universellement, on l'appelle Dieu.

« Il est important pour tout le monde de s'aider les uns les autres. D'avoir de l'amour pour chacun, de s'unir comme dans une grande famille heureuse. Vous devez tout partager, votre amour, votre joie, tout ce qui vous arrive. Vous connaîtrez alors la bénédiction de Dieu et elle vous aidera dans votre guérison.

« Il y a aujourd'hui de grands guérisseurs. Mais le plus grand guérisseur est Dieu lui-même. Moi, mes assistants, ne sommes que des instruments. Ce n'est pas nous qui vous guérissons mais votre foi et, bien sûr, la volonté de Dieu.

« Croyez-vous en Dieu ? Alors vous croyez en nous. Si vous ne croyez pas en nous, alors vous ne croyez pas en Dieu. C'est un peu comme un triangle, comme une pyramide. Si vous croyez en Dieu, alors vous croyez en ses instruments. Nous ne sommes que des instruments, nous sommes des êtres humains comme vous. Aussi nous ne pouvons rien faire pour vous sans la volonté de Dieu. A dix heures, vous prierez dans vos chambres... [1] »

Maintenant, il avale d'un trait un verre de limonade, tire une bouffée encore de la cigarette américaine qu'il écrase ensuite dans le cendrier, regarde Bino et Severino qui terminent une séance de magnétisation sur une Canadienne, puis s'approche de la vieille dame, étendue sur un lit près

1. Interview de Marco Lammensch, R.T.B. Bruxelles, janvier 1977.

de la fenêtre, lui plaque les mains sur le ventre, la malaxe, la pétrit, fait surgir du sang dans un bruit de gargouillis et bientôt saisit entre le pouce et l'index de la main droite un filet de chair rose et humide, qu'il semble tirer par petites saccades de dessous sa main gauche. Il le lui montre, s'en débarrasse dans la poubelle, derrière lui, puis d'un jeu de va-et-vient des mains, semble pénétrer encore dans le ventre. Il a maintenant les dix doigts tendus, comme plantés dans la chair. Les doigts disparaissent, jusqu'au-delà de la deuxième phalange, dans une nappe rouge de sang et d'eau. Lentement il les retire, étend les mains sur le sang que Bino, d'un coup de tampon rapide, éponge et jette dans le seau. Placido se plonge les mains dans un bac d'eau posé sur l'appui de la fenêtre, les égoutte et dit : « The next... »

Et ça continue ainsi pendant toute la matinée.

Le dernier jour du traitement, Placido a prononcé quelques mots avant de prendre congé des malades :

« Je voudrais vous dire que le traitement est terminé aujourd'hui, sur le plan physique, mais que le traitement spirituel va continuer. Je vais continuer à prier, à méditer pour vous. Je vais pratiquer maintenant avec vous le traitement à distance, par télépathie, le traitement des absents. Vous devez diminuer les traitements médicamenteux que vous suiviez auparavant, sauf pour les maladies comme l'asthme, le diabète et l'épilepsie. Vous devez attendre un peu de temps. Certains sont guéris tout de suite. Pour d'autres, il faut attendre quelques semaines, ou quelques mois, ou un an. Il faut prendre patience... »

Chacun lui fit alors un don en dollars, en supplément des 27 dollars du traitement payés à l'arrivée :

« Je vous remercie profondément pour tout ce que vous avez pu donner. Cela servira à la construction d'une maison de cure, où pourront être soignés d'autres malades... »

Je ne sais plus guère ce que je dois en penser ni ce que je dois en écrire, et plus je réfléchis, plus j'ai envie d'oublier, de me laisser aller au sommeil, comme la centaine d'autres qui dorment autour de moi, enfoncés dans la mousse des fauteuils du DC 10 qui nous ramène en ronronnant. Ils dorment tous, ou presque tous.

Un représentant en produits de pharmacie s'est installé à côté de moi, une hôtesse est accroupie, contre le placard à couvertures. Lui ne croit pas aux opérations des *faith healers* philippins. Ce sont des illusionnistes, dit-il. Elle croit aux miracles, à Lourdes, à la Vierge qui apparaît à nouveau depuis peu, près de Milan. Elle croit aussi aux opérations, aux étranges pouvoirs que détiennent les chirurgiens psychiques.

J'ai envie de convaincre le représentant en médecines, je lui dis que les choses sont beaucoup plus étranges qu'il ne le pense. J'ai envie aussi de rester sceptique, et je dis à l'hôtesse que toutes les opérations que j'ai vues là-bas, de même que l'opération que j'ai subie, que j'ai vue sur mon propre ventre, que le sang qui coulait et que j'emporte dans un petit flacon, que tout cela n'était sans doute qu'illusion.

Il faudrait choisir, pourtant. Accepter ce que j'ai vu, ce que j'ai moi-même ressenti, et témoigner des petits résultats que les guérisseurs des îles semblent avoir obtenus sur des malades pour lesquels nos médecins avaient laissé tomber les bras.

Tout ceci reste trouble. Lorsque je raisonne, je pense que les malades qui me répétaient tout à l'heure encore se sentir mieux, je pense que ces malades n'ont rien rapporté d'autre de Manille ou de Baguio que la volonté de guérir, et que c'est pour cela qu'ils croient maintenant à la guérison et que certains d'entre eux guériront peut-être vraiment.

Dong ! Eteindre les cigarettes, attacher les ceintures, relever les dossiers des sièges. Le DC 10 se réveille. Les oreilles

se bouchent. Nous descendons sur Bangkok, petite dentelle de lumière qui se rapproche doucement.

Une demi-heure plus tard, l'avion redécolle pour Bombay et le chef de cabine éteint à nouveau les plafonniers. Interminable voyage, plus de vingt heures de vol, à 900 kilomètres à l'heure. Nous étions il y a dix jours au-dessus de ce même golfe du Bengale, mais personne ne se penchait aux hublots. On volait depuis quinze heures. Beaucoup de passagers malades, inconfortablement repliés sur leurs sièges, n'avaient même pas pu se dérouiller les jambes à l'escale de Bombay. Une dame vomissait. La petite épileptique pleurait. Le jeune accidenté demandait une cigarette à sa fiancée. Le médecin faisait des piqûres, l'agent de voyage racontait des miracles, pour redonner du moral, l'hôtesse vaporisait un déodorant.

Maintenant, au retour, ils dormaient tous, ou presque. On n'avait pas donné un seul médicament depuis l'envol...

Je revoyais Jun Labo, en blouse blanche, lisant l'évangile selon saint Matthieu. La jeune femme atteinte de sclérose, et qu'il n'avait pu faire marcher. L'ouvrier dont on m'avait dit à Bruxelles, avant le départ, qu'il était guéri, qu'il pouvait marcher. Je l'avais vu marcher, de sa démarche brisée. Plus tard, dans sa chambre d'hôtel, il m'avait dit qu'il pouvait marcher déjà, avant son départ, mais qu'ici, il avait l'impression d'avoir plus de force dans les jambes, dans les pieds surtout.

Je revoyais une cancéreuse jaune, sèche, triste, que Labo avait opérée une dizaine de fois, qui elle ne se savait pas condamnée mais qui devait le sentir. Son timbre de voix avait déjà l'intonation de la défaite, de la chute. Jun Labo lui avait extrait une énorme tumeur, longue de plus de dix centimètres, grosse comme un poing. J'en avais pris la moitié, dans un flacon, pour la faire analyser.

Jamais je n'avais pu voir la plaie, chez Jun Labo. Rien que les mains recroquevillées. Mais où donc pouvait-il dissimuler le sang et les organes, si c'était une illusion ? Je

revoyais les mains d'Agpaoa sur mon ventre, le sang sur mon maillot de bain. Maillot, caillot de sang fixé dans le formol, tout est là aussi, dans mes bagages.

Je pense à Eric, un garçon de dix-sept ans. Placido l'avait opéré. On lui avait demandé d'emporter la tumeur, pour la faire analyser. On en avait donné un fragment dans un laboratoire bio-chimique de Manille et le directeur avait accepté de pratiquer l'analyse :

« Officiellement, m'avait-il dit, nous n'avons pas analysé de tissus provenant des opérations de ces chirurgiens psychiques. Pourquoi ? Si je découvre qu'il s'agit bien de tissus et de sang humains, la publication des résultats risque de m'attirer des ennuis du côté de la faculté, de l'association des médecins philippins et du département de la Santé. Si ces résultats révèlent qu'il s'agit d'organes d'origine animale et que tout le phénomène du *faith healing* n'est que supercherie, je risque d'être mal vu du département du Tourisme. Le guérisseur, ici, c'est la tradition. Nous avons toujours vécu avec eux. Pourquoi commencerions-nous à nous en méfier ? »

Les malades autour de moi restent sous le coup d'un enchantement. Pour eux, l'étrange site volcanique de Baguio restera un endroit où l'on ira abandonner une paire de béquilles, une chaise roulante, et déposer un *ex voto*. Ceux qui ont préféré Labo ou Placido à Agpaoa disent que ce dernier, le plus célèbre, est aujourd'hui aussi le plus riche, et qu'il a perdu ses pouvoirs depuis plusieurs années, depuis qu'il vit à l'américaine, partageant ses semaines entre les opérations, les combats de coqs (il a l'une des plus belles collections de coqs de bataille, dans sa somptueuse résidence fermière construite non loin de Baguio, dans un endroit que l'on appelle Camp 7).

Agpaoa, qu'en sait-on de plus ? De source policière locale, j'avais appris qu'il avait connu des années difficiles, vers 1950. Il eût souvent maille à partir avec la justice qui lui

reprochait de tromper ses malades. Agpaoa, inquiété, répondait aux accusations en donnant en public des preuves de la réalité des pouvoirs dont il se disait investi. C'est ainsi qu'on l'avait vu couper du bout de la langue, par magnétisme, une languette de sparadrap. Il pouvait également le faire du bout des doigts, à quelques dizaines de centimètres de distance, de la même manière que Juan Blance incisait la peau. Les nombreux philippins qui l'ont vu faire ces démonstrations rapportent tous qu'Agpaoa était au milieu d'eux et disait, chaque fois : « Look. No raiser ! » Pas d'instrument tranchant. Ainsi propageait-il en actes et en quelques paroles la technique prodigieuse de la nouvelle chirurgie. Jamais Agpaoa ni un autre ne prétendit que ce qu'il enlevait des corps était un organe. Simplement un amas cellulaire qu'il retirait de l'organisme malade sans blesser les cellules, comme le fait un scalpel. On lui avait demandé pourquoi alors y avait-il saignements, si les cellules n'étaient pas blessées. Il avait répondu :

« Si je ne fais pas apparaître de sang à la surface, les Occidentaux ne pourront pas croire à la réalité de mes interventions... »

C'est vrai qu'Agpaoa était riche. Deux grosses voitures, l'hôtel sur la colline, avec sa petite clinique, tout à côté, sa deuxième résidence, un vaste chalet style norvégien, sur le versant, et son manoir au Camp 7, avec les élevages de coqs. Lui, que l'on accusait d'avoir perdu ses pouvoirs, disait volontiers qu'il était temps de mettre bon ordre dans le petit monde des guérisseurs. Qu'il fallait dénoncer les guides touristiques et les chauffeurs de taxi qui emmenaient les malades venus de loin vers des guérisseurs de pacotille, des trompeurs. Il avait même demandé qu'une commission soit créée pour régulariser la situation des vrais guérisseurs en leur délivrant une licence, qu'il fallait tous les soumettre à un contrôle et qu'il était prêt, avec Placido, Josefina et Terte, à s'y soumettre le premier.

Autour des opérations et des traitements par passes magnétiques, les guérisseurs administraient quelquefois des potions ou des onguents, et certains d'entre eux les faisaient payer très cher. C'était notamment le cas de Jun Labo. Ainsi celui-ci, (qu'Agpaoa reniait volontiers en le traitant d'*homme à femmes*), avait vendu pour 25 dollars une bouteille au contenu noirâtre. L'Australien qui l'avait achetée constata, en avalant une première cuiller, que ça sentait l'eucalyptus. Il la porta chez un médecin de Baguio qui confirma : il s'agissait d'eau de mer additionnée d'eucalyptus, en effet. Chez Alex Espino (qu'Agpaoa traitait de *taxi driver*), un Canadien avait payé cent dollars pour une préparation qu'il devait prendre pendant un an, à petites doses, pour guérir complètement un goître. Mais à l'analyse, on ne trouva qu'une décoction d'alcool mélangée à des racines d'eucalyptus...

Beaucoup de patients découvrent la fraude trop tard, disaient les policiers locaux. Ils n'ont plus le temps de faire les formalités nécessaires, parce que leur séjour se termine, et c'est l'une des raisons pour lesquelles on ne dépose pas plainte.

On citait aussi le cas d'un Australien qui disait avoir payé douze dollars pour subir, chez Labo, un bombardement de rayons X que le guérisseur lui avait envoyés du bout des doigts, à travers un linge blanc.

Une ancienne assistante de Jun Labo, dont on peut supposer qu'elle parlait un peu sous l'effet de la jalousie, ayant été remplacée par la jeune Australienne dont Labo venait d'avoir un enfant, et qui vivait chez lui, affirmait que le guérisseur n'avait aucun pouvoir, qu'il ne retirait rien des corps et que, chaque matin, il allait au marché local acheter du sang, des abats, et qu'il était particulièrement intéressé par les intestins dans lesquels il trouvait des vers, qu'il utilisait pour ses opérations. C'était, pour la police de Baguio, le premier témoin à charge qui déposait contre un guérisseur.

La plainte fut enregistrée le 23 novembre 1976 par l'officier de police commandant la brigade.

⁂

Un journaliste manillais, Vic Villafranca, auteur d'une série d'articles parus en décembre 1976 dans le « Times journal » de Manille, s'est notamment attaché à rechercher d'éventuelles fraudes fiscales chez Placido Palitayan.

Selon lui, Placido était un ancien jardinier, un parmi des milliers d'autres qui décida d'aller à la ville. Il vécut chez Gonzalès, un guérisseur aujourd'hui décédé, et c'est à la mort de ce dernier que Placido s'installa à son tour et reprit la clientèle, en grande partie indigène, mais déjà parsemée d'Américains. Des journaux parlèrent de lui et le nombre d'étrangers augmenta, parmi ses clients, tandis que son compte en banque prenait de l'embonpoint.

Il a acheté en juin 1976, à Baguio, au sieur César Lapit, une propriété de trois hectares qui borde St Thomas Road, où le mètre carré de terrain vaut 150 pesos (100 F.F.). Il roule dans une jolie Ford rouge et a fait entreprendre les travaux de construction d'une clinique, sur son terrain.

A plusieurs reprises, il lui est arrivé de déclarer ne pas pouvoir se concentrer dans un hôtel où étaient descendus des malades, à Manille, et les a invités à changer d'hôtel. Villafranca affirme que certains guérisseurs, dont Placido, n'opèrent que dans les hôtels où ils perçoivent une commission de 20 pour cent sur les nuitées, c'est-à-dire dans les hôtels où l'esprit descend...

On estime qu'il a soigné près de dix mille malades. A une moyenne de trente dollars le malade, cela donne trois cent mille dollars. Mais Placido précise qu'il s'agit là de dons et non d'honoraires, et que les sommes recueillies font vivre sa famille, ses assistants, et, pour le solde, vont rejoindre d'autres liasses de dollars tombés dans le trésor de la secte,

et qui doivent financer la construction d'une grande clinique au bord de la mer de Chine méridionale.

Villafranca affirme aussi, dans la série d'articles, que plusieurs guérisseurs ont acheté de 1973 à 1976 des terrains dans la région de Pangasinan, les terres basses situées au pied du massif volcanique de Baguio.

Le journaliste cite l'exemple d'un guérisseur de Baguio qui roule en voiture et dont la femme est australienne (personne n'aura reconnu Jun Labo), qui a acheté en 1976 un terrain de dix hectares près de Dagupan city... L'auteur rappelle aussi que 75 000 personnes étrangères à la ville ont séjourné à Baguio, en 1975, et l'on peut croire qu'une majorité d'entre elles y sont venues pour consulter les guérisseurs.

Bref, Villafranca ne se prononce pas sur la réalité des opérations à mains nues ou sur leur tromperie. Il se contente de rappeler que beaucoup de malades n'ont pas ressenti d'amélioration, après la cure de foi, mais de ceux-là, dit-il, on ne parle jamais. Il conclut en tous cas en affirmant que la chirurgie psychique est une bonne affaire pour les hôteliers, les agents de tourisme et les guérisseurs, mais que la poule aux œufs d'or risque de souffrir bientôt de stérilité, si les guérisseurs de renom s'obstinent à ignorer les nouveaux venus, les charlatans, qui eux, avec la complicité de guides touristiques et de chauffeurs de taxi, détournent des grands la clientèle étrangère. C'est la guerre, entre eux...

Est-ce pour avoir dit ces choses, ou pour avoir trop insisté sur les inconnues fiscales qui planent sur la comptabilité de Placido, je ne sais, mais Vic Villafranca faillit mourir d'empoisonnement, à la mi-décembre 1976, alors précisément qu'il venait de boire une tasse de café chez Placido, à Baguio. Villafranca fut soudain pris de violentes crampes à l'estomac, perdit connaissance et ne reprit ses esprits que dans un lit d'hôpital. La police descendit chez le guérisseur. On analysa le café : il était additionné d'un peu de *Posdrin,* un

insecticide que l'on vaporise sur les légumes. Il fallut plusieurs jours pour qu'il se remette !

L'officier de police déclara que les soupçons pesaient sur trois personnes : Placido lui-même, et deux de ses assistants. Il releva qu'en 1973, une enquête avait déjà été ouverte, à la suite d'une tentative d'empoisonnement sur la personne d'un guérisseur concurrent de Placido, et que cette fois-là, déjà, on avait mis du *Posdrin* dans le café.

Placido, interrogé, déclara au policier :

« C'est un très mauvais hasard que Vic Villafranca soit tombé malade. Précisément au moment où il s'était offert à m'aider et à aider mon église. Mais moi, j'ai la conscience tranquille, et j'ai confiance aux juges de ce pays ! On avait servi le café pour dix personnes, ce matin-là. Chacun s'est servi comme bon lui semblait. Je n'avais personnellement aucune raison d'en vouloir au journaliste. J'ai payé toutes les taxes aux contributions. Ce que j'ai omis de déclarer, ce sont les donations faites à mon église. Et je signale que si je dois rester à la disposition de la police, je dois alors provisoirement arrêter de guérir, et quatre-vingts malades m'attendent à l'hôtel... »

TROISIÈME PARTIE

DES EXORCISTES ?

11

LES ANALYSES

Chirurgie, oui, si l'on veut bien se souvenir que ce terme définit la partie de l'art de guérir qui traite les maladies externes par procédés manuels. Guérir par massage ou par imposition des mains est donc un acte chirurgical.

Mais s'agissait-il bien d'une forme de chirurgie opératoire, avec ouverture des corps, telle que nous la connaissons en Occident ? Evidemment pas.

Les analyses des tissus, du sang prélevé au cours des interventions des guérisseurs, soit par le docteur Mewissen, soit par des malades eux-mêmes, soit par moi-même devaient au moins nous apprendre sans aucun doute que ces tissus n'étaient pas d'origine humaine. La vérification m'apparaissait en même temps essentielle et superflue.

Essentielle, parce que si les analyses avaient révélé l'origine humaine, voire la nature cancéreuse de certains tissus, il eut alors été nécessaire de les identifier avec précision, et de déterminer si ces tissus provenaient bien des corps des malades opérés, et non pas des maisons funéraires des Philippines où, quotidiennement, on vide les corps des personnes décédées pour les embaumer...

Superflue, parce que les extractions faites par les guérisseurs philippins étaient non seulement composées de tissus et de sang, mais aussi de matières végétales ou animales telles des feuilles de tabac ou des crapauds, ou plus rarement des objets usuels tels des pièces de monnaie.

Un des prélèvements que j'avais recueillis à Manille, dans la chambre où opérait Placido, avait été divisé en deux parties. J'avais laissé la première au Biological laboratory, 1509 San Marcellino St. corner Josefa L. Escoda, que dirigeait un ami.

Quelques jours plus tard, il nous fit parvenir le protocole suivant, ayant indiqué en haut du formulaire : *Specimen (source; how obtained, etc.). Source not given,* et, face à la mention *Requested by dr ...,* il avait mis un point d'interrogation. Voici ce protocole :

« **HISTOPATHOLOGIC REPORT; DIAGNOSIS & INTERPRETATION :** Consistent with BENIGN HEMANGIOMATOUS LESION.

« GROSS & MICROSCOPIC : Specimen consists of a piece of brownish tissue, rubbery to doughy in consistency. It measures 2.5 × 1 × 0.6 cm in size. There is a whitish indurated area felt, about 0.16 cm in size. A separat a piece of grayish tissue, 0.6 cm in diameter is also submitted. Sections show numerous arterial channels in a loose fibrous stroma. The arteries are medium-sized and have thick walls. The separate piece of tissue turned out to be just bloody materials.

« There is no evidence of malignancy.[1] »

Le deuxième fragment de la même masse fut analysé à Bruxelles, au département d'anatomie pathologique et de cytologie du laboratoire de biologie clinique du docteur Jean-Pierre Staquet, qui rédigea le protocole suivant :

« Le specimen préalablement fixé au formol reçu dans un flacon, est constitué d'une formation semi-circulaire d'environ 4 mm de diamètre et de 18 mm de long. Coupée en languettes, cette formation est enrobée en totalité.

1. Voir traduction en fin de chapitre.

« L'examen microscopique nous montre la présence d'une part d'une formation artériolaire caractérisée par sa tunique musculaire et ses lames élastiques. D'autre part nous avons une paroi veineuse présentant une tunique nettement moins épaisse et dont l'endothélium est très visible. Ces deux formations vasculaire contiennent des globules rouges et blancs. Les globules rouges ne sont pas nucléés. Aucun signe de prolifération tumorale ni d'inflammation.

« CONCLUSION : Artère et veines histologiquement régulières, dont nous ne pouvons exclure l'origine humaine. »

Je tombais donc sur une inconnue, je ne pouvais, à la lumière de ces premières analyses, tirer aucune conclusion intéressante.

J'avais aussi déposé chez le docteur Staquet une masse tissulaire rapportée d'une autre opération observée cette fois chez Jun Labo à Baguio, et qui selon le guérisseur était destinée à extraire des masses nuisibles pour guérir une femme atteinte d'un cancer généralisé. Le prélèvement était plus important. Voici ce que l'analyse révéla :

« Le spécimen consiste en un fragment reçu préalablement fixé dans du formol. Ce fragment est constitué d'une formation membraneuse présentant des épaississements irréguliers. La surface paraît lisse. Mis à plat, il est constitué de 2 membranes relativement symétriques atteignant 7 cm de haut par 4 cm de large de part et d'autre, sur une épaisseur de 2 mm à 3 mm. Elles sont réunies à un sommet chacune par une mince membrane transparente. A cette membrane sont suspendues 2 petites formations nodulaires de 12 mm de côté environ.

« L'examen microscopique des fragments aplatis nous montre une tunique musculaire lisse, transversale et longitudinale dont les différentes couches sont séparées par des plexus nerveux, avec grand neurone bien visible. Aucune muqueuse ne paraît être présente alors que cette formation semble bien provenir d'une cavité digestive (estomac ou intestin). Dans la partie externe, nous avons d'importantes masses de tissu graisseux.

« Les deux nodules accolés à cette membrane sont constitués par des formations lymphoïdes encapsulées présentant une acti-

vité germinative régulière. D'importantes travées fibreuses dissocient ce parenchyme. Cet aspect n'est pas observé chez l'homme.

« Il n'a été observé dans ces fragments aucune prolifération maligne, ni lésion inflammatoire.

« CONCLUSION : Tunique musculaire longitudinale et transversale semblant provenir d'une cavité digestive et ganglions lymphoïdes banaux. »

Pas observé chez l'homme, disait le protocole. Cela paraissait donc être d'origine animale... Mais lequel ?

Le docteur Staquet se pencha à nouveau sur le fragment, avec le docteur Maldague, de l'université catholique de Louvain. Je reçus ce protocole complémentaire :

« Un nouvel examen macroscopique de la pièce reçue, et ayant à l'esprit l'existence des tuniques musculaires correspondant à une cavité digestive, nous a permis de retrouver que les membranes minces étaient en fait collées l'une à l'autre. Elles se décollent relativement facilement découvrant ainsi une forme cylindrique reliée sur toute sa longueur par une membrane transversale correspondant à un méso. Nous arrivons ainsi à une structure intestinale comme le laissaient suggérer les tuniques musculaires. Il apparaît cependant certain que la muqueuse de cet intestin a été préalablement enlevée. Quant aux deux petits nodules suspendus, ils seraient dès lors des rates accessoires. Ces rates cependant ne présentent pas la structure habituelle chez l'homme qui comprend une artériole au centre des follicules germinatifs.

« CONCLUSION DEFINITIVE : Fragments d'intestin provenant d'un mammifère de relativement grande taille (mouton ou chien), avec rates accessoires. »

Enfin il y avait le sang de ma propre opération, subie chez Antonio Agpaoa. Mon maillot de bain maculé de taches rouges et, dans un fixateur, le minuscule caillot sanguin que le guérisseur avait essuyé sur ma hanche. Voilà ce que put

en dire le docteur J.-P. Staquet, après avoir examiné le caillot :

« Le spécimen préalablement fixé dans un flacon est une pastille noire semi-circulaire atteignant à la base 3 mm par 2 mm de haut. Ce fragment est enrobé en totalité.

« L'examen microscopique de ce petit fragment nous confirme la présence d'un caillot sanguin ne présentant aucun caractère de thrombose. Il s'agit dès lors d'une coagulation " in vitro ". Les globules rouges présents ne sont pas nucléés.

« CONCLUSION : Caillot sanguin sans image de thrombose. Les techniques histologiques sont impuissantes dans ce cas pour exclure une origine humaine. »

Une nouvelle fois, pas de certitude, ni dans un sens, ni dans l'autre. Je présentai au docteur André, professeur à l'université de Liège où il dirige le laboratoire des groupes sanguins, le maillot maculé de sang, le caillot fixé par le docteur Staquet et un tampon d'ouate imbibé de sang, que j'avais pris au fond du seau, dans la chambre où opérait Placido.

Je subis à Liège une prise de sang afin de permettre une comparaison aussi précise que possible avec les taches souillant le maillot.

Voici le détail du protocole d'analyse reçu quelques semaines plus tard et qu'accompagnait une lettre d'explications :

« En résumé, nous pouvons dire que l'élément le plus important est votre caleçon de bain. En effet sur celui-ci, nous avons trouvé du sang et ce sang donne des réactions telles que nous pouvons penser qu'il s'agit de sang de chèvre ou d'un animal semblable. (Il me paraît anormal que l'on trouve sur vos sous-vêtements du sang d'un tel animal !)

« Le principe de cette réaction est le suivant : on met en présence de l'élément dont on recherche la nature un sérum qui contient des protéines réactionnelles, " anticorps " qui sont spécifiques pour cet élément. Si l'on obtient un résultat positif,

une différence de taux d'activité avant et après contact en ce qui concerne le sérum anti-humain ou une ligne de précipitation en ce qui concerne le sérum anti-animal, on peut conclure que l'élément que l'on cherche à identifier a le caractère pour lequel l'anti-sérum est spécifique.

« Comme vous le verrez également dans nos résultats, nous avons aussi trouvé sur votre caleçon de bain des substances de groupes sanguins analogues à celles que vous possédez dans votre propre sang, mais comme nous vous l'expliquons, il s'agit de substances de groupes sanguins présentes dans la sueur. Il s'agit là d'une réaction classique que nous observons sur tout sous-vêtement porté, de même que sur les autres vêtements, on retrouve des substances de groupes sanguins au niveau du col, aux poignets... endroits où la transpiration est absorbée par les vêtements.

« En ce qui concerne les autres éléments que vous nous avez transmis : sur " le tampon ", nous avons pu mettre en évidence du sang mais il doit être très vraisemblablement mêlé à une substance qui l'altère et dont nous ne connaissons pas l'origine. Il nous est impossible de dire s'il s'agit de sang humain ou animal.

« En ce qui concerne le " petit caillot ", nous n'avons pas pu mettre en évidence avec certitude la présence de sang. Pour interpréter ce résultat négatif et éventuellement poursuivre les recherches, il serait nécessaire de savoir quel traitement préalable a subi ce caillot au laboratoire d'histologie.

« Il m'apparaît donc que le plus important est la présence de sang d'origine animale sur votre caleçon de bain.

« Vous trouverez également en annexe un document sur lequel nous avons transcrit tous les résultats des principaux systèmes de groupes sanguins. »

« EXAMEN DES PIÈCES A CONVICTION.

— un caleçon en matière synthétique rouge, souillé d'une dizaine de petites taches brunâtres sur la face antérieure droite;
— une très petite particule brune de 0,5 mm × 1 mm qui serait un caillot de sang, enchâssé dans un morceau de cire;
— un flacon en plastique étiqueté " sang chez Placido -

Mme V. H. " contenant un tampon d'ouate imprégné de liquide brun semblable à du sang.

« A. *Recherche de sang humain.*

« Nous avons recherché si les taches sur le caleçon, la cire et l'ouate sont constituées de sang et si ce sang est d'origine humaine.

« Les méthodes utilisées :

« *Recherche de sang.*

« Nous avons d'abord procédé à la recherche de sang selon la méthode qui ne permet de tirer qu'une conclusion de probabilité mais qui est extrêmement sensible : la réaction à la benzidine acétique.

« Sur les résultats positifs fournis par cette méthode, nous avons essayé de confirmer la nature sanguine des taches examinées, suivant une méthode tout à fait spécifique c'est-à-dire la réaction de Gabriel Bertrand mettant en évidence les cristaux d'hémine.

« *Recherche de l'origine humaine.*

« Nous avons recherché l'origine humaine des taches de sang par la méthode d'absorption d'un sérum de Coombs antiglobulines humaines.

« C'est une méthode très sensible et très spécifique. Il n'est possible de l'utiliser que pour rechercher l'origine humaine car nous ne disposons pas de sérum de Coombs antigammaglobulines animales.

« *Recherche de l'origine animale.*

« Nous avons utilisé la méthode d'immunodiffusion d'Ouchterlony en faisant réagir la macération de taches de sang souillant le caleçon et le liquide extrait du tampon d'ouate, tous deux concentrés, avec des sérums de lapin ou de chèvre immunisés par du sérum de bœuf, de chat, de chien, de lapin, de rat, de souris, de mouton, de chèvre, de porc, de cheval, de singe, de poule, de pigeon, de canard, d'oie et par du sérum humain.

« Parallèlement, nous avons contrôlé l'activité de ces antisérums à l'aide de sérums-témoins de ces différentes espèces animales.

« *Résultats.*

« Les résultats de nos analyses sont donnés dans le tableau ci-après :

RECHERCHES EFFECTUEES / PIECES A CONVICTION	*Présence de sang*	*Origine humaine*	*Origine animale*
Caleçon rouge	Oui	Négatif	Positif avec le sérum anti-chèvre
« Caillot de sang » 96309 ...	Négatif		
Tampon d'ouate	Oui	Négatif	Négatif

« *Commentaires.*

« Le caleçon est effectivement souillé de sang qui provient probablement d'une chèvre ou d'une espèce animale proche. En effet, il est impossible d'obtenir des réactifs anti-sérum total absolument spécifiques d'une seule espèce animale étant donné qu'il y a des constituants communs dans le sérum d'espèces proches. Ici le sang sur le caleçon réagissait aussi plus faiblement avec les sérums anti-porc et anti-bœuf.

« Le tampon d'ouate est également souillé de sang, mais nous ne pouvons pas nous prononcer quant à l'origine de ce sang. En effet, celui-ci semble dénaturé, il ne se resolubilise absolument plus. Il est possible que le tampon d'ouate était imprégné d'une substance, désinfectant ou autre, responsable de cet effet.

« Pour le petit " caillot de sang ", seule la réaction de probabilité était positive. Nous n'avons pas obtenu de cristaux d'hémine, ce qui indique qu'il ne s'agirait pas de sang à moins qu'un traitement que nous ne connaissons pas n'ait altéré le caillot.

« B. *Détermination des groupes sanguins.*

« Malgré le résultat négatif de la recherche de l'origine humaine, nous avons essayé de déterminer certains groupes sanguins dans les taches de sang souillant le caleçon de René Haquin et qui proviendrait de l'intéressé lui-même.

« Nous avons recherché le groupe sanguin ABO, les antigènes Gm et Inv qui sont propres à l'espèce humaine et à certains singes, le groupe Hp, car René Haquin appartient au groupe Hp (2-2) propre à l'homme. Chez les animaux, on ne rencontre des haptoglobines que du type Hp (1-1).

« *Méthodes.*

« Les groupes sanguins ont été déterminés par les méthodes suivantes bien connues de notre laboratoire.

« *Sang de René Haquin.*

« — *Groupes sanguins ABO, Rhésus et Lewis.*

« Les antigènes sur les globules rouges ont été recherchés par agglutination à l'aide de sérums-tests dont l'activité et la spécificité ont été à nouveau contrôlées au moment même de l'expertise.

« Pour le groupe sanguin ABO, les anticorps correspondants ont été également recherchés dans le sérum.

« — *Groupes sanguins Gm et Inv.*

« Les groupes plasmatiques immunologiques de gammaglobulines Gm (1), (2), (10), Inv (1) ont été recherchés par la méthode d'inhibition de l'hémagglutination selon Grubb et Laurell (Acta Pathol. Microbiol. Scand. : *39 :* 390, 1956) à l'aide de sérums-tests et de globules-tests qui ont été à nouveau contrôlés au moment de notre analyse.

« — *Groupe sanguin Hp.*

« Le groupe plasmatique non immunologique de haptoglobine (Hp) a été déterminé par électrophorèse en gel d'amidon en tampon discontinu Tris-Borate, après addition d'une solution d'hémoglobine et révélé par la réaction à la benzidine acétique.

« *Taches de sang.*

« — *Groupe sanguin ABO.*

« Les antigènes A, B et H sont recherchés par la méthode d'absorption élution de Howard et Martin (J. For. Sc. Soc. : *9 :*

28, 1968) avec contrôle, avant le lavage que la goutte d'antisérum n'ait pas été totalement absorbée.

« — *Groupes sanguins Gm et Inv.*

« Les antigènes Gm (1), (2), (10) et Inv (1) des gammaglobulines se détectent avec une grande sensibilité dans les taches de sang. La méthode utilisée est la même que pour le sérum frais, c'est-à-dire l'inhibition de l'hémagglutination selon Grubb et Laurell.

« — *Groupe sanguin Hp.*

» Le groupe de haptoglobine a été déterminé par une méthode un peu différente de celle utilisée pour les prélèvements de sang frais. En effet, le sang s'est complètement hémolysé lors du dessèchement et l'excès d'hémoglobine gêne la lecture après l'électrophorèse en gel d'amidon.

« Aussi avons-nous effectué l'électrophorèse en gel de polyacrylamide à gradient de densité continu (Culliford B. J. : " The examination and Typing of Bloodstains in the Crime Laboratory ", Ed. U.S. Department of Justice, Law Enforcement Assistance Administration, National Institute of Law Enforcement and Criminal Justice).

« *Résultats.*

« Les résultats de nos analyses sont donnés dans le tableau ci-après :

GROUPES SANGUINS / PRELEVEMENTS DE SANG	ABO	Rhésus	Lewis	Gm	Inv
René Haquin	A_1B	ccD.Ee	Le (a—)	1, 2, — 10	— 1
Caleçon de René Haquin ..	? Contamination de sueur AB			Nég.	Nég.

« *Commentaires.*

« Les taches de sang présentaient une réaction positive avec le sérum anti-A et avec le sérum anti-B. Mais des prélèvements témoins pris dans le caleçon en des endroits non souillés de sang réagissent également à ce qui doit être dû à des contaminations de sueur. René Haquin qui appartient au groupe sanguin AB Le (a —) secrète très probablement de l'antigène A et de l'antigène B dans sa sueur. Les réactions dues à la sueur masquant les réactions des taches de sang, nous ne pouvons déterminer le groupe ABO de celles-ci.

« Nous ne détectons pas dans les taches de sang, les antigènes Gm (1) et Gm (2) que possède René Haquin. Nous n'avons pas détecté de haptoglobines dans les taches de sang, ce qui peut être dû à une quantité insuffisante de matériel. »

« CONCLUSION

« René Haquin appartient aux groupes sanguins suivants : A_1B ni anti-A, ni anti-B Rhésus positif ccD.Ee Le (a —) Gm (1, 2, — 10) Inv (— 1) Hp (2 — 2).

« Son caleçon est souillé de sang qui n'est pas d'origine humaine mais provient probablement d'une chèvre ou d'une espèce animale proche. Nous n'avons pas pu déterminer de groupes sanguins dans ces taches de sang.

« Le tampon d'ouate est imprégné de sang, mais en raison de l'état dénaturé de ce sang, nous n'avons pas pu déterminer l'origine humaine ou animale par des méthodes immunologiques.

« Nous n'avons pas pu montrer avec certitude que le petit caillot est constitué de sang. »

« GROUPES SANGUINS DE M. HAQUIN

« *Groupes sanguins érythrocytaires immunologiques*
A_1B ni anti-A, ni anti-B Rhésus positif ccD.Ee N S— P_1 Le (a—) Fy (a+) Jk (a+) K —

« *Groupes sanguins plasmatiques*
Gm (1, 2, —10) Inv (—1) Hp (2—2)

« *Groupes sanguins enzymatiques*
PGM_1 2 — 1 ADA 1 AK 1 EsD 1

« *Groupes sanguins leucocytaires*
HLA — A 9 HLA — B 7 HLA — BW 40. »

Le docteur Dieudonné Mewissen, de Bruxelles, avait donc rapporté des Philippines plus de cent prélèvements recueillis lors d'opérations observées au Frederic hotel de Manille et pratiquées par Placido Palitayan. Il constata que dans la grande majorité des cas, il s'agissait d'organes lymphoïdes d'origine animale, ainsi que de tissus glandulaires présentant des phénomènes d'autolyse, c'est-à-dire ayant été prélevés sur des organismes morts plusieurs heures avant d'avoir été déposés dans le fixateur. On trouvait également des tissus musculaires lisses typiques d'une paroi du tube digestif ainsi qu'une structure curieuse, un tissu vasculaire érectile dont les vaisseaux prenaient des dispositions qui n'avaient jamais été observées chez l'homme ni chez la plupart des mammifères.

Jamais les analyses ne permirent de faire apparaître des processus cancéreux dans les tissus examinés, alors qu'un grand nombre de prélèvements étaient supposés provenir de personnes atteintes du cancer.

Le docteur Paul Maldague, directeur de l'unité de pathologie et cytologie expérimentale de l'université de Louvain rédigea, après avoir examiné ces tissus avec le docteur Mewissen, un protocole provisoire pour toutes les analyses qui lui avaient été demandées.

Les fragments avaient été « extraits » d'une soixantaine de malades souffrant d'affections cancéreuses, d'atteintes neurologiques diverses ou même tout simplement de troubles psycho-pathologiques.

Le docteur Maldague avait d'autre part reçu personnellement un prélèvement provenant d'une intervention pratiquées chez un enfant atteint d'un cancer (traité dans le service du professeur Cornu, de la même université), un autre fragment communiqué par un pédiatre, le docteur Malvaux, et les prélèvements que j'avais moi-même rapportés.

Voici le protocole histologique rédigé en janvier 1977 :

« Nous avons reçu du docteur D. Mewissen des préparations histologiques provenant d'une soixantaine de prélèvements effectués chez différents patients par le guérisseur philippin Placido. Tous les fragments ont été directement transmis de la main du guérisseur dans des flacons contenant du liquide de Bouin comme fixateur. Ces flacons étiquetés en fonction de chaque malade ont été ramenés par le professeur Mewissen et techniqués dans son laboratoire à l'université de Bruxelles.

« 1. La grande majorité de ces fragments montrent à l'analyse histologique des fragments d'un tissu glandulaire dans un état avancé d'autolyse. Cet organe glandulaire est parcouru par des septa fibreux délimitant des lobules. Dans ces septa on note la présence de vaisseaux sanguins. D'autres contiennent de larges canaux excréteurs. Par endroit, on observe malgré la lyse cellulaire, des groupements de cellules en îlots de Langerhans permettant d'identifier formellement du tissu pancréatique. Enfin le tissu adipeux entourant cet organe présente au microscope l'aspect caractéristique de digestion par la lipase pancréatique.

« *Conclusion :* Environ 60 % des prélèvements se révèlent au microscope être des fragments de tissu pancréatique en état d'autolyse et avec digestion par la lipase du tissu adipeux de la glande. L'absence de réaction inflammatoire dans ce tissu pancréatique permet d'affirmer qu'il s'agit de fragments prélevés après la mort.

« 2. Une importante partie des prélèvements intéresse un tissu lymphoïde d'un type particulier : il s'agit apparemment de ganglions lymphatiques englobés dans un tissu adipeux. Ces organes lymphoïdes se distinguent des organes lymphoïdes humains par l'existence de larges travées fibreuses provenant de la capsule et cloisonnant ces ganglions. Si la capsule fibreuse est fine, ces travées fibreuses sont épaisses et contiennent de gros vaisseaux sanguins artériels et veineux comme on en observe dans la rate. Dans ces structures ganglionnaires, les nodules lymphoïdes comportent tous un centre clair très actif. Ces centres clairs sont entourés d'une couronne de petits lymphocytes.

« En dehors des nodules lymphoïdes, on observe de très nombreux capillaires sanguins gorgés de sang. Certains de ces capillaires se prolongent par des sinusoïdes rappelant ceux de

la rate. On retrouve d'ailleurs de nombreux macrophages chargés d'hémosidérine. Dans certains fragments la couronne de petits lymphocytes des nodules lymphoïdes est le siège de lésion d'écrasement : petits noyaux très allongés et foncés.

« *Conclusion :* une partie des prélèvements, environ 30 %, sont des organes lymphoïdes englobés dans du tissu graisseux. De par leur taille et leur aspect histologique, ces organes ressemblent aux ganglions lymphatiques. Ils se distinguent cependant formellement des ganglions lymphoïdes humains par la présence de larges travées fibreuses, de sinusoïdes sanguins et des dépôts importants d'hémosidérine.

« 3. Une petite partie des prélèvements se révèlent à l'analyse histologique être des fragments de musculeuse digestive facilement identifiable aux deux couches de fibres musculaires lisses orientées perpendiculairement l'une par rapport à l'autre. Entre ces deux couches musculaires on note la présence de cellules ganglionnaires et de filets nerveux sympathiques caractéristiques du plexus d'Auerbach. Ces fragments sont exempts de muqueuse et de sous-muqueuse, comme si celle-ci avait été préalablement arrachée.

« *Conclusion :* dans environ 5 % des prélèvements on retrouve des fragments de musculeuse d'un tube digestif. L'absence de muqueuse ne permet pas de préciser de quel segment du tube digestif il s'agit, mais permet par contre d'affirmer que la muqueuse et la sous-muqueuse ont été préalablement arrachées.

« 4. Une petite partie des prélèvements sont des faisceaux de petites artères rectilignes. Dans ces prélèvements on peut compter jusqu'à 85 petites artères accompagnées d'une seule grosse veine. Ces structures vasculaires sont englobées dans du tissu graisseux.

« *Conclusion :* 5 % des prélèvements sont constitués de curieux faisceaux comportant de très nombreuses petites artères accompagnant une seule grosse veine. De telles structures artérielles n'existent pas dans l'espèce humaine.

« B. *Analyses des prélèvements qui m'ont été confiés par le docteur G. Cornu et par le docteur P. Malvaux de l'université catholique de Louvain.*

« Ces prélèvements sont en fait très comparables à ceux que m'a transmis le docteur Mewissen.

« 1. Le premier prélèvement est un fragment d'organe lymphoïde d'environ 2 à 3 cm de long sur 1 cm de diamètre. La structure histologique est celle d'un ganglion lymphatique dont elle se distingue cependant par la présence de nombreuses travées fibreuses dans lesquels courent de gros vaisseaux sanguins. Les nodules lymphoïdes ont un centre clair très développé. La fixation de ce fragment n'est pas bonne.

« *Conclusion :* tragment d'organe lymphoïde très semblable à ceux ramenés par le docteur Mewissen.

« 2. Le fragment confié au docteur P. Malvaux est une structure effilée qui au microscope se révèle constituée de plusieurs artères parallèles entre elles et accompagnées d'une large structure veineuse.

« *Conclusion :* image fort semblable à celle décrite dans certains prélèvements du docteur Mewissen.

« C. *Prélèvements ramenés par le journaliste René Haquin, du journal belge " Le Soir ".*

« Ces prélèvements ont été confiés au docteur J.-P. Staquet du laboratoire de biologie clinique de la clinique Saint-Jean à Bruxelles.

« L'analyse macroscopique d'un de ces fragments est particulièrement intéressante : il s'agit d'une pièce aplatie qui lorsqu'on la déroule mesure environ 10 cm de long et 5 cm de large. Un des bords de cette pièce déplissée révèle une formation tubulaire de 1,5 à 2 cm de diamètre. Ce tube est rattaché à une structure mésentérique dans laquelle on découvre 2 formations nodulaires d'environ 1 sur 0,5 cm.

« L'aspect macroscopique montre bien qu'il s'agit d'un segment d'intestin grêle avec son mésentère et 2 formations lymphoïdes.

« L'analyse histologique confirme qu'il s'agit bien d'un segment d'intestin grêle dont on a arraché la muqueuse et la sous-muqueuse, mais dont on reconnaît la double couche musculaire lisse : une couche circulaire interne et une couche longitudinale externe. Entre les deux couches de fibres musculaires lisses, on retrouve des cellules ganglionnaires et des filets nerveux. Les deux formations nodulaires ont le même aspect histologique que celui décrit dans les fragments d'organe lymphoïde ramené par le docteur Mewissen.

« L'autre prélèvement est une petite artère accompagnée d'une veine de même diamètre.

« *Conclusion :* segment d'intestin grêle avec son méso qui contient deux petites formations lymphoïdes. Il est à noter que la muqueuse et la sous-muqueuse ont été arrachées comme dans les prélèvements ramenés par le docteur Mewissen.

« *Essai d'identification de l'espèce animale dont proviendraient ces fragments d'organes et de tissus.*

« Si les fragments d'organes lymphoïdes et les structures vasculaires peuvent formellement être identifiés comme n'appartenant pas à l'espèce humaine, l'origine du tissu pancréatique fortement autolysé est impossible à préciser. Le segment d'intestin grêle est d'un diamètre trop petit pour être celui d'un homme adulte, mais les structures lymphoïdes que l'on retrouve dans le mésentère d'un des fragments permettent d'écarter une origine humaine.

« La grande homogénéité des fragments permet de formuler l'hypothèse qu'ils appartiennent tous à la même espèce animale et qu'il s'agit probablement d'un mammifère.

« Comme il existe environ 2 500 espèces différentes de mammifères, il était pratiquement impossible d'en découvrir l'origine, d'autant plus que nous ne disposions dans la plupart des cas que de fragments d'organes et dont il nous était donc impossible de déterminer avec précision la taille, la forme et le poids.

« La seule structure histologique permettant l'identification éventuelle de l'espèce animale dont proviennent ces fragments, sont les faisceaux de petites artères, parfois très nombreuses et que l'on ne retrouve jamais chez les petits mammifères tels que souris, rats, chats, chiens, lapins, cobayes.

« N'ayant personnellement jamais observé chez les animaux de laboratoire des faisceaux artériels constitués d'un très grand nombre d'artères parallèles, j'en ai parlé au professeur Dhem, titulaire de la chaire d'anatomie à l'université de Louvain.

« Il s'est souvenu d'un article décrivant chez le lamantin un faisceau de petites artères au niveau de l'artère axillaire. Le lamantin est un mammifère aquatique qui n'existe cependant pas aux Philippines.

« Un proche parent du lamantin, et qui, comme lui, appartient au groupe des siréniens est le dugon. Cet animal existe dans l'océan Indien et aux îles philippines. Dans un des livres de la

collection *Life* et intitulé " Paysages et nature en Asie tropicale " par S. D. Ripley, j'ai retrouvé un passage intéressant consacré au lamantin d'Asie, en l'occurrence le dugon, et qui dit que " ces habitants des mers chaudes, chassés à la lance ou pris au filet, fournissent à la population, de la viande, du cuir et de la graisse dont on se sert pour faire de l'huile. Les habitants des îles utilisent cette graisse pour soigner des affections diverses comme la dysenterie, la constipation, les maux de tête, les maladies de la peau ".

« L'hypothèse d'un sirénien dont on se sert aux Philippines à des pratiques thérapeutiques m'a paru vraisemblable et en tout cas à vérifier. N'étant personnellement pas zoologiste, je me suis adressé au docteur Remacle du laboratoire de morphologie animale de l'université de Louvain.

« Il m'a communiqué une référence bibliographique que j'ai pu retrouver à l'Institut royal des sciences naturelles à Bruxelles. L'article en question décrivait les structures lymphoïdes particulières du dugon et qui sont très semblables à celles que j'avais observées au microscope.

« Dans le traité de zoologie de Grassé-De Villers, G. Petit donne une description assez précise de ce qu'il appelle un réseau artériel admirable chez les siréniens, groupe de mammifères aquatiques auquel appartiennent les lamantins, les dugons, les dauphins et les cétacés. Dans ce traité édité par Masson (1965) on peut lire (p. 999) : " Nombreuses sont les grosses artères qui brusquement se résolvent en un faisceau d'artères plus petites sans pour autant se capillariser et donner des réseaux admirables. " C'est notamment le cas de l'artère carotide externe, de l'artère axillaire, de l'artère mammaire interne et des artères intercostales.

« En parcourant la littérature des cinquante dernières années, le docteur Misonne de l'Institut royal des sciences naturelles, a retrouvé une référence bibliographique très précieuse. J'ai pu retrouver cet article à la bibliothèque de cet Institut : il s'agit d'un article du célèbre histologiste américain, D. W. Fawcett, intitulé " Remarkable circulatory structures " paru dans *Journal of Morphology* en 1942 (p. 105, vol. 75).

« La confrontation entre les structures artérielles observées dans plusieurs des prélèvements et celles décrites par Fawcett chez le dugon est particulièrement intéressante.

« Dans le cas présent, seule une méthode immunologique pourrait amener la preuve formelle qu'il s'agit bien de fragments

d'organes et de tissus provenant du dugon. Encore faudrait-il pouvoir disposer d'un immunsérum spécifique de cette espèce animale.

« Compte tenu du fait qu'il a fallu plusieurs années pour la préparation et l'obtention d'immunsérums spécifiques pour quelques espèces animales de laboratoire, envisager d'utiliser cette méthode nous paraît bien peu réaliste. »

⁂

Les partisans des guérisseurs philippins étaient partagés, au sujet des résultats de ces analyses. Les uns admettaient que les méthodes utilisées dans les laboratoires occidentaux ne pouvaient identifier ces matières ayant subi des transformations moléculaires. Les autres soupçonnaient purement et simplement les laboratoires de n'avoir pas dit la vérité. C'est la raison pour laquelle j'ai cru utile de reproduire, pratiquement dans leur intégralité et dans tout leur ésotérisme scientifique, les conclusions de ces recherches.

TRADUCTION DU PASSAGE ANGLAIS (p. 148) :

RAPPORT HISTO-PATHOLOGIQUE; DIAGNOSTIC ET INTERPRETATION : relatif à un HEMANGIOME BENIN.

Réaction de GROSS et examen microscopique; il s'agit d'un morceau de tissu brunâtre, de consistance caoutchouteuse à pâteuse. Ce morceau mesure 2,5 × 1 × 0,6 cm de côté. Cela apparaît comme une surface d'induration blanchâtre d'environ 0,16 cm de côté. Un autre morceau de tissu grisâtre de 0,6 cm de diamètre est également apparu; les coupes montrent plusieurs canaux artériels dans une trame fibreuse distandue. Les artères sont de section moyenne et ont d'épaisses parois. La pièce séparée de tissu semble être encore imprégnée de sang.

D'évidence, il n'y a pas de tumeur maligne.

12

DES GUERISONS, DES AMELIORATIONS, OU RIEN ?...

Les analyses des prélèvements effectués pendant les interventions des chirurgiens psychiques des Philippines ne donnaient aucun résultat définitif d'une part, mais faisaient singulièrement pencher la balance en leur défaveur. Si en effet les parapsychologues et d'autres chercheurs attirés par les phénomènes paranormaux estiment qu'un amas moléculaire qui se dématérialise peut se rematérialiser sous d'autres apparences, il reste incroyable pour tout scientifique sérieux que l'on puisse retirer du corps d'un homme ou d'une femme, et presque systématiquement, des pancréas, des segments d'intestins, des ganglions lymphatiques tous d'origine animale, et d'autre part du sang qui se révèle une fois être semblable à celui d'un poulet, une autre fois à celui d'un mouton ou d'une chèvre.

Deux observations faites par le docteur Maldague venaient encore alourdir le faisceau des présomptions de tromperie qui pesaient sur les guérisseurs. Il s'agit de tissus d'origine pancréatique sur lesquels le professeur avait observé un phénomène d'autolyse, d'autodigestion, qui

indique en termes vulgaires que ce tissu n'était pas frais. Il s'agit aussi des constatations faites sur un fragment d'intestin grêle débarrassé de la muqueuse et curieusement replié en accordéon, comme si ce tissu avait été préparé pour tenir le moins de place possible — donc peut-être pour être plus facilement dissimulé — et pour pouvoir ensuite être extrait le plus spectaculairement possible en se dépliant et en prenant des proportions plus volumineuses.

De même l'observation des prises de vues faites par l'équipe de la télévision belge en novembre et décembre 1976 chez Placido Palitayan et Antonio Agpaoa révélait, lorsqu'on les projetait au ralenti, deux anomalies.

Chez Placido, on constatait que de la main gauche, le guérisseur jouait avec une serviette, avant et pendant ses interventions, et que le pouce de la main n'était jamais visible.

Le président du club des magiciens, M. Claude Klingsor, de Bruxelles, étudia sur les films, passés au ralenti, la technique de Pacido et réussit après queques essais à la copier, au cours d'une intervention pratiquée devant les caméras de la télévision, en janvier 1977. Il montra les minuscules sachets de plastique fin et transparent qui contenaient de petits organes de poulet ou de lapin, ainsi que du sang artificiel. Lui-même n'avait pas, pour sa démonstration, cherché à utiliser du sang animal qu'il lui aurait fallu mélanger à un anticoagulant. Le sachet plastique (deux centimètres sur deux, et quelques millimètres d'épaisseur) était dissimulé dans un pli de la serviette et tandis que l'assistant du mage Klingsor aspergeait d'eau l'abdomen du patient, le mage se lavait les mains, « empalait » le sachet sous son pouce gauche puis donnait l'impression de planter les doigts dans le ventre, les repliant à l'intérieur des mains au fur et à mesure de l'apparente pénétration des chairs. D'un coup d'ongle, il crevait alors la capsule tandis que l'assistant aspergeait d'eau le champ opératoire au centre duquel le sang artificiel,

en se mélangeant à l'eau, apparaissait comme un saignement abondant. Klingsor extrayait alors deux petits organes ainsi que la pellicule plastique, invisiblement collée par l'eau rougie au fragment de tissu.

La démonstration de Klingsor mettait en évidence l'importance de l'eau nécessaire pour obtenir les saignements, et des serviettes-éponge, indispensables pour dissimuler les sachets. Or on retrouvait bien chez tous les chirurgiens psychiques des Philippines l'eau et la serviette, ainsi d'ailleurs que l'ouate. Mais si l'imitation faite par Klingsor prouvait que les opérations des Philippines pouvaient n'être que de la manipulation, elle ne prouvait pas que ces opérations en étaient sans conteste.

Le film tourné chez Antonio Agpaoa révélait, lui, qu'au cours de la préparation du patient, lorsque le guérisseur se concentrait, un de ses assistants étendait une serviette sur le bas-ventre de la femme opérée et glissait subrepticement sous la serviette un premier tampon d'ouate sèche, geste que l'on ne pouvait distinguer que lors d'un passage du film au ralenti. Puis Agpaoa faisait vérifier un deuxième tampon aux observateurs présents, le jetait dans un bassin d'eau, le déposait sur l'abdomen et commençait à pétrir les chairs. Toujours grâce au ralenti, on voyait alors nettement le petit doigt de la main gauche du guérisseur s'insinuer sous la serviette à quatre ou cinq reprises. Lors de l'intervention à laquelle je m'étais moi-même soumis, chez Agpaoa, à Baguio, j'avais pu constater que le sang qui coulait sur mes hanches était froid. Un membre de l'équipe de la télévision belge, invité à mettre la main dans la plaie, affirma lui aussi que la plaie était froide.

Par ailleurs, un film tourné par la télévision hollandaise chez Josefina Sinson révélait, au ralenti, que les tampons d'ouate utilisés par la guérisseuse de Villasis n'entraient pas réellement dans les corps, mais semblaient disparaître littéralement petit à petit entre ses doigts, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Ainsi l'on pouvait retenir la présomption de tromperie au vu des résultats des analyses de laboratoire, et on pouvait la retenir aussi sur la base des explications qu'en donnaient les magiciens d'Occident, ainsi que sur la base de ce que révélaient les prises de vues.

Restait à savoir — et c'était un élément déterminant, puisque c'est ce qui avait provoqué l'exode vers les Philippines — si les malades partis consulter les guérisseurs de l'archipel aux miracles en étaient rentrés guéris.

En janvier 1977, le petit Michaël Dor, de Rochefort, se portait toujours bien. Rémission due à l'interruption du traitement au cobalt ? Guérison ? Son père avait refusé catégoriquement de le remettre entre les mains des médecins pour le faire examiner.

Thierry, le bébé de dix-huit mois, était resté extrêmement faible après les interventions pratiquées par deux guérisseurs, et qui avaient eu pour effet pratiquement immédiat de rendre à l'enfant ses fonctions naturelles, de faire diminuer ou disparaître la grosseur paravésicale et de diminuer sensiblement la douleur. Il fut réhospitalisé en décembre. La maladie évoluait défavorablement mais nul ne s'expliquait pourquoi le bébé souffrait beaucoup moins qu'auparavant.

Au crédit des guérisseurs, il fallait encore mettre la jambe de Maryse et cette veine variqueuse qui disparut comme par enchantement, vingt-quatre heures après un massage pratiqué par Agpaoa. Peut-être Maryse avait-elle simplement beaucoup dormi la nuit précédente ?

Plusieurs personnes atteintes de cancers s'étaient déclarées guéries au retour, parce qu'elles ne ressentaient plus de mal. Des paralysies s'étaient légèrement améliorées, des névroses paraissaient s'être évanouies.

Il n'y avait par ailleurs aucune amélioration notable chez les personnes atteintes de sclérose en plaque, ni chez les handicapés physiques de naissance, ou les handicapés par accident.

Pour ma part, les maux d'estomac déclarés chez Agpaoa, et qui devaient justifier une intervention, n'existaient que dans la mesure où certains repas étaient pris trop rapidement, *sur le pouce,* sans prendre le temps de la digestion. N'étant pas malade avant l'intervention, je ne pouvais me déclarer guéri après. Il n'y avait chez moi aucun changement, et je n'en attendais aucun.

Le jeune médecin qui avait accompagné à quatre reprises des malades aux Philippines avait vu, me disait-il, des paralysies guéries, d'authentiques opérations réussies de varices et d'hémorroïdes. L'influence qu'il avait exercée sur de nombreux malades partis aux Philippines et les déclarations parfois enthousiastes qu'il fit par la suite amena l'ordre des médecins du Brabant à l'inciter au silence. Il s'est tu.

Le docteur Michel Collard, radiologiste, chargé de cours à l'université de Bruxelles et qui pratique au centre hospitalier de Montignies-le-Tilleul avait pu examiner dès 1974 un patient pour lequel il disposait de mesures tomodensimétriques précises, et qui à deux reprises avait été traité aux Philippines. Il avait également suivi l'évolution du cancer chez plusieurs autres malades qui firent le voyage de Manille.

Le docteur Collard disposait de huit diagnostics qui tous indiquaient le développement des tumeurs et des lésions. Le médecin regrettait n'avoir pu examiner davantage de malades, mais un grand nombre de ceux-ci restaient convaincus, au retour des Philippines, que les vérifications qu'on leur demandait de subir étaient de nature à contrarier les effets guérissants du traitement psychique. Ils se sentaient réellement mieux au retour. Comme si le voyage et le traitement des guérisseurs de la foi avaient suffi non seulement à leur rendre le moral, mais encore à gommer la douleur.

« Il est possible de donner des explications qui ne sont pas de mon domaine, précisait le docteur Collard à la télé-

vision belge, au cours d'une émission diffusée en janvier 1977. Mais pour moi, la maladie évolue, elle suit son cours. »

A cela, le professeur Mewissen ajoutait :

« Il est certain que l'on peut constater un certain nombre d'améliorations, mais il faut définir ce qu'est une amélioration. Elle peut intervenir chez un malade dont le mal évolue comme si aucun acte thérapeutique n'avait été posé. Il ne faut pas oublier que les guérisseurs philippins pratiquent chez eux une médecine traditionnelle qui existe depuis plusieurs siècles, et qui n'est certes pas sans effet dans des états morbides caractéristiques que nous connaissons probablement en Europe. J'aurais souhaité, désiré depuis le début de l'exode des malades, qu'une commission d'enquête composée d'experts qui auraient fait autorité et auraient été crédibles partent investiguer scientifiquement le phénomène. Cela reste nécessaire : on ne connaît bien que ce que l'on mesure, et pour mesurer des améliorations, il nous faut de nombreux échantillons. Nous devons recourir à la statistique, qui demande du recul. Nous devons faire une recherche épidémiologique. »

Au cours de ce débat, le docteur Léon Ectors, neurochirurgien à Bruxelles, déclara en substance :

« Je voudrais, moi, que l'on me dise la raison pour laquelle de nombreux malades estiment qu'il est nécessaire d'aller aux Philippines pour se faire soigner. J'ai personnellement la preuve que ces chirurgiens n'entrent pas dans les corps, car il n'existe ni cicatrice externe, ni cicatrice interne. C'est notre interprétation du geste du guérisseur qui nous fait croire qu'il entre dans le corps. Le guérisseur lui-même ne le prétend pas formellement. Pour soigner une tumeur au cerveau, il pratique des interventions partout ailleurs sur le corps. Son but est d'entrer ainsi en contact avec le malade, de prolonger ce contact qui doit provoquer une foi réciproque dans la guérison. Si des malades y vont, c'est donc

qu'ils ne trouvent pas ici de médecins pour répondre à leurs besoins. Et en effet, le nombre de guérisseurs et rebouteux augmente considérablement en Belgique, au point que des médecins ont parfois décidé de devenir guérisseurs sous d'autres appellations : ils se font acupuncteurs, psychanalystes, chiropractors, homéopathes...

« Il y a un état de besoin qui provient de ce que la réputation du médecin s'altère. On finit par croire que le médecin, c'est celui qui soigne les bien-portants, qui fait de la médecine préventive, qui se préoccupe de l'avortement, celui qui fait grève, celui qui travaille en groupe et qui par conséquent estime que le malade doit être soigné par un hôpital ou une clinique. Les malades finissent par croire qu'il s'agit là d'une situation générale, alors qu'il ne s'agit que d'exceptions, mais d'exceptions qui font grand bruit. La base même du corps médical est prête à recevoir ces malades, ici, et les malades doivent le savoir. Le médecin qui pratique ce contact avec son malade sait qu'il est dans la voie que le malade demande.

« Un certain nombre de maladies sont susceptibles d'être guéries par des moyens psychologiques qui peuvent être ceux qu'utilisent les guérisseurs philippins. Il s'agit essentiellement de troubles d'une fonction liés à des problèmes de *stress*. L'activation du système nerveux peut dérégler le fonctionnement de certains organes. Il s'agit donc bien de maladies psychosomatiques. Beaucoup de malades relèvent de cette pathologie dans une consultation de généraliste, et beaucoup ne doivent pas aller aux Philippines pour être aidés. Il existe des moyens psychologiques qui guérissent. Mais le recours à certaines croyances, à la magie, peut diminuer l'angoisse d'un patient. Ici, on utilise la suggestion et des thérapeutiques de soutien telles les psychothérapies, la psychanalyse...

« Peut-être les guérisseurs philippins agissent-ils sur les maladies à facteurs psychologiques. Mais ce qui est inquié-

tant, c'est de voir des malades atteints par exemple de tumeurs ou de troubles organiques graves partir aux Philippines. Là, on peut parler de supercherie, et l'on doit se poser le problème de savoir s'il faut encourager ces malades à tenter là-bas une chance qui pour eux n'est qu'illusoire. Si certains d'entre eux semblent se porter mieux au retour, c'est qu'ils bénéficient sans doute d'une diminution d'angoisse temporaire. Leur moral est amélioré, leur situation est dédramatisée. Tout semble donc aller mieux...

« Cela nous inquiète de découvrir que ces guérisseurs philippins semblent en outre sincères. Je crois qu'il est utile de rappeler que l'Oriental possède le temps qui passe, et suppute le changement. Tandis que nous Occidentaux, nous sommes préoccupés par l'espace, et nous cherchons à posséder l'espace. Alors voilà que l'Occidental va se faire soigner en Orient. Lorsque ces guérisseurs traitent des Philippins, il est évident qu'ils emploient des méthodes dites spirituelles, c'est-à-dire des méthodes basées sur le temps et non sur la matière. Lorsqu'ils s'adressent à des Occidentaux, ils sont obligés de recourir à des trucs matériels pour appliquer leurs techniques spirituelles... »

Un théologien, le père Lebeau, professeur à l'institut international *Lumen Vitae* et spécialiste des guérisons qui s'opèrent dans le contexte religeux chrétien répondit au docteur Ectors :

« Ce qui m'a frappé dans l'affaire des Philippines, ce n'est pas tant l'authenticité du contexte chrétien dans lequel se déroulent les interventions — il est de capacité diverse — mais c'est l'impression fondamentale de certains malades d'avoir fait là-bas une expérience spirituelle profonde. La question que pose l'engouement pour ces guérisseurs me paraît digne d'attention. L'efficacité thérapeutique, du moins en certains domaines, est-elle le monopole de la médecine scientifique qui s'est tellement développée depuis le XIX^e^ siècle ? Je crois qu'au cours de ce siècle, l'Eglise catholique a

répondu à la question par l'affirmative, un peu trop rapidement. Elle a rendu la médecine aux médecins comme le Christ enseignait de rendre à César ce qui appartenait à César. Il y a évidemment des choses qui sont du ressort du médecin. La médecine contribue de façon éminente au progrès et à l'équilibre de l'homme, c'est incontestable. Mais on ne peut pas ignorer pour autant toute une tradition, chrétienne ou non, où effectivement l'on constate des actes thérapeutiques réels, qu'il faut vérifier, contrôler, analyser, dont il faut étudier les modalités. La maladie n'est-elle pas une réalité tellement complexe, globale, qu'elle déborde dans une certaine mesure la compétence du médecin et sa responsabilité ? Comment peut-on accueillir et traiter un malade dans son état global, intégral ? Les Chrétiens se tournent vers le Christ, tel que ses faits et gestes sont rapportés dans les Evangiles. Il est un exemple d'accueil intégral de l'homme malade, de l'homme qui souffre.

« Des guérisons par la foi, évidemment on en a vues ! Il suffit de se référer aux cas examinés par le bureau des constatations médicales de Lourdes. En outre, depuis quelques années, un intérêt nouveau est apparu dans l'église catholique et dans des églises protestantes à l'égard du contexte religieux de certaines guérisons. J'ai vu des gens guéris de diverses manières, et certains d'entre eux étaient atteints de traumastismes ou affections proprement organiques. La difficulté est d'obtenir de ces malades guéris qu'ils aillent faire vérifier médicalement leur guérison. »

Le professeur Mewissen évoquait la tendance actuelle à confier la médecine à des disciplines extra-médicales, soulignait les dangers mais admettait qu'il ne fallait pas la rejeter complètement. Il avait conclu en citant une définition des guérisseurs donnée par un groupe d'experts de l'organisation mondiale de la santé, en décembre 1976. Ce sont des *personnes reconnues par la collectivité dans laquelle elles vivent comme compétentes pour dispenser des soins de*

santé. Elles le font grâce à l'emploi de substances appartenant au règne animal, végétal ou minéral, et par d'autres méthodes basées sur le fondement socio-culturel et religieux, sur les connaissances, les croyances liées au bien-être physique, mental et social, ainsi que sur l'étiologie des maladies et invalidités prévalant dans la collectivité.

« Moi, ajoutait le cancérologue, je n'ai pas la preuve que le facteur psychologique peut influencer le cours d'une maladie grave. Je ne puis que mettre les malades en garde contre la recherche d'un bien fondamentalement illusoire et qui n'est pas susceptible de les améliorer fondamentalement. Si, ayant épuisé toutes les possibilités que leur offre la médecine contemporaine, certains ont recours à ces pratiques extra-médicales, je n'y vois pas d'inconvénient, mais ce n'est plus alors un problème médical. C'est un problème paramédical qui n'engage que la responsabilité du patient qui s'y soumet. »

13

LES DEMONS OCCIDENTAUX

Pour de très nombreuses sociétés, être malade, c'est être habité par un esprit mauvais. Guérir, c'est réussir à chasser l'esprit du corps. A l'exorciser.

M. Mc Donald, ethnologue, maître de recherches à l'université de Paris et chercheur attaché au laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative à Nanterre, a vu les guérisseurs népalais. Ils sont des centaines. Certains de leurs gestes sont comparables aux pratiques des guérisseurs philippins. Il a vu extraire des caillots de sang et des petits cailloux, il a vu pratiquer ces injections magnétiques, ces simulacres d'injections pour lesquels l'index tendu représente l'aiguille, et le mouvement du pouce qui enfonce le piston dans la seringue imaginaire est le symbole de la concentration de l'énergie que l'on transmet, du guérisseur au malade. Au Népal, les guérisseurs pratiquent surtout la nuit. Ils battent le tambour pendant trois ou quatre heures, de façon assourdissante avant d'entreprendre le rituel de guérison, les interventions en elles-mêmes. C'est un pays où plus de 90 pour cent de la population sont encore soignés

exclusivement par les guérisseurs, par la médecine traditionnelle. Tout le monde croit aux esprits et pour tous, la maladie n'est que l'expression de leur volonté. Le problème consiste dès lors à identifier l'esprit qui a provoqué une affection particulière et c'est pour le reconnaître que les guérisseurs entrent en transes de façon très spectaculaire, tambour à la main et coiffe de plumes sur la tête. Ils sont vêtus d'une sorte de long pyjama, portent autour du cou des colliers d'osselets et de clochettes. Ils dansent et tremblent, ils identifient l'esprit malin, ils révèlent son nom au malade et parviennent au moins à résoudre des problèmes d'angoisse, d'anxiété, des malaises dus à des difficultés familiales, à l'inquiétude que l'on a pour des parents qui vivent loin de soi...

Dans l'actuel territoire indépendant du Tibet, les prêtres lamaïques ont été les médecins de toujours. Ils soignaient les familles paysannes en récitant des prières guérissantes et se faisaient payer en kilos de beurre. Les cas sont nombreux où ces prêtres, ne s'étant vu offrir qu'un kilo de beurre au lieu de deux, avaient décidé de ne réciter que la moitié de la prière. Les Tibétains se sont soignés depuis toujours aussi en absorbant des pilules faites de décoctions minérales et végétales qui séchaient dans les platines de paille, devant le grand temple, au soleil de Lhassa.

Aujourd'hui, la médecine tibétaine est aux mains de jeunes médecins chinois, mais pour obtenir de la population qu'elle se laisse soigner par eux, ils ont dû composer avec les étranges recettes de la médecine traditionnelle lamaïque. Ainsi les jeunes médecins vont aujourd'hui de village en village, à cheval. Ils ont ouvert dans chaque district du pays un dispensaire qui abrite trois comptoirs. Ceux qui le désirent se soignent par les granulés minéro-végétaux d'autrefois, et par la prière. Mais ils peuvent choisir les soins traditionnels chinois, prendre les potions d'herbes et se faire masser. Ou

bien ils optent pour la médecine des sérums, des antibiotiques et de la cortisone.

Qui oserait affirmer qu'au cours des siècles, les prières guérissantes des prêtres lamaïques n'aient pas soulagé les maux humains ? Le prétendre revient à nier le profond attachement que leur portent encore aujourd'hui de nombreux Tibétains.

Lorsque le père Henri Gesland, l'exorciste officiel de l'archidiocèse de Paris, déclarait que dans un grand exorcisme, sa tâche consistait à découvrir ce qui irrite le plus les démons et à l'utiliser contre eux, n'était-ce pas comparable ? Tout le problème est de savoir si l'on croit ou non aux démons. Le père Gesland disait que c'était un peu un corps à corps, qu'il devait rechercher le point faible de l'ennemi, les endroits qui sont les plus sensibles, ceux qui font le plus mal. Parfois c'est un simple mot, parfois un geste avec le crucifix que l'on répète sans arrêt, s'il y a une réaction.

Que fut d'autre qu'un démon la rage d'il y a quelques siècles, contre laquelle on invoquait saint Roch ? Que fut d'autre au début de ce siècle la terrible tuberculose ? Et aujourd'hui, le cancer n'est-il pas un des démons de l'Occident ? Il suffit d'interroger les médecins qui en pratiquent le dépistage pour apprendre que les personnes bien portantes sont traumatisées à l'idée même de se soumettre à ce dépistage, de peur de voir surgir un diagnostic positif, de peur de savoir...

Il suffit de demander aux internes des hôpitaux qui soignent les tumeurs combien de leurs malades n'acceptent pas d'être installés à l'étage des cancéreux ! L'angoisse, l'image de la mort, l'odeur de la maladie, sa couleur — beaucoup disent qu'un cancéreux est reconnaissable à la tache jaune qui lui marque le visage... — tout cela n'est-il pas lié à un problème de civilisation, lié au bien-être que nous palpons chaque jour et qui nous envoûte, lié à l'angoisse de la rupture.

Je ne pouvais pas croire à la réalité des opérations. Les guérisseurs ne pénétraient pas dans les corps. Mais il me fallait admettre l'évolution parfois remarquable de l'état de quelques malades, rares il est vrai.

Je ne pouvais pas croire à l'ouverture des corps, à la fouille interne, à mains nues. D'ailleurs, me fit remarquer un médecin, si leurs mains pénétraient véritablement, elles devraient s'enfoncer aux moins jusqu'aux poignets, et non pas jusqu'à la deuxième phalange des doigts.

Je ne pouvais pas croire aux matérialisations telles qu'elles se présentaient aux Philippines. Si j'admets que l'énergie se transforme momentanément en matière pour redevenir énergie, et qu'il s'agit là d'une loi de l'univers, je ne pouvais admettre que par la volonté d'un homme, cette énergie puisse en un instant, comme par enchantement, prendre la forme d'une feuille de tabac, de trois grains de poivre ou d'un tissu vasculaire imprégné de sang de chien.

Je ne pouvais pas croire pourtant à l'escroquerie. Si les guérisseurs avaient voulu nous tromper, ils n'auraient eu aucune difficulté à se procurer des abats humains, dans les *funeral homes* de leurs villes et villages. Et nous aurions été mystifiés pour longtemps.

Un soir, j'eus une longue conversation avec un médecin acupuncteur, le docteur Jacques Bierlaire. Il regarda attentivement un film montrant Placido, Labo, Nievez et Agpaoa au cours des opérations qu'ils pratiquaient. Il me dit qu'il ne croyait pas à la réalité des opérations chirurgicales telles que nous les concevons en Occident. Mais à mon grand étonnement, il me parla des effets possibles des passes magnétiques, de l'imposition des mains, des vertus probables des massages tels qu'il les avait vus pratiquer sur l'écran.

Je lui demandai s'il croyait que les guérisseurs philippins avaient découvert instinctivement les mécanismes de la douleur, s'ils pouvaient avoir une réelle action sur la circulation sanguine, et si leurs traitements n'étaient pas ce que tous

ceux qui ne les avaient pas vus sur place pensaient, une action plus ou moins bénéfique sur le psychisme des patients.

Le docteur Bierlaire me parla d'abord des prières, des cantiques, des lectures des livres sacrés. Tout cela, me dit-il, est nécessaire aux guérisseurs pour endormir la partie consciente de notre être et leur permettre d'exercer leur influence sur l'inconscient.

Au vu d'un massage facial, il estima que le guérisseur travaillait effectivement des deux pouces, en partant du nez et en descendant vers les pommettes, comme s'il connaissait les méridiens utilisés par l'acupuncture. Il nota également que beaucoup de leurs interventions étaient pratiquées sur une ligne médiane allant de la tête au tronc et jusqu'aux pieds, ainsi que du thorax aux mains, ce qui lui paraissait parfaitement conforme à la médecine orientale de l'énergie, de l'équilibre dynamique, des fonctions.

Il opina du bonnet en m'entendant l'interroger sur le magnétisme qui se dégagerait de la région volcanique de Baguio, magnétisme semblable à celui qui se dégagerait de l'Himalaya, de certains sommets andins, de régions du nord du Brésil et du célèbre triangle des îles Bermudes. Il me répondit en évoquant les travaux que poursuivent secrètement de grandes écoles soviétiques sur ces phénomènes effectivement constatables, et ajouta à l'énumération que j'avais faite, d'autres lieux magnétiques tels que la région de Plovdiv, en Bulgarie, par exemple.

Il me parut singulièrement intéressé par des gestes que j'avais interprétés pour ma part comme des rites exorcistes — le guérisseur semblait chasser, écarter des choses invisibles soit autour du front, du thorax ou le long de la colonne vertébrale, ou bien encore il donnait l'impression de faire pénétrer quelque chose d'invisible à ces endroits.

Le docteur Bierlaire me répondit en termes d'énergie. Pour lui, les guérisseurs traditionnels aux Philippines ou ailleurs pouvaient parfaitement faire passer leur propre flux

énergétique dans le corps d'un malade, afin d'augmenter la phase de leur énergie et d'obtenir ainsi certains déblocages.

Sans se prononcer sur les guérisseurs philippins eux-mêmes, qu'il ne connaissait pas, il ajouta cependant qu'il ne percevait là aucune impossibilité, et que l'univers de la médecine orientale, que l'Occident a à peine commencé à sonder, nous réserverait encore bien des surprises.

Il me parla de circulation de l'énergie, selon les lois de la polarité et selon les six axes connus en acupuncture. Pour la première fois, quelqu'un qui ne croyait pas à la réalité des incisions corporelles à mains nues ou au phénomène de matérialisation dans le chef de ces guérisseurs, m'apprenait cependant que leurs pratiques s'inscrivaient peut-être dans le contexte de la médecine traditionnelle chinoise.

Car tout au long du séjour que je fis aux Philippines, pas une fois je n'eus l'impression que les guérisseurs trompaient les malades, même si dans un certain nombre de cas l'un ou l'autre des *faith healers* m'avait paru singulièrement attaché à l'argent.

J'eus même l'occasion, au vu des résultats des analyses et plus particulièrement des recherches effectuées par le docteur Paul Maldague, d'y trouver une étrange marque de respect. Lorsque le docteur Maldague m'apprit qu'il croyait avoir identifié le dugon, parmi des tissus rapportés des Philippines, je ne pus m'empêcher de reconnaître un souci d'authenticité chez ces Philippins qui continuaient ainsi à descendre de leurs montagnes jusqu'au littoral de la mer de Chine pour en rapporter du dugon, plutôt que de se borner à acheter au marché indigène local des abats d'animaux quelconques. Je regrettai n'avoir pu, là-bas, m'intéresser à ce veau marin dont j'avais lu que certains soirs, au crépuscule, il émergeait des nappes basses de la mer et envoûtait les pêcheurs, à l'heure où ils vidaient leurs filets. La légende de la sirène qui s'attache à ce mammifère à l'apparence humaine, était sans doute encore bien vivante aux

Philippines, comme dans d'autres pays d'Extrême-Orient, comme en Australie.

En Orient, les guérisseurs traditionnels attribuent d'étranges pouvoirs à sa graisse, utilisée pour différents maux, et aux larmes qu'il verse lorsqu'il a les yeux hors de l'eau salée, utilisées pour la composition des philtres d'amour...

Il est aussi resté le symbole mythique de la survie et de la réincarnation. Aux yeux de bien des Asiatiques, il est un être mi-dieu, mi-homme. D'utiliser sa chair pour leurs exorcismes thérapeutiques, dans un bain de prières, de cantiques et de magnétisme, indiquait peut-être aussi qu'ils croyaient posséder ces pouvoirs étranges qu'en Europe nous avions tant de difficulté à admettre.

Cela expliquait peut-être également pourquoi les guérisseurs admettaient quelquefois de livrer aux observateurs occidentaux ces chairs sanguinolentes mystérieusement apparues au cours de leurs transes chirurgicales. Peut-être devinaient-ils combien il était improbable qu'ici l'on puisse identifier l'origine de ces tissus, ou bien plus simplement se bornaient-ils à les considérer comme des tissus sacrés ? Je ne sais...

Puis je me souvenais encore d'une autre coïncidence. Dans les jardins de l'ancien couvent espagnol qu'avait acheté Antonio Agpaoa, il y avait une esplanade formée de bancs alignés en demi-cercle autour d'une statue de saint Louis. Précisément ce saint qui soigna autrefois par l'imposition des mains. Or ce n'était pas Agpaoa qui avait aménagé ce lieu, mais bien les Dominicains espagnols, trois siècles plus tôt. Pourquoi saint Louis ? Pourquoi sur cette même colline qui devait appartenir plus tard au guérisseur ?

Je reste perplexe. Tout ce qu'ils faisaient avant et après les opérations proprement dites et assurément factices, tout ce rituel préparant l'exorcisme souvent peu spectaculaire lorsqu'il était pratiqué sur des Philippins, parfois concrétisé dans des plantes, des animaux ou du sang, mais tou-

jours incarné dans un simulacre d'extraction de chairs, lorsqu'il était pratiqué sur des Occidentaux, me rappelait cette étrange réponse que m'avait donnée Antonio Agpaoa, lorsqu'il m'avait dit que ces extractions n'étaient pas importantes, pas nécessaires, qu'il pouvait dématérialiser le mal sans le montrer, mais que les Occidentaux ne pouvaient y croire que s'il y avait du sang. Les malades qui venaient du bout du monde pour se faire soigner avaient besoin de ces extractions concrètes pour croire, et peut-être donc pour guérir...

On a beaucoup dénoncé la supercherie de ces pratiques. On a moqué leur dimension sacrée. Il était important pour nous de trouver la faille, la preuve de la tromperie dans le chef des guérisseurs. Cela rassurait ceux qui, ne se sentant pas malades, n'ayant pas à craindre la mort à brève échéance, n'avaient donc pas besoin de partir, dans un dernier sursaut d'espoir, tenter une ultime fois de retarder l'échéance.

Il fallait peut-être aussi que Lourdes reste à Lourdes...

POSTFACE (1)

par le docteur D. J. Mewissen,
professeur à l'Université libre de Bruxelles
et à The University of Chicago.

Après les témoignages enthousiastes ou médusés de patients ayant fait le voyage des Philippines, après les comptes rendus de la presse et les émissions de radio ou de télévision, il importait que le public puisse disposer d'un récit détaillé, narrant l'expérience vécue d'un témoin direct. Dévoré d'une curiosité inextinguible mais constamment animé d'un souci d'objectivité collant à la réalité vécue, l'auteur nous apporte le fruit de son expérience dans un style tracé d'une plume alerte, prompte à noter le détail piquant, à saisir l'événement sur le vif.

Ce livre est un reportage. Si la description des faits vécus s'agrémente parfois d'un commentaire incisif, d'une remarque en demi-teinte, le ton reste juste et le récit fidèle. On est plongé dans une atmosphère irréelle, aux contrastes saisissants, avec des touches d'anxiété, d'espoir fou, de ferveur dissimulée. Elle imprègne et parfois même écrase cette communauté éphémère et isolée de malades à la recherche d'une cure miraculeuse, inespérée mais appelée de tous leurs vœux.

C'est sans doute, pour l'observateur qui se veut détaché, un sujet d'étonnement renouvelé, que le spectacle poignant et parfois navrant de ces laissés pour compte, de ces désespérés, de ces aventuriers de la dernière chance qui croient, à tort ou à raison, qu'ils sont les parias d'une médecine impuissante, inaccessible ou dépassée à leurs yeux. Très souvent ils ont été traités pour des affections incurables dont l'évolution implacable les a marqués dans leur chair mais aussi dans leur esprit.

Tour à tour gonflés d'espoir et abattus par l'échec, beaucoup sont figés par le spectre de l'issue fatale, irrémédiable. Leur maladie s'appelle cancer, sclérose en plaques, sclérose cérébrale, paralysie d'origine musculaire ou nerveuse, cirrhose, néphrite, cécité, surdité ou aphasie. D'autres, non moins malades à leur estime, n'exhibent pas de trouble organique directement observable mais sur leur visage se lisent l'inquiétude, l'angoisse, la maladaptation voire le rejet. Ce sont des inquiets, des agités, des instables et sans doute souffrent-ils autant que quiconque mais sans fixation précise de leur état morbide.

Le « climat philippin » que l'on retrouve autour des « guérisseurs par la foi » est en tous points conforme à la réalité psycho-mystique engendrée par la rencontre du logurge et de ses patients venus d'un lointain pays riche, à haut développement technologique, mûs par un désir de retour vers des valeurs plus fondamentales ou plus simples et en tous cas différentes.

Si cet aspect des choses apparaît primordial pour comprendre le phénomène d'exode de certains malades vers Manille ou Baguio, il convient toutefois de noter qu'il n'est qu'un aspect particulier et pour tout dire exceptionnel de l'activité des guérisseurs. Ils sont des milliers, répartis dans les quelque sept mille îles qui constituent les Philippines,

et la plupart d'entre eux s'occupent exclusivement de la population indigène, le plus souvent très pauvre et démunie.

Ils sont donc localement les représentants de la médecine traditionnaliste. A ce titre, ils sont les disciples plus ou moins lointains des traditions philosophiques et religieuses de l'Orient, auxquelles sont venues s'ajouter les croyances et la ferveur du christianisme occidental importé par les conquistadors espagnols à la fin du XVI[e] siècle et dont l'empreinte sur la société autochtone reste très vive. Ce n'est pas par hasard si les guérisseurs dispensent leurs soins au nom du « Holy Spirit », de Jésus, d'un « Protecteur » et dans tous les cas d'une « Puissance extérieure » dont ils ne sont que les instruments exécutants, les voies d'acheminement par lesquelles l'énergie curatrice parvient jusqu'à ceux qui en sont dépourvus, c'est-à-dire les malades.

Voilà planté le décor dans lequel opèrent les guérisseurs de la foi. Bien entendu, leurs activités soulèvent d'innombrables questions que l'observateur attentif se doit d'examiner avec un esprit ouvert mais critique. Comment réagissent les patients occidentaux à ces pratiques rituelles et quelque peu stéréotypées ? S'agit-il d'un impact purement psychologique, d'une approche psycho-somatique ? Le prélèvement de tissus ou de caillots et l'épanchement de sang sont-ils réels ou de purs artifices, voire de grossières supercheries ? Les traitements magnétiques et autres ont-ils un effet objectivement reconnaissable sur le décours des maladies ou l'état physique et mental des patients ?

L'auteur rapporte ses observations, accumulant les faits et tissant petit à petit un canevas de présomptions et de déductions qui aideront, sans nul doute, le lecteur à se faire une opinion.

POSTFACE (2)

par le docteur Paul Maldague,
professeur à l'université catholique de Louvain.

Lorsque René Haquin m'a demandé d'écrire une postface à son livre sur les guérisseurs philippins, j'ai été, faut-il le dire, fort pris au dépourvu.

En premier lieu, parce que j'avais à introduire et commenter un phénomène que je n'avais pas eu, comme lui, l'occasion de vivre moi-même. En deuxième lieu, parce qu'étant médecin, il m'était difficile de porter un jugement et d'évaluer une manière d'aborder les malades fort différente de celle que je pratique de par ma formation.

Le peu que je connaisse du phénomène des guérisseurs philippins, est l'approche que j'en avais pu faire par ma spécialité médicale d'anatomo-pathologiste qui consiste à analyser à l'aide du microscope des biopsies : fragments d'organe et de tissu prélevés chez certains malades par nos médecins occidentaux et dont l'analyse est destinée à établir un diagnostic précis d'une lésion ou d'une maladie en vue d'instaurer le traitement le plus adéquat.

L'opinion que je donnerai au lecteur de ce livre n'est donc pas celle d'un témoin direct de ce qui se passe aux îles

Philippines, mais celle d'un médecin à qui l'on pose des questions sur un des nombreux aspects du problème de ces guérisseurs.

Si j'ai finalement accepté d'écrire, non pas une préface, mais des commentaires en guise de conclusion au livre de René Haquin, c'est aussi parce qu'à l'occasion des guérisseurs philippins, j'ai découvert un ami, et qu'au nom de cette nouvelle amitié je tenais à lui exprimer toute mon admiration pour ce qu'il fait avec tant de chaleur, tant de fougue, tant d'ardeur et surtout, tant de foi en son métier.

Avant de rencontrer René Haquin, je croyais que le journaliste d'aujourd'hui se contentait de recueillir l'information telle qu'elle nous est transmise par les agences de presse, et je l'imaginais confortablement installé à un bureau du journal et commentant l'information au dictaphone.

Je me trompais. Non, René Haquin n'attend pas le message transmis par le téléscripteur; pour écrire son article, il fonce. Il m'a fait découvrir qu'un vrai journaliste doit toujours être prêt à partir sur le lieu même de l'événement, afin de le vivre en témoin direct avec tout ce que cela peut comporter de risque et d'intensité parfois dramatique.

Il est donc parti avec un de ces nombreux avions belges, qui chaque semaine nous quittaient, à pleine charge de malades et d'accompagnants, pour l'autre bout du monde.

Il a ainsi pu vivre de très près ce que vivaient les malades : leur inquiétude, leur espoir, la magie du lieu et des rites. Pendant quinze jours, il a vu tout ce qu'il était possible de regarder, enregistrant les conversations, filmant les situations, cherchant à comprendre et finalement allant même jusqu'à vouloir se laisser « opérer » afin de ressentir lui-même les sensations que l'on doit éprouver lorsqu'on croit fermement que l'on vous ouvre l'abdomen à vif, que l'on y fouille et que des mains plongeantes en retirent du sang et des fragments d'organes, même si cela n'est pas.

C'est en cela que j'ai aimé ce que René Haquin a tenté de faire pour mieux nous informer.

En ce qui me concerne, je suis resté ici. J'ai essayé de répondre aux questions qui m'ont été posées. Que sont ces prélèvements ? Sont-ils bien d'origine humaine ? Sont-ils au moins représentatifs des lésions organiques dont souffraient certains malades chez qui ils avaient été apparemment extraits ? S'il ne s'agit pas de tissus humains, de quel animal précis pouvaient-ils provenir ?

Dans un des chapitres de son livre, René Haquin donne mes réponses à ces questions. Je n'y reviendrai donc pas sauf pour y ajouter moi-même d'autres questions.

Si l'origine humaine de tous les prélèvements peut aujourd'hui être formellement exclue, j'ai formulé l'hypothèse que certains d'entre eux paraissent provenir d'un mammifère aquatique, en l'occurrence du dugon, cousin asiatique du lamantin d'Afrique et d'Amérique. L'hypothèse du dugon m'avait paru d'autant plus vraisemblable, que les Philippins utilisent la graisse de cet animal à la préparation d'onguents magiques destinés à guérir certaines affections.

Par ailleurs, il paraît évident que ce n'est que depuis peu de temps, que ces guérisseurs pratiquent chez les malades des extractions d'organes ou de tissus sanglants. Il semble tout aussi évident que s'ils ont ajouté à leurs rites ancestraux des « interventions » sanglantes chez les malades occidentaux, c'est probablement plus pour répondre à une demande de ces malades qu'une initiative délibérée afin de mieux illusionner.

Si l'hypothèse que j'avais formulée se révélait exacte, faudrait-il en conclure que les guérisseurs philippins sont de simples escrocs ?

N'y a-t-il pas ne fût-ce que dans le choix et cet animal très particulier qu'est le dugon, le souci naïf, mais constant, de rester fidèle à une longue tradition ? Doit-on absolument en dénoncer toute la supercherie ?

Une autre question que l'on doit se poser lorsqu'on découvre l'ampleur et le grand nombre de ces départs pour les îles Philippines constituant un grave problème socio-économique, est finalement de savoir ce que tant de nos malades vont chercher là et qu'ils pensent ne pas pouvoir trouver chez nous.

Ne convient-il donc pas d'informer ces malades sur l'impossibilité scientifique de guérir par ces rites des maladies que notre médecine occidentale peut parfaitement traiter lorsqu'elles sont confiées à temps au médecin de chez nous ?

Alors, les guérisseurs philippins, un mythe ? Une mystification ? Ou bien tout simplement une illusion dont les hommes ont tant besoin lorsqu'ils ne veulent plus croire en rien.

Après avoir lu ce livre, j'ai le sentiment que René Haquin a fait le maximum du possible pour nous informer et n'est-ce pas cela qu'il convenait de faire ?

Tant de faits, tant d'arguments pour et contre les guérisseurs, tant d'anecdotes qu'il nous rapporte tels qu'il les a lus, entendus et même personnellement vécus. Il en résulte tout au long de son livre, une tension constante entre ce que certains veulent absolument nous faire admettre comme une réalité parce qu'ils en ont besoin, et ce que d'autres ne veulent pas croire parce que la raison le leur interdit.

Personnellement, en tant que médecin et chercheur, je n'ai guère été convaincu d'un effet favorable quelconque sur la maladie organique. Je reste persuadé que sur ce plan, les guérisseurs philippins ne peuvent rien apporter.

D'un autre côté, en tant que médecin, je ne peux pas non plus ne pas vouloir au moins essayer de comprendre le comportement des hommes malades et leur besoin de rêve et d'illusion.

Il n'est en effet pas possible, sans rêve et sans illusion, d'accepter certaines vérités, car la réalité est souvent désespérante : c'est ce qui fait qu'il est parfois si difficile, pour un

malade, de l'accepter. Seule l'illusion que cette réalité pourrait être différente, permet au malade d'accepter sa maladie lorsqu'elle est incurable.

Il nous arrive d'ailleurs à tous de devoir un jour subir cette inquiétude qu'apporte la vérité car nous sommes tous, à des niveaux peut-être différents, conscients de notre inéluctable fin : l'enfant qui vient au monde n'est-il pas à la fois la manifestation d'une vie nouvelle mais conjointement la certitude d'une mort à plus ou moins longue échéance ? Et qu'adviendra-t-il après cette mort que nous passons notre vie à vouloir toujours retarder ?

Après la mort, pour certains il y aura la vie éternelle, le paradis ou l'enfer, pour d'autres ce sera la réincarnation dans une vie que l'on espère toujours meilleure; mais pour l'occidental matérialiste, après la mort, il n'y aura probablement plus rien.

L'espèce humaine est apparue sur terre voici quelques millions d'années déjà, probablement dès le moment où l'homme a pris conscience de tout ce qu'il est par rapport à l'univers qui l'entoure.

La médecine nous vient aussi du fond des temps. Il est fort probable qu'elle s'est développée au fur et à mesure que l'homme prenait conscience de la mort et qu'il s'est mis à croire en l'existence de forces mystérieuses qui gouvernent la vie. Les religions primitives ont bien dû imaginer des divinités et des relais sur terre entre ces forces du bien et du mal et les hommes, et ce fut la naissance des premiers sorciers, des rites et des magies. Dans toutes les régions du monde, on retrouve cette croyance en des forces occultes, en des divinités, que d'autres encore ont transcendé en leur foi en un seul Dieu.

Pour aider l'homme à lutter pour la vie dans un environnement souvent hostile, il y a toujours eu recours à l'incantation, à l'invocation ou à la prière dans laquelle l'homme

demande que la divinité ou la puissance à laquelle il croit, l'aide à survivre à la faim, à la maladie et même à la mort.

Chez certains peuples primitifs, l'homme malade est parfois considéré comme la victime expiatoire d'un méfait, d'un accident naturel ou d'une calamité. Certains malades furent massacrés pour mettre fin à la fureur des dieux. Dans d'autres cas, le sorcier invoque les esprits afin d'obtenir sa faveur, ou influencer la fatalité et aider l'homme à quitter son statut de victime du destin. Ne voit-on pas encore de nos jours un grand engouement pour l'exorcisme ?

La nécessité de croire au surnaturel semble faire partie de notre besoin de vivre et surtout de survivre. « Je crois en un seul Dieu, créateur du monde », disent les chrétiens. Ne lit-on pas aussi dans la bible « Mon fils, si tu es malade, ne sois pas négligent mais prie le Seigneur et tu seras guéri » Ecclés., 38, 9).

Pendant mes premières années de pratique médicale, j'ai travaillé sous la direction d'un grand cancérologue. Je puis témoigner qu'un grand nombre de malades ont bien plus besoin qu'on les aide à croire en leur propre guérison que dans le seul pouvoir de toute notre médecine.

A cette époque, j'ai souvent vu mon patron ramener à la vie des malades au seuil de la mort. Il n'avait pour ce faire nul besoin de magie : sa présence physique, à elle seule, suffisait à arrêter momentanément le cours fatal de la maladie. Si j'ai finalement renoncé à le suivre dans sa pratique clinique pour me consacrer à la recherche scientifique, c'est parce que je n'arrivais pas à le rejoindre dans cet optimisme débordant, ni à accéder à sa volonté de croire malgré tout en une guérison possible même lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. Son dynamisme exubérant et son contact humain très riche lui permettaient dans certains cas de prolonger la vie pendant quelques jours, voire quelques semaines, mais il avait surtout le don d'apaiser les souffrances et l'angoisse qui précèdent parfois la mort.

Aujourd'hui, la médecine occidentale progresse à chaque instant grâce aux sciences exactes. Sa puissance effraie, car le rationalisme scientifique n'accepte ni le mythe ni l'illusion. Cette médecine moderne a cependant tendance à se déshumaniser, car elle vise essentiellement à guérir le corps et néglige parfois la spiritualité de l'homme, son inquiétude face à la maladie, sa crainte de la mort.

Des techniques d'exploration du corps de plus en plus sophistiquées finissent ainsi par éloigner le malade du contact direct et physique avec son médecin.

Il n'est qu'à vivre soi-même le peu de chose que l'on devient dans un lit d'hôpital, pour mieux comprendre combien le malade est frustré du contact physique quotidien avec « son » médecin, contact brusquement remplacé par une machinerie médicale dans laquelle il se trouve emporté, jour après jour, sans savoir où il va et ce qu'il adviendra de lui.

Il est dès lors normal que dès le moment où la machine médicale est arrêtée et qu'il est dit au malade ou à son entourage que la technique médicale ne peut plus rien pour lui, l'homme malade ne puisse accepter cette réalité. Il cherchera toujours ailleurs, peu importe où, peu importe chez qui, et à n'importe quel prix, l'espoir et la conviction qu'il guérira, quand même la médecine l'a condamné. D'où l'étonnant succès de ces guérisseurs philippins qui aident à espérer l'impossible et qui forcent à y croire.

Personnellement je suis convaincu que nombreux sont les médecins de chez nous capables d'en faire autant sans recours à la magie, mais tout simplemenet parce qu'aider un malade sur le plan psychologique, cela aussi fait partie de la pratique et du devoir quotidien de tout médecin.

Et puis, n'y a-t-il pas aussi tous ceux qui ne sont pas de vrais malades, ceux dont la seule maladie est d'imaginer qu'ils le sont, parce qu'ils ont un besoin insatisfait de croire en quelque chose, et qu'ils ne croient plus en rien, ni en

Dieu, ni au bien, ni au mal, ni au pays dans lequel ils vivent, ni à la société à laquelle ils appartiennent mais à laquelle ils ne veulent plus appartenir, ni à nos devoirs, ni à nos lois parce qu'ils ont décidé de ne plus obéir.

Notre société de consommation n'est-elle pas condamnée à devenir créatrice de ce type de malade et de maladie ?

Il n'est qu'à regarder, à chaque fin de semaine, tous ces départs vers des lieux où l'on veut se sentir « ailleurs », parce que simplement autre part que chez soi. Tous ces mouvements de foule qui en été partent vers des lieux de vacances où l'on croit pouvoir fuir l'enfer du quotidien des villes et des banlieues de béton.

L'illusion d'être mieux parce que l'on va « ailleurs », telle est probablement aussi la conviction de tous ceux qui chaque semaine s'embarquent dans un charter pour l'autre bout du monde.

Non, il ne m'est pas possible de croire que les guérisseurs philippins peuvent guérir les maladies, ni avec leur magie, ni avec leur rituel apparemment sanglant, ni avec leur étrange mystique. Mais je reste persuadé que sur le plan moral et psychologique, on peut toujours aider un malade même lorsque sur le plan organique on ne peut plus rien améliorer.

Le désir et l'illusion d'aller mieux font partie de cette exigence dont le malade aura toujours besoin, quelle que soit la maladie dont il souffre, et que la médecine occidentale peut tout aussi bien satisfaite que la pratique mystique des guérisseurs des îles philippines.

Alors ces guérisseurs philippins, un mythe ? Une légende ? Ou bien tout simplement ce besoin d'illusion dont paraissent devoir souffrir tous les hommes afin de pouvoir vivre et survivre ? Qui sait ?

BIBLIOGRAPHIE

« Answers to suffering », Harold Sala, O.M.F. Publishers, Manila, 1968.

« Builder of progress », St Louis University, Baguio, 1976.

« L'ethnopsychiatrie », Fr. Laplantine, éditions universitaires, Paris, 1973.

« Fantastiques recherches parapsychiques en U.R.S.S. », Sheila Ostrander et Lynn Schroeder, éditions R. Laffont, Paris, 1973.

« Guérisons P.S.I. », Alfred Stelter, éditions R. Laffont, Paris, 1975.

« Histoire des Philippines », Gaston Willoquet, Presses universitaires de France, 1961.

« O livro do médium curador », José Lhomme, éditôra Eco, Rio de Janeiro, 1967.

« Maladies mentales et thérapies traditionnelles en Afrique noire », éditions universitaires, Paris, 1976.

« Nouvelles recherches sur les phénomènes Psi », Sheila Ostrander et Lynn Schroeder, éditions R. Laffont, Paris, 1977.

« Party in the Philippines », Mike Hooser's, Manila, 1975.

« Pour une approche théorique et pratique de l'acupuncture », docteur Jacques Bierlaire, association belge des médecins acupuncteurs, Waterloo, 1976.

« The Romeo Error », Lyall Watson, Hodder and Stoughton, Londres, 1974.

TABLE DES MATIERES

Première partie : L'ARCHIPEL DES MIRACLES .. 11

Chapitre 1. — Le cinéma permanent de Rochefort 19
Chapitre 2. — La fièvre 29
Chapitre 3. — La première mise en garde ... 39
Chapitre 4. — La peur qui fait mourir et la foi qui fait vivre 49
Chapitre 5. — Des essais d'explication 59

Deuxième partie : LES CHIRURGIENS AUX MAINS NUES 77

Chapitre 6. — L'avion de la dernière chance .. 79
Chapitre 7. — Les « cliniques » 89
Chapitre 8. — On n'achète pas la guérison .. 103
Chapitre 9. — Les perles noires d'une déesse .. 117
Chapitre 10. — Un scientifique étonné, un journaliste empoisonné 127

Troisième partie : DES EXORCISTES ? 145

Chapitre 11. — Les analyses 147

Chapitre 12. — Des guérisons, des améliorations, ou rien ? 165

Chapitre 13. — Les démons occidentaux 175

Postface :

(1) par D. J. Mewissen 183

(2) par Paul Maldague 187

Dans la même collection :

SOUCOUPES VOLANTES, 25 ans d'enquête,
Charles Garreau.

FACE AUX EXTRA-TERRESTRES,
Charles Garreau et Raymond Lavier.

DES SOUCOUPES VOLANTES AUX O.V.N.I.,
Michel Bougard.

NOS POUVOIRS SECRETS,
Alex Roudène.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 5 AVRIL 1977
SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE
DES IMPRIMERIES DELMAS
A ARTIGUES-PRÈS-BORDEAUX

Dépôt légal : 2e trimestre 1977.
N° d'éditeur : 785.
N° d'imprimeur : 30370.

La femme arrivée en ambulance chez Placido se mourait d'un cancer. Aujourd'hui, elle joue au tennis.

Devant moi, le film de "l'opération" se déroule en plan continu. Je vois les mains pétrir la chair. Je vois les mains pénétrer le corps. Je vois le sang couler. Je vois le coton passer et aucune trace de cicatrice. Je suis ébaubi, éberlué. Je rencontre René Haquin qui est passé de l'interrogation à la foi, pour en revenir à l'interrogation. Il est allé là-bàs, il s'est fait opérer, il a ramené des prélèvements. Il les a fait analyser.

Voici ce qu'il m'a raconté. Voici le résultat des contrôles universitaires. Voici, dans ce monde où l'esprit vacille aux confins du rationnel et du fabuleux, la liaison de la religiosité, de la thérapie et de l'argent.

J.P.D.

René Haquin, né en 1941. École de journalisme de Lille. Grand reporter au Soir de Bruxelles.

P9-CAB-089

Atelier Pascal Vercken